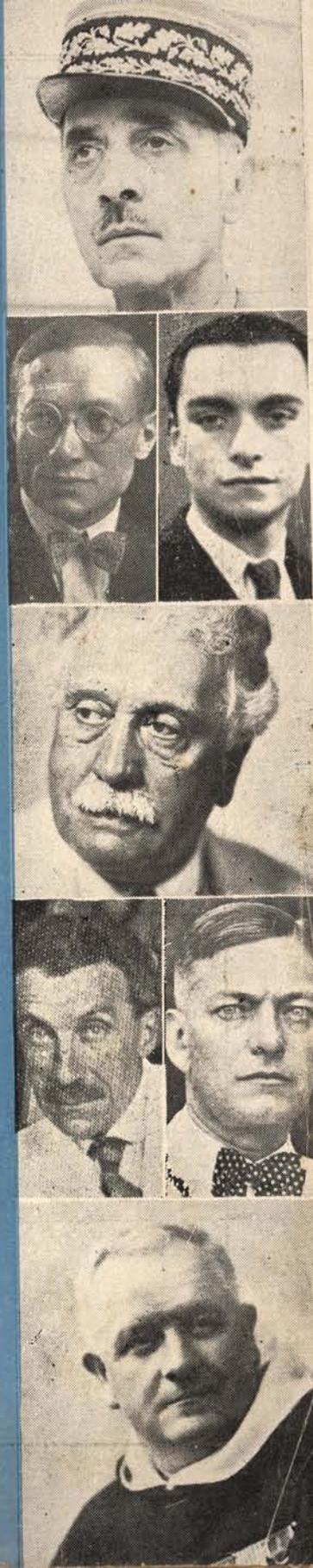


Revue des Conférences Françaises en Orient

SOMMAIRE

« FIGURES FRANÇAISES »

- Le Général d'Armée **CATROUX** : Introduction - - - - -
- GEORGES GORSE** : Georges Clemenceau. — Guerre et pensée.
- R.P. A. CARRIÈRE** : Le Père de Foucauld - - - - -
- LÉON GUICHARD** : Jeanne d'Arc - - - - -
- ERNEST LAFFAILLE** : Lyautey - - - - -
- PIERRE JOUGUET** : Fustel de Coulanges - - - - -
- CLAUDE BOURDON** : Duguay-Trouin - - - - -



du Rez - de - Chaussée

au dernier étage

Fraîcheur

et

Confort

Chez

CICUREL

Entièrement Air - Conditionné

REVUE des CONFÉRENCES FRANÇAISES en ORIENT

Directeur : **MARC NAHMAN**
Adresse Postale : B.P. 284
14, rue Saray El-Ezbékia (Emad-Eddine)
Téléphone : 49414
LE CAIRE (EGYPTE)

ABONNEMENTS :
1 An (10 Numéros)
Egypte P.T. 50
Etranger P.T. 60
Prix du Numéro: P.T. 5

No. 41 - 5^{me} ANNÉE

Mai 1941

« FIGURES FRANÇAISES »

Conférences faites au Caire, sous le patronage du

Comité National Français d'Égypte

et la présidence d'honneur du

Général d'Armée CATROUX

Délégué Général de la France Libre
Haut-Commissaire pour les Balkans et le Proche-Orient

* * *



Le Général Catroux

Le 15 janvier s'ouvrait la série des conférences organisées par le Comité National Français d'Égypte. A cette occasion, le général d'armée CATROUX voulut bien présenter le cycle de ces « FIGURES FRANÇAISES ». Le chef des Français Libres du Moyen Orient exalta le patriotisme de quelques-uns de ces grands Français qui, aux heures tragiques de l'Histoire, surent garder confiance dans les destinées de leur pays.

Voici le texte de l'introduction du Général Catroux :

Mesdames, Messieurs,

Si, malgré la défaite, nous sommes demeurés dans l'action, si nous combattons l'espoir et la volonté au cœur, c'est parce qu'une idée nous guide et qu'une conviction nous anime. La conviction, c'est que la France peut vaincre. L'idée, c'est qu'elle se doit de vaincre. C'est qu'elle est trop grande nation, trop riche de gloire, de traditions et d'énergies pour accepter passivement sa déchéance et attendre sa revançe des œuvres et des sacrifices d'autrui. C'est que nous pensons que son histoire la contraint à demeurer fidèle à elle-même et que son avenir exige qu'elle ne se renie pas. La France qui jeta tant de feux éclatants sur tous les horizons du monde ne peut finir comme ces planètes mortes qui roulent dans les espaces infinis des cieux.

Nous affirmons notre foi par des actes. Nous voulons aussi la propager par la parole. Nous appelons le Verbe au secours de notre mystique et de notre cause. Et c'est pour cela que nous instituons ce cycle de conférences. Notre mystique est celle qui proclame la pérennité de la France. Elle est mieux et plus qu'un élan du cœur; elle est la fille de nos expériences nationales. Cent fois au cours des siècles, la France a affronté de cruelles épreuves. Cent fois elle s'est trouvée en péril de mort. Et cent fois elle a survécu et s'est régénérée. L'histoire de la France n'est que l'histoire de ses chutes profondes et de ses éclatantes résurrections.

A l'origine de ces dramatiques alternances il y a l'assoupissement ou l'épanouissement de nos forces spirituelles et morales. Et selon que la communauté française a possédé ou a perdu ses directeurs de conscience, elle a été grande ou elle a failli périr. Peut-être en avons-nous manqué pour affronter la crise redoutable de cette guerre? Peut-être en surgira-t-il bientôt? Mais en attendant qu'ils se révèlent nous avons le devoir, nous avons le pouvoir, de trouver en nous-mêmes ces fortes inspirations collectives qui nous feront dominer les événements. Il suffit que nous nous rappelions ce que firent nos devanciers. Il suffit que nous regardions notre passé pour que germent en nos cœurs la fierté, la volonté et l'espérance, pour que nous y trouvions des exemples et que nous y puisions des motifs de confiance et d'exaltation.

C'est ce que nous voulons tenter en faisant apparaître devant vous quelques-unes de ces grandes figures. Nous les appelons à dessein des « figures françaises », en qui se reflète l'âme multiple et forte de notre pays et qui par la pensée ou l'action l'élevèrent ou la sauvèrent. Elles vous seront présentées dans toute leur ampleur au cours de ces conférences. Mais je voudrais évoquer un instant celles qui sont les plus saillantes, celles dont l'esprit nous versera la foi et la virilité. Interrogeons-les et tenons-nous devant leurs mémoires comme se tenaient devant le tombeau de Napoléon les Déracinés de Barrès, dans ce colloque fameux où ils demandaient à la grande Ombre le secret de sa prodigieuse carrière et la sollicitaient de leur enseigner l'énergie.

Une leçon d'énergie nationale, qui donc la donnerait mieux et sous un mode plus farouche que Georges Clemenceau? Il vous l'apportera dans cet âpre esprit jacobin qu'imprégnait à un degré égal la passion de la liberté et la passion de la patrie, dans l'esprit qui arrachait à Danton sa célèbre apostrophe sur l'audace, instrument de la défaite de l'ennemi, dans cet esprit de résistance qui est aussi le nôtre, et qui à lui Clemenceau dictait en 1871 son attitude de rébellion contre la capitulation de Paris et l'armistice de Ferrières. Ce véhément, ce lutteur, ce contemplateur des Dieux et des hommes avait concentré sur la Patrie tout ce que son cœur d'airain renfermait de sensibilité et d'amour. Vous savez comment il la servit et quels accents inimitables il trouva pour célébrer sa gloire recouvrée le 11 Novembre 1918 : « la France naguère soldat de Dieu, aujourd'hui soldat du Droit, toujours soldat de l'Idéal ! »

L'Idéal ! Explication de la France, explication d'un Charles de Foucauld que la grâce divine arracha aux agitations du siècle pour le conduire au martyre. Il était né avec ce même sang impétueux et brûlant qui dévorait les veines d'un Clemenceau, avec le même dédain des hommes et la même soif désordonnée d'agir. Mais un jour il dépouilla le manteau de l'orgueil et des passions humaines et décanta ses tumultueuses énergies dans les eaux pures de l'humilité. Et alors il ne fut plus qu'une âme au service de son Dieu, un esprit au service de son pays.

Faut-il redire la première étape de cette transmutation? Cette étonnante et périlleuse exploration du Maroc secret et hostile entreprise sous le caftan misérable et la qualité méprisée au Maghreb d'un fils d'Israël? Il en rapporta cette admirable description du Maroc qui nous fut quelques lustres plus tard un guide si exact et si précieux quand nous pacifiâmes la haute montagne et le Sud jusque là inviolés. Ce livre à la main, j'ai eu alors l'émotion de marcher dans les pas terrestres de Charles de Foucauld. Émotion renouvelée car vingt ans plus tôt j'avais approché le solitaire dans son ermitage du Sahara. Il n'était que douceur, humilité et bonté. Sa vie était consacrée à Dieu. Il n'y déroba des moments que pour faire le bien et il le faisait en se dépouillant. Les esclaves noirs du

Hoggar baisaient la robe de ce bienfaiteur, et leurs maîtres orgueilleux les guerriers touaregs le respectaient. A tous il avait révélé la figure inconnue pour eux de la Charité qu'ils confondaient avec le visage de la France. Et c'est parce que le Père de Foucauld était identifié à la France, que nos adversaires le firent périr pendant la Grande Guerre. Ce fut de leur part un meurtre symbolique qui frappait non pas le Chrétien mais le Français conquérant des cœurs.

Et voici encore un autre souvenir. J'ai vu un jour le Père de Foucauld chevaucher botte à botte avec Lyautey dans l'infini du Sahara. Rencontre émouvante entre celui qui devait être le pacificateur du Maroc et celui qui en avait pénétré le secret. Lyautey interrogeait à sa manière incisive et nerveuse. Le Père livrait avec modestie le trésor de ses connaissances. Ces deux cavaliers issus du même milieu social formés à la même école militaire se retrouvaient fugitivement après bien des années. Mais tandis que l'un n'était plus qu'un fils de Jésus, dont le domaine était l'au-delà, l'autre méditait déjà d'ajouter aux royaumes terrestres, un royaume qu'il bâtirait pour sa joie et pour la grandeur de la France.

Lyautey était né pour créer, régir et commander. Il était au sens élevé du terme un grand aristocrate. Il avait le goût de la grandeur. Il s'imposait aux hommes et savait aussi les séduire. Il était tolérant, libéral et magnifique.

Son cerveau riche d'idées accueillait avec faveur celles qui lui venaient du dehors pourvu qu'elles fussent vivantes et neuves et s'écartassent de la scolastique et du conformisme qu'il haïssait. Il se les incorporait sans effort. Puis un étonnant pouvoir intuitif, une surprenante faculté de synthèse lui dictaient ses concepts. Alors il livrait sa pensée ou sa directive avec une clarté saisissante. L'action suivait immédiate.

C'est de ce mécanisme intellectuel qu'est sortie son œuvre originale, puissante et si personnelle dont il a délibérément exclu les anciennes formes de la colonisation. Il a associé au lieu de subjuguement. Il a construit son Maroc suivant les exigences du génie marocain et non du génie français, et au bénéfice du peuple protégé plus qu'au profit du peuple protecteur. Le secret de sa réussite est là. Les Marocains ont donné leurs cœurs à Lyautey parce qu'il a été pour eux comme un tuteur désintéressé, jaloux de sauvegarder leurs droits naturels et d'accroître leur avoir, parce qu'il leur a suggéré la certitude que la France venait vivifier et non pas déposséder. L'alliance s'est ainsi spontanément nouée et d'emblée par l'art d'un homme de génie, l'avenir de notre établissement au Maroc a reçu dès l'abord des fondements inébranlables.

Ce souple politique possédait au plus haut point la qualité éminente des grands chefs : le caractère. Par trois fois aux heures de crise de 1912, 1914 et 1925 qui mirent le Maroc en péril, il sut concevoir et prendre les décisions qui le sauvèrent. Ces trois moments furent les sommets de son éclatante carrière. Il y fut grand. Il fut peut-être plus grand encore lorsque l'adversité le frappa, lorsqu'il connut une disgrâce inspirée par le détestable esprit de parti et qu'il eut la douleur de voir un de ses pairs y associer son grand nom. Mais si son poste pouvait lui être retiré, sa gloire ne pouvait lui être ravie. Et l'heure éclatante des réparations vint lorsqu'accompagnées de la piété de tout le peuple de France et de toutes les populations du Maroc, ses cendres furent ramenées à Rabat.

Lyautey est mort trop tôt pour la France. Ce grand caractère eût inspiré, s'il avait vécu, des décisions viriles au mois de Juin dernier. Cet Africain, cet esprit rompu aux graves affaires, ce fondateur d'un royaume se fut emparé de l'Empire pour le jeter tout entier dans la lutte, pour renouveler encore une fois le miracle que le monde attendait de la France, le miracle dont naguère une bergère de son pays lorrain découvrit le merveilleux secret.

En prononçant ce nom, nous arrivons aux portes du mystère. Jeanne d'Arc appartient à l'Histoire; elle est aussi dans l'hagiographie et dans la légende. Le divin et l'humain s'entremêlent dans sa vie. La force lui vient de sa foi; l'impulsion lui vient de sa terre natale. Les voix auxquelles elle obéit sont celles de sa conscience de chrétienne; ce sont celles aussi de ses instincts de fille de France. Elle entend à la fois le « Dieu le veut » des Croisés et les mots qui pendant des siècles feront courir les Français aux armes : « Le pays est envahi ! Le sol doit être libéré ! » Elle sera la première à les avoir prononcés, à en avoir fait le cri de ralliement des énergies éparses. Elle aura semé le germe impérissable de l'idée qui plus tard enfantera la nation.

Jeanne ne prévoit pas ces lointaines conséquences mais instinctivement elle donne déjà une substance à cette idée. Elle l'incorpore à la personne du Petit Roi de Bourges et elle le guide avec une divination des choses humaines que le sens politique le plus avisé ne saurait égaler, vers les deux consécrations qui garantiront son triomphe, vers les combats et le sacre. Et quand après avoir délivré Orléans elle se tient dans la grandiose cathédrale de Reims aux côtés de l'oint du Seigneur, sa mission est achevée. Car elle a renversé le cours de la Guerre de Cent Ans; elle a produit l'événement historique qui décidera de la libération de la France et de son indépendance.

Arrêtons cette évocation ! L'exégèse est ici inutile, car elle touche une matière qui dépasse l'entendement humain. Les causes premières de la mission de Jeanne échappent

à ce que nous nommons la raison, et seul le sentiment est capable de les entrevoir. Ce que nous pouvons dire avec certitude c'est que l'épée de Jeanne, l'épée de la délivrance est l'épée de la spiritualité. Arme invincible qu'elle a léguée à la France et qui fut depuis si souvent dans ses mains l'instrument de la rédemption. Sur cette lame idéale, des mots magiques sont inscrits : ils se nomment espérance, sacrifice, volonté et Patrie. Ils sont la clef de la force et des victoires futures. Que l'esprit de Jeanne d'Arc nous anime, et de notre France d'aujourd'hui, si semblable au royaume de Bourges par sa détresse et son démembrement, nous ferons la France de demain restaurée et régénérée.

Le Général d'Armée CATROUX

Aucune carrière militaire ne fut, au sens plein du terme plus impériale que celle du général Catroux.

Dès son entrée dans la vie militaire, on le trouve tour à tour au Sahara, en Indochine, au Maroc, puis auprès du gouverneur général de l'Algérie. Pendant la guerre, Catroux, fils et petit-fils de soldats, se conduit magnifiquement. D'ailleurs, ses services ressemblent étrangement à ceux du général de Gaulle. Après avoir conduit au combat une compagnie, puis un bataillon de tirailleurs algériens, Catroux, comme de Gaulle, est blessé et fait prisonnier sur le champ de bataille en 1916.

Comme de Gaulle il multiplie vainement les tentatives d'évasion, comme de Gaulle il s'attire les pires représailles, comme de Gaulle il est libéré par la victoire.

Par son activité à la fameuse forteresse de Magdebourg, il rendit à sa patrie un service éclatant. Grâce à lui, son plus illustre compagnon de captivité, Roland Garros, put s'enfuir. Le commandant Catroux paya cette prouesse de trois mois d'incarcération dans un cachot sans lumière.

Mais dès la fin de la guerre, cet Angevin de vieille race est de nouveau attiré par l'Empire. Il dirige la mission française du Hedjaz, prend en main Damas après le départ de l'Emir Fayçal, installe le mandat, pacifie le pays et rallie les Druses à la France. Il est nommé ensuite attaché militaire à l'Ambassade de France à Constantinople.

Lors de l'insurrection du Riff, Catroux est au Maroc avec Lyautey, et quand, au cours d'une action, le colonel Catroux hissa le premier, sur l'objectif à atteindre, le fanion de la Légion Etrangère, le Grand Africain reconnu en la personne de Catroux son propre sang.

Puis Catroux assure la direction du 2ème Bureau de l'Etat-Major de Lyautey jusqu'à la soumission d'Abd el-Krim. Envoyé ensuite en Syrie, où l'insurrection druse reprend de plus belle, Catroux prend la direction des Affaires Politiques. Il déploie cette fois de grandes qualités d'administrateur et de diplomate ; son action habilement menée aboutit à la pacification du pays.

Partout où l'on a besoin d'un vrai soldat doublé d'un habile diplomate, c'est à Catroux que l'on fait appel.

En Algérie, il prend, après l'assassinat du général Clavry, le commandement du territoire de Ain Sefra, alors en grave état d'insurrection. Là encore, comme toujours, il réussit à ramener le calme dans les esprits comme dans les cœurs.

Après de tels services, une brillante destinée s'ouvre devant lui. Il est envoyé au Centre des Hautes Etudes militaires de Paris, école de formation de notre haut-commandement. Il est enfin nommé général. Un des postes les plus enviés et les plus délicats du Maroc, le commandement de la région de Marrakech, lui est confié ; Catroux a regagné le Maroc de Lyautey. Toujours fidèle

aux principes du Maréchal, il mène toutes ses campagnes autant par une action pacifique que par les armes.

De 1931 à 1934, il participe à toutes les opérations qui se déroulent dans le Moyen et le Haut-Atlas, au Sagho et dans l'Anti-Atlas. Il augmente ainsi de moitié la superficie du Maroc pacifié.

En 1933, il est nommé commandant de la 14^{ème} Division à Mulhouse et là il aborde un autre aspect de la défense de l'Empire en étudiant tous les problèmes strictement militaires d'une grande unité appelée à opérer contre l'armée allemande.

Enfin, en 1936, le commandement du 19^{ème} Corps d'Armée, celui d'Alger, lui est confié dans un moment difficile. C'est à lui que revient la tâche d'étudier les préparatifs de guerre en Afrique du Nord contre l'Italie et de se pencher sur ces questions stratégiques de jour en jour plus actuelles.

En 1939, le gouvernement fait appel à lui pour prendre le poste de gouverneur général en Indochine avec le rang de général d'Armée. En Juin 1940, il prend ses responsabilités, décide de rester fidèle à l'alliance britannique et de contenir les prétentions japonaises en Extrême-Orient. Le gouvernement de Vichy le révoque. Sans hésiter, il part pour Londres et se met à la disposition du général de Gaulle, auquel il apporte non seulement tout le poids d'un éclatant passé, mais aussi celui de son expérience de tous les grands problèmes impériaux.

A la carrière si belle du général Catroux, il manquait un couronnement. Elle vient de le recevoir. Il n'a pas hésité, à soixante ans, à sacrifier son poste, à abandonner son droit à un repos légitime. Il a voulu apporter à la France Libre l'héritage spirituel de Lyautey.

FIGURES FRANÇAISES

Georges CLEMENCEAU

GUERRE ET PENSÉE

Conférence de

M. Georges Gorse

[Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Agrégé des Lettres.

Faite au Caire le 15 Janvier 1941

Mesdames,
Messieurs,

Si j'ai voulu donner à cette causerie un sous-titre : « Guerre et Pensée », c'est d'abord par prudence. Je n'ai pas la prétention de retracer en si peu de temps l'immense carrière de Georges Clemenceau, carrière qui recouvre à peu près toute l'histoire de la Troisième République. Dans l'opposition, au gouvernement, dans la retraite, Clemenceau a été vraiment l'homme de cette époque, dont nous pouvons bien faire l'éloge maintenant qu'elle est révolue. Il représentait magnifiquement ce que, malgré ses erreurs, elle gardait au fond de généreux, il incarnait ce qu'elle avait de meilleur. Mais renonçant tout de suite à suivre pas à pas toute cette vie longue et riche qui inspirait à Georges Suarez 637 excellentes pages, je voudrais seulement tenter d'embrasser du regard toute la complexité de cette figure magnifique. Et je voudrais aussi, en m'attachant à ce titre, mettre en évidence ce qu'il y eut de plus grand peut-être chez Clemenceau, un ou deux conflits élémentaires, une ou deux contradictions intérieures résolues immédiatement, brutalement, pendant la guerre, par la réaction animale, instinctive, d'une



M. Georges Gorse

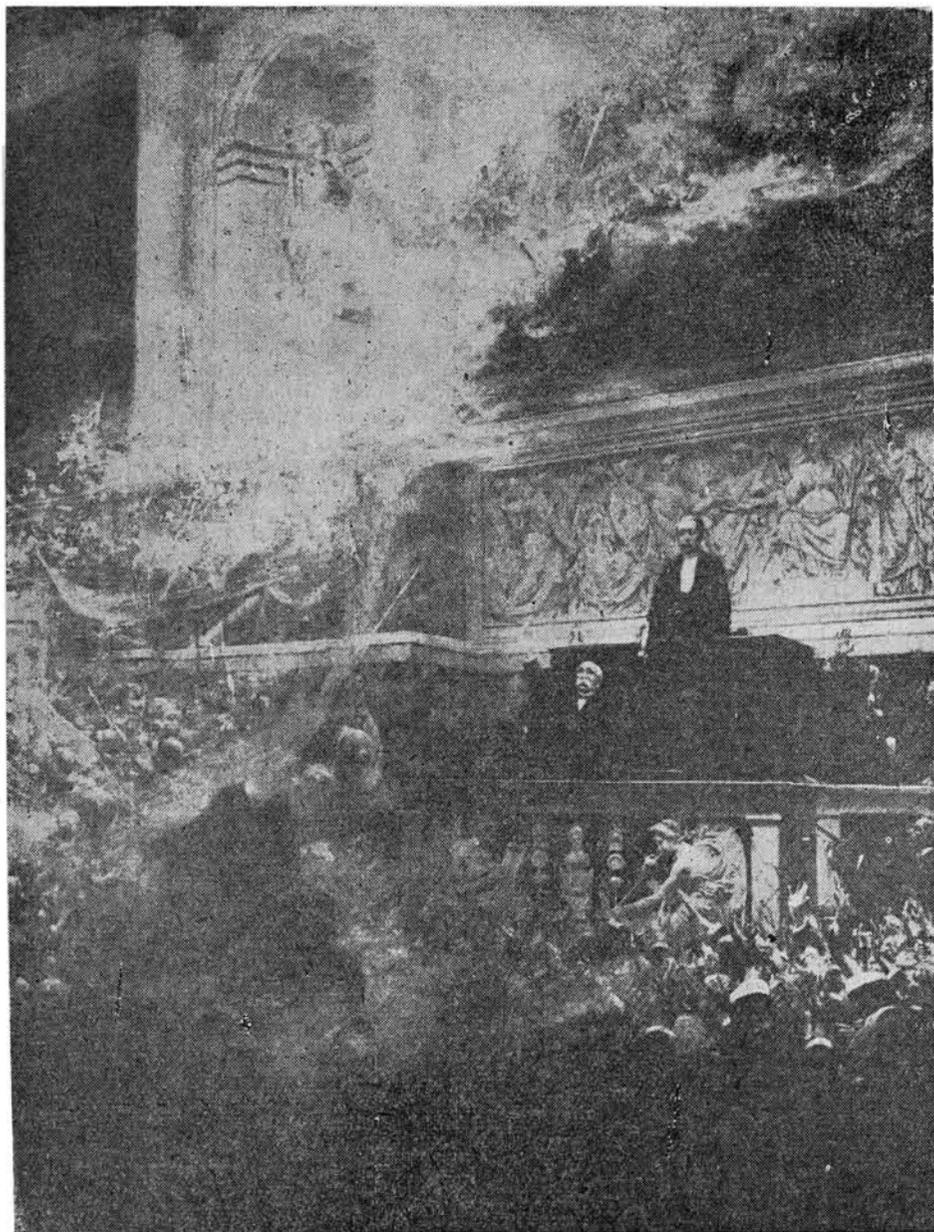
âme française en faveur de la patrie menacée.

Et d'abord, si nous voulions ressaisir dans toute sa richesse la figure de Georges Clemenceau, il nous faudrait sans doute commencer par la fin. On a dit que la vieillesse de Clemenceau fut inutile, nuisible même à sa gloire : que n'est-il mort, tout auréolé de la victoire, le jour même où d'une voix haletante, brisée d'émotion, qui cherchait en vain la période oratoire, il annonçait à la Chambre la signature de l'armistice ! Il nous eût épargné cette retraite maussade et hargneuse, ces essais inutiles de justification, ces livres immenses à la pensée nébuleuse et bavarde... Je ne sais comment on a pu juger avec tant d'injustice et d'aveuglement la retraite suprême de Clemenceau, ces dix années nécessaires à sa gloire et qui nous donnent enfin les clés de sa personnalité. Dix années d'un labeur désintéressé où, comme disait Hugo de lui-même : « Nous écrivons au bord des mers d'austères livres » ; dix années sans ambition, sans remords, lumineuses, de cette lumière crépusculaire qui baigne tous les écrits, tous les gestes du vieillard à demi dans la tombe. « Au soir de la Pensée », c'est le titre

de son principal ouvrage. « Dans cet état d'esprit, affranchi du monde et de moi-même, que mon dernier mouvement de présomption soit d'apporter ici la parole indépendante d'un passant, au soir de la pensée. » C'est alors que Clemenceau, sorti du jeu, juge. Il juge avec un mélange de sérénité et de dureté les actes de ses successeurs. Il assiste, dédaigneux

et amer, à la démolition de sa victoire, de son traité. Mais laissez-moi vous relire cette belle page, sévère pour tous, hommes et nations, qui termine le premier chapitre de cet autre livre au titre mélancolique « Grandeurs et misères d'une victoire » :

« Après l'effroyable saignée que la France



Georges Clemenceau annonçant la proclamation de l'Armistice, le 11 Novembre 1918, à la Chambre des députés.

a subie, il apparaît qu'elle a réagi moins virilement dans la paix qu'aux grands jours de l'épreuve militaire. Ses « gouvernants », tous à peu près de même mesure, semblent avoir ignoré qu'il ne faut pas moins de résolution pour vivre la paix que la guerre. Peut-être à certaines heures en faudrait-il davantage. Quelques-uns le savent, qui parlent d'action au lieu de l'engager. Que ce soit au gouvernement, au parlement ou dans l'opinion publique, je ne vois partout que défaillance et fléchissement.

« Nos alliés, désalliés, y ont puissamment concouru, et nous ne les avons pas découragés. L'Angleterre, sous des apparences diverses, est retournée à sa vieille politique de discorde continentale, et l'Amérique nous présente un bilan de maison de commerce qui fait plus d'honneur à ses appétits qu'à sa fierté.

« Toute à ses efforts de reconstitution économique, hélas, trop justifiés, la France cherche, dans les cimetières de la politique, des restes de vie humaine pour figurer des fantômes de ce qui a été. L'élan n'y est plus. Homme fini moi-même, me voilà aux prises avec un soldat du temps passé qui suscite contre moi des arguments à la portée des simples, quand j'avais doucement changé d'atelier pour finir mes jours dans la philosophie ».

En même temps qu'il juge les autres, Clemenceau cherche à ressaisir en lui-même tout ce qu'il y a de généralement humain. Toute sa vie durant, il a été fidèle à l'image d'un homme complet, homme d'action et penseur, politique et artiste, aimant également les débats à la Chambre et la contemplation de la nature. Un grand homme d'Etat à la manière de ceux de la Renaissance. Certains numéros de « La Justice », Clemenceau les rédigeait presque à lui seul : l'éditorial politique, la chronique théâtrale, la revue des salons, la critique des livres, tout était de lui. Il polémiquait courtoisement avec Jaurès, à propos d'Ibsen, se lie avec Alphonse Daudet, les Goncourt, Rodin, Carrière, Cézanne. Evadé de la politique, il voyage, observe, de Carlsbad à Venise et de son vieux Jard aux marches lorraines, il poursuit son investigation humaine. C'est un admirateur de la Grèce, où il a fait déjà trois ou quatre voyages.

Cet aspect de son être intime est chez Clemenceau ce que l'on ne devine pas, mais ce que l'on attend. Cet homme, en apparence si divers, est toujours dans un prodigieux équilibre moral. S'il aime la couleur et l'harmonie, s'il guette le printemps dans son jardin et la pousse des fleurs sur ses pommiers, si, abandonnant les allées du Bois, il fait à pied de longues promenades sur les rochers de Minos, c'est qu'il trouve dans ces jeux de l'esprit et du corps l'emploi d'une sève débordante; et, de plus en plus, à mesure qu'il vieillit il cherche à vivre de cette

vie plus large. Nous le voyons ainsi en 1908, lorsque son ministère va être renversé par le Parlement, aller de lui-même et presque joyeusement au devant de cette chute, et après, heureux d'une vie plus libre, plus aérée, promener ses 70 ans alertes aux environs de Gisors, à Bernouville, où il a acheté un ancien rendez-vous de chasse. Il y retrouve chaque dimanche son plus grand ami, son seul grand ami, Claude Monet, venu de Giverny. Il se fait expliquer par Monet ce qu'il n'a fait qu'entrevoir dans le chatolement des couleurs et des tons. Ils admirent ensemble le parc immense, les eaux limpides où glissent des cygnes blancs et noirs. Mais la nature est pour lui inséparable de l'action, de la marche de l'humanité. Dans ses fugues hebdomadaires, ce qu'il vient chercher, c'est la leçon des choses vivantes et éternelles. le secours du Dieu Pan. La nature est un réservoir d'énergie : il y puise les certitudes d'un long destin, rejette, même malade, l'idée stérile de la mort. A 70 ans, il attend encore son heure. Il sait qu'elle viendra. Elle vient en effet, quelques années plus tard, avec la guerre. Et, quand il a achevé sa tâche, c'est à la nature qu'il retourne, dans cette solitude de Saint-Vincent sur Jard où, après de nouveaux et plus longs voyages, en Egypte et aux Indes, il revient passer ses dernières années. Alors il demeure fidèle à son idéal d'humanité complète. Il consacre un livre ému aux admirables Nymphéas de son cher Claude Monet, devenu presque aveugle au moment où son génie trouve sa force. Il critique les grands hommes qu'il juge trop spécialisés : il croit blesser Foch en l'appelant « militaire » et Poincaré en l'appelant « jurisconsulte ». Et il continue plus que jamais d'admirer l'aurore sur la mer et les roses de son jardin. Mais ce n'est plus un langage d'action que lui parle la nature : devant l'immensité de l'océan, dans le paysage désolé de sa dune vendéenne, Georges Clemenceau agite de plus graves problèmes et médite sur la destinée humaine et sur sa propre destinée.

« Au Soir de la pensée » est une œuvre immense et touffue une sorte de somme des connaissances et des réflexions de Clemenceau. Il y mêle cosmologie, biologie, psychologie, l'atome, l'évolution, les âges primitifs, la civilisation, l'être et le devenir. Il cite dans une même page le Rig-Veda, l'abbé Galiani, et Monsieur Jean Perrin. Il parle de tout, aborde tous les problèmes. Pour reprendre un mot de Péguy « il n'est philosophe qu'au sens du XVIII^{ème} siècle; mais en ce sens, il est exactement ce qu'on nommait alors un philosophe : averti du travail scientifique et philosophique juste assez pour

ne l'avoir pas approfondi, pas pénétré; juste à point, assez renseigné, assez ignorant pour en faire des exposés ». Mais tout cela ne laisse pas de nous intéresser vivement. Aucune question n'est posée en termes proprement philosophiques, un technicien de la philosophie, si j'ose dire, fermerait dédaigneusement le livre, mais chaque problème est très profondément senti, chaque doute est subi, chaque interrogation marque une angoisse. D'ailleurs c'est toujours la même interrogation : Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Qu'est-ce que l'homme ? « Au soir de la pensée » s'ouvre sur une belle page : la description de la nuit puis de l'aurore sur la mer. Et nous voyons très bien Clemenceau, levé avant l'aube selon la coutume de ses 80 ans, assis dans cette petite cabane de bois qui prolonge sa très humble maison de la côte vendéenne, contempler cette aurore : rien n'y manque, ni la dune, ni l'alouette, ni l'escargot blanc des sables. Et là-dessus la grande interrogation primitive de l'homme devant les astres et la mer.

« De ma terrasse de sable où vient me chercher, sous les feux des étoiles, la molle invitation du flot endormi, je vois, aux signes imprécis du jour, s'égrener les vapeurs d'une aérienne rosée. Verdoyante et brûlée, dans l'attente des choses, la terre s'offre immobile aux décrets de l'inévitable. Le lourd silence des engourdissements planétaires se charge d'une obsession de cauchemar heureux, coupé par l'Océan d'un rythme de berceuse qui s'achève parfois en des plaintes de volupté. C'est le drame cosmique de l'homme qui s'annonce dans l'éternelle opposition de l'ombre et de la lumière, au combat pour les joies ou les peines de nos sensibilités.

« Le monde attend. Il semble que rien n'arrive. Cependant des tressaillements élémentaires nous avertissent qu'un événement est décidé. Au cœur de l'invisible, on ne sait quels gestes s'ébauchent, on ne sait comment pressentis. Là-bas, en-deça de ma nuit, l'astre prochain suit son cours irrévocable, vivifiant au passage ce qui était l'ombre tout à l'heure, pour oublier bientôt le jour qui va venir. Des lueurs effarouchées prodigent de toutes parts les séductions de leur premier sourire...

« La couleur !... Enfin, voici la couleur qui brise le dernier écran de lumière cendrée, pour mettre des brasiers d'éblouissements aux agitations du décor. L'œil et pâle des dunes égrène aux douces pointes glauques du pourpier marin son invitation parfumée. L'immortelle, stupide, cherche l'emploi de ses menongères bulles dorées. L'araignée a tissé le piège de ses dentelles aux tiges raidies du genêt. Le petit escargot blanc se hisse, tout coulant, aux brindilles pour achever le bouquet d'une floraison plus claire. L'alouette palpite dans le ciel en chantant tandis que du flot d'acier fondu jaillissent les éclairs de volcan sur la mer en-

flammée. Et toute cette transformation de la nuit au jour, de la mort à la vie, sans qu'à aucun moment j'aie pu saisir la transition des phénomènes au tableau d'un spectacle qui toujours m'appelle et me fuit toujours ».

Ces problèmes, il en trouve le reflet dans le problème de son propre destin. C'est sur lui-même qu'il médite. C'est de lui-même qu'il parle en racontant la vie de Démosthène, « le drame d'une vie dépensée, dit-il, dans l'unique effort de sauver de lui-même le peuple idéaliste, par la légèreté duquel le plus bel idéal de lumière humaine allait affreusement succomber ». Affranchi du monde et de lui-même, regardant en face les problèmes posés par sa vie, Clemenceau se livre durant sa vieillesse à un essai de *ressaisissement*. C'est alors qu'il réalise, de plein vol, ce qu'il appelle « la conquête de l'homme par lui-même, l'acceptation émotive de sa destinée ».

Cette destinée, il peut maintenant l'embrasser du regard. Il peut suivre dans leur dessin net les deux grandes lignes directrices de son action, républicaine et nationale... Républicain, il tient à l'être, ce fils du Dr Benjamin Clemenceau, républicain de 48 et républicain de Vendée ce qui est plus grave. Il l'a été dès sa jeunesse d'étudiant en médecine, disciple de Blanqui, rédacteur au « Travail » ce qui lui a valu deux mois de prison à Mazas. Et il n'a cessé d'être républicain, « vieux républicain » même, comme dit Péguy, représentant d'une espèce disparue. Un peu comme devaient l'être les sénateurs romains qui votaient pour Caton. Un homme pour qui le mot de République (dont il sert, dans une infinité d'acceptations comme d'une machine de guerre contre ses ennemis) représente surtout un idéal de vertu. Politicien sans doute, au courant de toutes les roueries du métier. Mais dans tout cela c'est son orgueil que d'avoir réussi à conserver une indiscutable honnêteté, d'être un de ceux qui « puisent leur autorité dans la libre impulsion d'une conscience indépendante ». « C'est mon titre à être écouté, dit-il, j'ai l'orgueil de le trouver suffisant ». Et ailleurs, « Je suis ce que j'étais, qualités et défauts, tout au service de la patrie, dans le désintéressement des honneurs, des grades dûment rentés qui font poids aux balances du succès. Personne qui eût le pouvoir de m'attribuer des récompenses. C'est une force que de n'attendre rien que de soi ». A la fin de la guerre, jouissant d'une popularité immense, possédant le pouvoir effectif, jamais il n'eût tenté, malgré son tempérament autoritaire, d'être ce que nous appelons maintenant dictateur. Il garde une horreur antique de la tyrannie et il ferait volontiers siennes les paroles de

Solon : « Je voudrais, si j'avais pris le pouvoir et mis la main sur d'immenses richesses, si j'avais été, ne fût-ce qu'un jour, tyran d'Athènes, je voudrais que de ma peau écorchée on fit une outre, et que ma race fût abolie. »

Même « au soir de la pensée » il ne peut se démentir : « Fascisme et soviétisme, dit-il, ne sont rien qu'une préparation d'empirisme aux retours des tyrannies passées. La régression ne peut être un remède aux faux pas de régimes qui ne se réclament même pas d'une idée ». Mais, s'il n'aime pas les systèmes, il n'aime pas non plus l'absence de principes. Il mêle curieusement un grand souci des réalités à un idéalisme dont il sait mal se défendre. Il est idéaliste comme Gambetta, contre tous ceux qu'Henri Rochefort a baptisés du nom de « opportunistes » : « L'opportunisme, dit Clemenceau, ce compromis entre l'ambition et la conscience ». Mais il est réaliste, contre Jaurès, dont il attaque l'idéalisme optimiste. C'est entre les deux hommes une longue et brillante polémique, d'une grande élévation de vues, un assaut de courtoisie et d'éloquence. « J'accepte, dit Clemenceau, toutes les hypothèses et toutes les déductions; mais mon affaire à moi est de gérer le présent et non un lendemain qui déjouera, par la force même de la vie, mes plus belles prévisions ». « Savez-vous, dit-il encore, à quoi on reconnaît un article de Jaurès ? Tous les verbes sont au futur ».

Il est plus sévère pour Briand, qu'il méprise et il se demande avec surprise comment la France a pu suivre « cet oiseau de passage ». On attaque le traité de Versailles, mais, pense-t-il, il n'était pas plus mauvais qu'un autre. Pourquoi simplement n'a-t-on pas essayé de l'appliquer ? « Ne nous attardons pas à des changements de procédure qui laissent intacts le fonds d'atavisme sous la nouveauté du masque des mots. Fatalité de l'idéologie qui croit voir l'homme tout entier quand les plus hautes pensées le laissent de chair et d'os ! ». Et cependant nous avons tout de même mieux à faire qu'à nous entretuer. Nous avons à *civiliser*. La notion de civilisation, voilà la mesure de l'idéalisme de Clemenceau : « Quel plus bel emploi de la vie éphémère que l'incessante tentative de multiplier, de développer cette énergie d'activités, dites de civilisation, selon les lois du monde qui nous ouvrent l'accès de réalisations supérieures par un accroissement continu d'humaine dignité ».

Mais pour Clemenceau, bleu de Vendée. « républicain », cela veut dire d'abord « national ». Péguy encore dit quelque part, dans le même sens, qu'en temps de guerre, il ne peut y avoir qu'une poli-

tique, celle de la Convention Nationale. Or, depuis près de 80 ans, nous sommes en temps de guerre. Clemenceau a bien vu, au lendemain de 1870, que la guerre continuait contre l'Allemagne. Et la préoccupation de défendre la France inspire tous ses actes, même ceux qui peuvent nous surprendre.

Il se rallie d'abord à Gambetta, qu'il n'aime pas, contre Grévy et Thiers parce que ces deux hommes spéculent sur la démoralisation où la France a été jetée par sa défaite. La paix à tout prix, une longue paix, les désirs de paix : voilà le thème unique de leurs discours. Thiers n'allait-il pas jusqu'à prévoir l'éventualité d'une alliance franco-allemande ? En face du renoncement, Gambetta symbolisait encore la volonté de la revanche. Mais bientôt Gambetta s'incline et se fait l'orateur des temporisations, de la sagesse. Sa traîtreuse devise: « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais », court les clubs et les boulevards. Alors Clemenceau entre en lutte contre Gambetta... Arrive Jules Ferry, qui développe magnifiquement l'empire colonial de la France. Clemenceau redoute que la politique coloniale ne disperse les énergies françaises dans des entreprises lointaines et stériles alors que l'ennemi est à nos portes, il flaire un piège de Bismarck qui encourage la France à se créer un Empire pour détourner son attention du Rhin. Et Clemenceau, brutalement, injustement, entre en lutte contre Jules Ferry... La France s'engoue pour un jeune et sémillant général : Clemenceau patronne le général Boulanger, qui lui paraît incarner l'esprit de la revanche, la réaction nationale. Mais bien vite, le général montre plus de fatuité que de génie, plus d'ambition que de bon sens. Et, au moment où l'on parle de confier au général le ministère de la Guerre, Clemenceau, avec une boutade terrible : « La guerre, c'est une chose trop grave pour la confier à des militaires, » entre en lutte contre Boulanger... Jaurès rêve d'une organisation sociale magnifique et neuve, d'un pacifisme universel. Clemenceau aime Jaurès et son programme, mais il sent le poids de la terrible réalité qui menace la France, et il entre en lutte contre Jaurès... Et voici Clemenceau au pouvoir. Au cours de son grand ministère de 1906/1909, il doit faire face à l'affaire très grave des déserteurs allemands de Casablanca : l'Allemagne menace, Clemenceau tient tête. On connaît l'entrevue célèbre de Clemenceau avec le comte de Radolin, ambassadeur d'Allemagne : « Vous ne me mettez pas pourtant, dit soudain l'ambassadeur, dans la triste obligation de venir vous demander mes passeports? » Clemenceau se redresse, sort sa montre,



Georges Clemenceau
dessin de René Godard (1929).

y jette un coup d'œil : « Excellence, le train de Cologne part à neuf heures. Il en est sept. Si vous ne voulez pas le manquer, il faut vous dépêcher ». Pour la première fois depuis 37 ans, l'Allemagne céda.

Bien avant la guerre, un principe guide sa politique étrangère : Clemenceau a compris que, dans sa lutte contre son ennemi mortel, la France a l'appui d'un allié naturel, la Grande-Bretagne. Et lui qui pourtant déteste Delcassé, il veut rendre plus cordiale et plus étroite l'entente franco-anglaise. Amitié intelligente et éclairée à laquelle Edouard VII a rendu hommage : « Clemenceau, dit le roi, aime son pays et il est un sûr ami du nôtre ». Et, naturellement, comme il n'ai-

me pas l'Allemagne, on l'accuse d'être vendu aux Anglais. Des affiches le représentent jonglant avec des livres-sterlings, et l'on égrène les fameuses litanies :

Je suis pauvre, répète inutilement Monsieur Clemenceau.

Aoh.. Yes !...

Je suis entré bien habillé dans la politique et j'en sors tout nu

Aoh.. Yes !...

Je n'ai jamais tripoté dans le Panama.

Aoh.. Yes !...

Je n'ai jamais fait le jeu de l'Angleterre contre la Russie et contre la France

Aoh.. Yes !...

La calomnie n'a rien perdu de sa force...

Républicain et national, Clemenceau est tout cela sans dogmatisme, sans système, sans « républicanisme », sans « nationalisme » plus ou moins intégral. Les institutions, pense-t-il, valent surtout ce que valent les hommes. « Les Républiques les plus républicaines ne seront un progrès que si elles peuvent mettre l'homme en état de se régler ». Et ailleurs : « Il s'agit moins de savoir ce que les institutions peuvent idéologiquement promettre, que d'attendre des qualités et des défauts des hommes qui mettent les sociétés en œuvre, des valeurs d'efficacité ». Que nous faut-il donc, des surhommes, des génies, de prodigieux Fuehrers ? « La question est moins de grands conducteurs de peuples à trouver, comme le croit la foule, que de chefs d'un jour capables de réaliser jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la folie, une simple moyenne d'efforts trop souvent intéressés. Je ferais scandaleusement bon marché du génie (trop commun de nos jours) pour obtenir en retour des développements de caractère ». Le caractère, voilà peut-être ce qui a souvent manqué à nos chefs, voilà ce que Clemenceau a possédé à un si haut degré. Un Républicain, qui ne cherche pas trop de formules idéologiques mais qui fait preuve d'honnêteté politique, un Français qui ne se dit pas nationaliste mais qui trouve au moment où il le faut la réaction nationale. Au total un grand caractère, appuyé sur un prodigieux tempérament.

D'abord, une résistance physique à toute épreuve. A la veille de la guerre, cela fait plus de 55 ans qu'il lutte. La politique, le monde, le journalisme, les duels innombrables, l'ont laissé intact, plus jeune que jamais. A 74 ans, il attend son heure. Il ne consentira à vieillir que lorsqu'il aura conscience d'avoir rempli sa tâche. Même alors, c'est un magnifique vieillard, dans le style des vieillards de Victor Hugo, un de ceux dont la race, dit Bernanos, a pu sembler perdue : un vieillard, et non pas un vieux. Cet octogénaire couche sur un lit sans sommier ni matelas. Au pied du lit, la peau d'un tigre qu'il a abattu aux Indes, n'ayant rien perdu à cet âge de ses qualités redoutables de tireur. Il se lève tous les jours très tôt dans la nuit avant quatre heures du matin, et travaille sans interruption jusque vers dix heures. Et la mort vient à lui sans l'abattre, comme un accomplissement. Il n'est pas exact qu'il ait été enterré debout : le cimetière de Mouchamps, dans le bocage vendéen, est seulement en pente très inclinée. Mais cet apport à sa légende, Clemenceau l'eût aimé. Car sa résistance physique n'était que l'expression d'une indomptable énergie.

Clemenceau était un lutteur né. Et il

avait besoin de l'être, lui que tout le monde redoutait, mais que personne n'aimait. Certains jours, ses ennemis coalisés relevaient la tête. Clemenceau a connu des crises redoutables. Vers 1890, sa carrière put paraître terminée. Depuis vingt ans, il n'accumulait que des rancunes et décourageait par son caractère entier les sympathies prêtes à le suivre. A droite, on ne lui pardonnait pas d'être vendéen et athée; à gauche, d'être le Chef. On lui reprochait son goût pour les coulisses de l'Opéra; on le jugeait trop folâtre pour être un vrai jacobin. Ses ennemis répandaient sur lui de sourdes insinuations : il avait mangé la dot de sa femme, écorné le bien paternel; il était criblé de dettes; et « La Justice » ne paraissait que grâce à des expédients. Pourtant il menait un train de vie coûteux et ne manquait jamais d'argent, sauf pour payer ses collaborateurs. D'où le tenait-il ? C'est alors qu'on exploite contre lui la personnalité douteuse de son ancien protégé, Cornélius Herz. En pleine Chambre, Déroulède attaque de front Clemenceau et l'accuse d'être un agent de l'étranger. Un duel sans résultat termine l'affaire. Bientôt Déroulède renouvelant ses accusations de l'aide de fausses preuves se couvre de ridicule. Mais aux élections suivantes, Clemenceau est battu : à Paris on allume des feux de joie. Clemenceau connaît alors un véritable désespoir, parle de suicide : « On ne remonte pas une pente comme celle que je viens de dégringoler. Je n'ai plus rien, plus de journal, plus de foyer, plus de but plus de vie possible. Je suis un homme mort. » Mais aussitôt son énergie l'emporte : le lendemain, il reprend son entraînement de tireur, et met vingt balles sur vingt dans la silhouette de plomb. Il paie toutes les dettes de son journal et, à 50 ans passés, repartant de zéro, commence une nouvelle carrière.

C'est ce tempérament qui a valu à Clemenceau tant d'ennemis. Il ne part de lui que boutades et coups de boutoir. Pour un méchant calembour, il n'hésitera pas à se faire un ennemi. C'est aussi ce tempérament qui le rend sympathique en le plaçant hors des partis, au-dessus des partis, répudié et revendiqué en même temps par tous. Péguy en juge excellemment : « Ses bons moments sont proprement les frasques du vieux pollicien; car c'est la trame ordinaire de sa vie politique, parlementaire et gouvernementale qui condamnerait Mr. Clemenceau. Et ce qui le sauve et ce qui lui ramène la sympathie des tiers au moment qu'elle allait se décourager, ce sont justement ses moments d'oubli, ses incartades, quand le naturel et par suite la vérité, reprend le dessus. Ce sont ses frasques,

ses blagues, ses gambades, ses brimbades, ses boutades et ses écarts; on lui pardonnera beaucoup parce qu'il a beaucoup blagué. Il n'a pas toujours évidemment le sens du respect que nous devons aux puissances politiques et parlementaires; il ne sait pas toujours obéir et trembler comme nous devons; cet irrespect chronique à manifestations intermittentes a beaucoup nui à sa carrière politique et parlementaire; mais c'est cela aussi qui le sauve, dans la considération des honnêtes gens et dans l'estime des hommes libres. On assure que c'est à une mauvaise plaisanterie qu'il avait faite à un député qu'il dut de ne pas devenir Président de la Chambre; de tels traits honorent un homme ». C'est encore ce tempérament qui l'a fait démolisseur jusqu'à la guerre, mais qui, lorsque toutes ses ressources ont été mises au service de la Patrie, lui a permis de construire. Clemenceau a été pleinement l'homme du moment, l'homme de 1917, mais qui eût cru, à la veille de la guerre, que Clemenceau apparaîtrait bientôt l'homme nécessaire, le seul homme capable de gagner cette guerre ? Paraissait-il alors le plus, ou le moins qualifié, pour la mener comme il fallait ? Le bref portrait que nous avons tracé nous a montré en lui tant de contradictions que seule la puissance de son tempérament pouvait les expliquer et les résoudre.

Sa formation politique aurait pu le mener à quelque pacifisme théorique; sa carrière de démolisseur aurait pu l'entraîner à la négation pure, à la stérilité; sa connaissance des hommes et le dégoût qui la suit auraient pu le mener au découragement, à l'abandon. Et rien ne le détournait davantage d'être l'homme de la guerre que sa philosophie. Ce politicien a agi toute sa vie durant avec derrière la tête cette question : « Qu'est-ce que l'homme ? ». Son action, il l'a définie lui-même : « Le meilleur emploi d'un passage d'existence ». Il va défendre son pays avec le sentiment profond de la relativité de son effort, un effort parmi d'autres, dans l'histoire, pour une guerre parmi d'autres, dans la longue histoire de l'humanité, et sous l'œil de Sirius. Pensons aux grands événements du passé : il faut « de ces points de repère, pour nous ramener tous à la modestie convenable ». Tout ceci n'encourage guère à l'action. Enfin, quel fatalisme est le sien !. « Par toutes voies imprévues, tous événements se composent, en quelque manière, au profit d'un ordre présentement indéterminable, qui pourra quelque jour être déterminé. Il le faut bien puisque, en dépit des plus graves méprises de ceux qui sont ou croient être au gouvernement, la fatidique évolution conti-

nue son chemin. En ce cas, diront quelques-uns, pourquoi donc s'efforcer ? Le fatalisme oriental serait-il le dernier mot de la vie ? Quelle raison pour l'homme de se jeter aux dangers de l'action douloureuse, si des péripéties diverses ne peuvent que le conduire aux mêmes résultats ?... »

L'homme qui se pose ces questions est celui qui, toute sa vie, s'est jeté à corps perdu dans l'action, celui qui, lorsque a sonné l'heure de la guerre, s'est dépassé lui-même en déployant des efforts surhumains pour assurer le salut de sa patrie. Oh, non sans quelque désespoir ! Pour un homme qui se propose un idéal de « civilisation », la guerre n'est point une joie : « S'entretuer, dit-il, ne peut pas être la principale occupation de la vie. La gloire de notre civilisation est de nous mettre en état de vivre presque normalement, quelquefois. » Mais il ajoute : « Il faut bien accepter la contradiction dans la seule forme où elle puisse forcer l'accès de ces intelligences figées dès que la règle primitive de force effrénée où l'homme des bois est seul excusable de s'être fixé ». Mais il nous est impossible d'abdiquer, de démissionner : nous serions encore plus infidèles à l'image idéale de l'homme... Et voici comment Clemenceau résoud enfin ses contradictions, comme il justifie son fatalisme d'action forcenée, son obstiné « Je fais la guerre » : « Je ne suis point chargé de justifier le Cosmos, c'est-à-dire d'accommoder la mécanique des astres aux mouvements de notre sensibilité qui n'a pas plus de comptes à attendre des éléments que toute autre sensibilité animale à laquelle les profusions de vies occultes ne cessent de porter de si terribles coups. La bête réagit dans la mesure de ses organes. Et nous qui en avons reçu l'atavique tradition, de même faisons-nous, sans avoir plus que notre ascendance le moyen ni le droit d'un règlement de privilège à notre profit particulier.

« Nous demander le pourquoi de nos réactions de sensibilité c'est nous demander pour quelles raisons nous obstiner dans la vie. Invité au hâtif banquet de la fortune passagère qui m'a jeté sur la terre, pourquoi ne pas prendre ma part des joies d'activité vivante qui mettent en valeur la sensation d'une dignité où se réalise le plein achèvement du phénomène d'exister. Je n'empêcherai pas l'effusion du sang, je ne ferai pas vivre un idéal de liberté et d'autorité gouvernantes. Mais quoi ! Aucun « idéal » ne sera par moi réalisé. Mais si je pense plus haut que l'action, est-ce donc une raison, quand je me trouve au poste d'honneur, pour désertier ? Loin de là. Plus

l'heure est périlleuse, plus je dois m'efforcer. Quoi de plus beau pour chacun que de faire sa propre destinée ? » La bête réagit dans la mesure de ses organes : la réaction de Clemenceau en faveur de la patrie menacée est d'abord une réaction instinctive, animale, un réflexe de défense, celui d'un homme enraciné si fort dans cette terre de France que son premier geste ne peut être que d'opposer sa poitrine à l'invasisseur.

C'est que l'idée de patrie est pour Clemenceau une idée-force, une idée qui commande : « C'est la Patrie qui veut le sacrifice, et l'hésitation est tout près d'être un crime quand elle a parlé. La Patrie, mot mystique qui tient l'homme enfermé dans un cercle magique de sentiments, de pensées, de traditions, écrites ou seulement senties dont il ne peut pas, dont il ne veut pas sortir, car une telle noblesse lui vient des grands aïeux que ce serait félonie de n'en pas garder le dépôt pour les générations à venir. La défense du foyer familial, c'est bien. Chacun s'y donnera tout entier. Il y a encore de l'égoïsme dans l'extrême sacrifice pour un résultat si prochain. La Patrie, c'est une grandeur de tous, depuis des temps qu'on ne saurait fixer, une commune beauté à laquelle tous peuvent et doivent participer par une collaboration à l'œuvre, humainement infinie, que nous avons reçue la glorieuse charge de continuer. Dans la paix, le labeur, sous toutes ses formes, est une pierre d'apport. Tout effort fait un peu de Patrie. Dans la guerre, l'effort total d'une vie, ramassé en un jour, en une heure, en un moment vertigineux de grandeur surhumaine... »

Et voici Clemenceau engagé dans la guerre.....



En parlant de Clemenceau, homme de la guerre, je m'abstiendrai de faire de la propagande. Ce mot de « propagande » apparaît d'ailleurs singulièrement impropre lorsqu'il s'agit seulement d'attirer l'attention des Français sur les moyens les plus simples de sauver leur patrie. Je dois avouer cependant que je n'ai pas choisi ce sujet sans quelque intention. Mais il est inutile de souligner les analogies qui unissent la guerre que nous vivons encore, à celle d'il y a vingt ans. Plus même que des analogies, ce sont des identités profondes. Et, à les constater, à parcourir l'œuvre de Clemenceau, on ne peut se défendre d'un certain malaise. La rude leçon de l'autre guerre aura donc été inutile, le sacrifice d'un million et demi de jeunes Français aura donc été vain. A vingt ans d'intervalle il aura donc fallu recommencer exactement la même guerre, avec des erreurs pires, et

jusqu'ici une fortune moins heureuse. L'histoire paraît avoir piétiné.

Mais nous pouvons trouver aussi, dans ces analogies, une certaine consolation. D'abord, nous devons constater qu'Hitler n'a rien inventé, contrairement à ce qu'imaginent encore certains de ses admirateurs béats, qui voient en lui on ne sait quel dieu du mal. Parlant de l'Allemagne hitlérienne, nous devons employer le même langage que Clemenceau employait déjà, à condition de changer quelques noms propres :

« Quelle sécurité peut-il y avoir en Europe quand le sort des peuples dépend de la volonté d'un seul homme, qui, selon ce qu'il croit l'intérêt du moment, peut d'un mot jeter ses millions de soldats en armes aux frontières de ses voisins ? Sa puissance est d'agression. Ses interprètes les plus autorisés l'avouent, ils exposent scientifiquement les raisons qui obligent le gouvernement à décréter le massacre universel dans l'intérêt de la nation allemande. C'est un grand signe que l'inconscience des « maîtres du monde » et de leurs fidèles serviteurs en arrive à de tels aveux sans révolter l'opinion d'un pays » ... « Tenant d'avance la France pour vaincue, Bernhardt n'hésite pas à s'en prendre directement à l'Angleterre qui doit céder le gouvernement du monde à l'Allemagne ou accepter tout au moins de faire part à deux. Je n'ai pas besoin de dire que la première condition de l'accord est « le droit pour l'Allemagne de disposer librement de la France par la guerre ». Cela est écrit en toutes lettres. Au moins, aurons-nous été avertis ».

C'est donc à la même Allemagne que nous avons affaire et non pas à quelque monstre nouveau qui doit nous inspirer une terreur superstitieuse. Car cette Allemagne de toujours, nous l'avons encore vaincue, il y a quelques années à peine.

Ensuite, les difficultés auxquelles nous devons faire face ne sont pas non plus nouvelles. Notre pays a connu déjà les mêmes défaillances, les mêmes abandons, les mêmes lâchetés. Ecoutez plutôt Clemenceau parlant de 1871 :

« Les dispositions du peuple français se prêtent mal à l'action continue. Certes, il a des élans magnifiques, mais, comme dit le poète, il lui arrive de mesurer à son élan la profondeur des chutes. Nous étions au plus bas de l'un de ces intermèdes de torpeur, de somnolence, lorsque nous avons été assaillis, assommés, écrasés. Et ce qui m'a surpris le plus, au moment de ces effroyables défaites, ce n'est pas que nos soldats eussent été vaincus, puisqu'ils trouvaient unies contre eux toutes les fatalités qu'avait accumulées une longue incurie dans le silence

de la nation; ce qui m'a frappé profondément à Bordeaux en particulier, c'est cette dissociation de tous les liens politiques et sociaux... Il y avait de la poussière de Français, il n'y avait plus de France. Ou du moins, on la cherchait, on cherchait quelque chose qui la représentât, quelques chose qui la fit vivre, qui la rendît agissante à nos yeux, on ne trouvait pas la France ».

Et si alors la France a cessé la lutte, ce n'est certes pas la faute de Clemenceau. Un des premiers actes publics accomplis par lui est cette déclaration d'un laconisme tragique : « La municipalité du 18ème arrondissement proteste avec indignation contre un armistice que le gouvernement ne saurait accepter sans



Clemenceau
buste par Rodin

trahison. Paris, le 31 Octobre 1870. Le maire du 18ème arr. : Clemenceau ».

Et en 1917, cela allait recommencer. La guerre paraissait alors sans issue. L'immobilité des fronts et l'affreuse tactique du grignotage, peut-être simplement l'absence de tactique, avaient épuisé nos réserves. Les troupes étaient lassées, et de tragiques incidents avaient montré combien le maniement en devenait chaque jour plus délicat. Les grands chefs ne brillaient pas par l'enthousiasme et la confiance. En mettant les choses au mieux, la guerre ne pouvait que s'éterniser, et l'on pouvait prévoir le pire. Echec militaire du printemps de 1917,

écrasement de la Roumanie livrant à l'Allemagne pétrole et blé, défection russe jetant sur le front français des centaines de mille hommes, inévitable lenteur des premiers efforts américains, campagnes défaitistes à l'arrière, manœuvres contre le moral français, obliques tractations en vue d'une paix blanche, et quelques semaines après, coup sur coup, catastrophe britannique en avant d'Amiens, catastrophe française au Chemin des Dames, l'Allemand sur la Marne, et Paris bombardé... On se souvient dans toutes les chaudières de France de ce qu'en moins de six mois Clemenceau a tiré de cette situation quasi mortelle : le commandement unique créé au profit du général Foch, obstinément maintenu à son poste malgré les échecs initiaux de Mai 1918; les débarquements américains passant de 30.000 hommes par mois à 300.000; la volonté nationale tendue pour le combat à outrance; la trahison châtiée; Gouraud brisant le 15 Juillet l'attaque décisive allemande; la contre-offensive du 18 Août ainsi rendue possible, trois mois et demi de succès, et le 11 Novembre, l'armistice. *notre armistice.*

Clemenceau a fait face à tout. Ministre de la guerre, il se montra d'une rare clairvoyance, envisageant et résolvant rapidement toutes les questions avec une connaissance très sûre des problèmes militaires, n'hésitant pas à sacrifier les chefs incapables et vieillissés, soutenant au contraire, contre ses sympathies parfois, ceux qu'il jugeait capables de sauver le pays. Quant aux soldats, il les aimait profondément, passait parmi eux, dans les tranchées, sans « chiqué », cherchant à alléger leurs souffrances dont il souffrait vraiment lui-même. Un jour, au Mont Haut, un soldat ramassa pour lui un bouquet de coquelicots : Clemenceau voulut que ce bouquet fût déposé dans son cercueil.

Au gouvernement la tâche était plus dure encore, il fallait garder la confiance du Parlement, défendre devant lui, malgré les insuccès, les chefs choisis. Il fallait aussi, par des négociations habiles, obtenir l'adhésion des gouvernements et des chefs alliés au principe du commandement unique, obtenir l'aide américaine la plus rapide. Tout cela au moment où nos armées fléchissaient, où les défaitistes de l'arrière avaient beau jeu et ne se cachaient plus.

Pour toutes ces tâches, Clemenceau était servi à la fois par une vive intelligence et une volonté de fer, appuyées sur une connaissance approfondie de la technique politique, et sur toutes les ressources d'une magnifique éloquence. Démonstère, avons-nous dit, (du moins le Démonstère que décrit Clemenceau) c'est

Clemenceau lui-même : la même éloquence mise au service de la même vigilance patriotique. Clemenceau écrivait sans facilité, mais quel remarquable orateur : Ses discours nous donnent un merveilleux modèle d'éloquence efficace. Car, dit-il lui-même « *ce n'est pas à l'art du discours qu'il en faut mesurer l'efficacité. L'orateur saisit l'assemblée moins par la qualité positive de ses arguments réservée aux plaisirs des commentateurs, que par la sensation de la somme de lui-même qu'il engage au combat* ». Brillant improvisateur, il trouve à chaque fois la formule saisissante : « *Il y a quelque part un immense trou d'obus comme la moitié de cette salle* » ; il trouve l'image, le mot qui emporte la décision. Il existe aujourd'hui un grand orateur d'action qui nous rappelle directement Clemenceau, et pas seulement par le caractère de son éloquence : c'est Winston Churchill. Chez les deux hommes, la même précision âpre, la même ironie mordante, avec plus de bonhomie et d'humour chez Churchill, plus de recherche, plus de période, plus d'envol chez Clemenceau. Mais, à tous les deux, la même volonté terrible de gagner la guerre et aussi la même victoire promise.

Ces immenses ressources, cette volonté et cette intelligence ainsi tendues vers l'action, la tâche la plus urgente de Clemenceau est de réduire au silence les défaitistes. La France en est pleine. Avant même de lutter contre l'ennemi, il faut les mettre hors d'état de nuire. Tous les défaitistes, quels qu'ils soient. Même et surtout, car ils sont plus dangereux encore, les défaitistes de bonne foi. Parmi les plus dangereux adversaires de Démosthène, dit Clemenceau, « *il y avait Phocion, citoyen intègre, général intrépide, mais défaitiste obstiné, cherchant dans la défaillance publique l'intérêt de sa patrie* ». Et sans doute, l'une des tentations les plus subtiles du défaitiste de bonne foi, est celle qui le pousse à accepter les malheurs présents comme une juste pénitence des fautes passées. Clemenceau la dénonce avec sévérité. Surtout qu'on n'aille pas nous parler, en pleine guerre, de repentir : que la pensée de nos erreurs passées nous entraîne seulement à mériter par notre attitude présente une réhabilitation. « *Pour ce que nous voyons aujourd'hui, dit Clemenceau, il a fallu la complicité de notre insouciance et de notre légèreté. Loin de moi toute pensée de récrimination. Ce n'est pas le temps de juger. Je ne sais plus le nom de ceux qui ont péché. Je veux que tous, en des modes divers, aient commis des fautes. Tous, sans une parole de reproche qui ne serait qu'une déperdition de forces, tous, nous mettons en route, pour accomplir,*

de nos mains, l'œuvre ardue, mais glorieuse, de notre réhabilitation. La réhabilitation, par l'union de toutes les énergies françaises mises d'un commun mouvement de discipline inflexible, au service de LA PATRIE. Tous au devoir jusqu'à la mort, au delà même, par la puissance de l'exemple qui fait surgir les morts de la terre natale pour signifier aux vivants que ce n'est plus le temps d'aimer la vie, quand ceux qui seront la France de demain réclament de nous la gloire d'avoir vécu pour quelque chose de plus que de se trouver vivants sans raison de vivre. Si nous sommes capables de nous élever jusque là, c'est la France sauvée par nous. Sinon c'est tout le territoire français, où ramperont des créatures sans âme, devenu province de l'Allemagne. Nous pouvons choisir... ». Et voilà pour les moralistes de la défaite.

Il en est d'autres qui ne sont défaitistes que parce qu'ils manquent du sentiment de la Patrie, parce qu'ils sont incapables de cette réaction « animale » dont nous parlions, en faveur de la Patrie menacée. « *Je n'ai pas à rappeler comment, avec l'aide de l'envahisseur, une faction d'antipatriotes prétendit s'installer au cœur de nos réactions militaires, pour anéantir, en pleine invasion, jusqu'à l'idée même d'une patrie. La personnalité nationale était menacée d'on ne sait quel accès morbide au moment où le canon ennemi s'acharnait sur elle. Cela, je ne pouvais l'accepter... Mon éducation fut d'une implacable idéologie, couronnée d'un patriotisme que rien ne pouvait entamer. La patrie, c'était et ne pouvait être que le foyer de tous pour de communs développements d'énergie. Renoncer à la patrie, cela n'avait pas de sens* ».

Manque de sens national, manque de courage, manque de volonté, il y a dans le défaitisme mille nuances. Ne parlons pas des défaitistes par idéalisme optimiste ou encore, à l'opposé, par un quelconque fatalisme. « *Qu'y pouvons-nous, ? disent-ils, notre volonté est impuissante contre les implacables nécessités de la guerre* ». Clemenceau sait que la guerre n'est pas nécessité pure. Nous ne pouvons la traiter comme une réalité objective. Les actes de notre volonté y sont à la fois voulants et voulus, imposés à nous par la situation mais en même temps donnés par nous à la situation. La volonté, c'est le lieu de l'idéal dans la réalité politique. Idéalisme et réalisme purs ne sauraient nous détourner de vouloir. « *L'idéal, dit Clemenceau, hypothèque d'émotivité sur des anticipations d'idéologie, a l'avantage inestimable de nous jeter dans l'action* ». Jetons du moins dans la balance le poids de notre volonté, et nous aurons fait ce que

nous devons faire, et l'avenir récompensera notre confiance : nous vaincrons. « Nous vaincrons, parce que nous voulons vaincre et que nous le voudrons, jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver. Nous vaincrons parce que nous sentons inépuisable la somme de sacrifices dont notre volonté de vaincre sera persévérément soutenue. Nous vaincrons parce que nous n'avons pas d'autre choix que de vaincre, si nous voulons laisser la vieille terre des Gaules aux fils de ceux qui la façonnèrent en une France de grandeur et de beauté. Nous vaincrons parce que, si nous avons commis de grandes fautes, nous sommes dignes de les racheter. Nous vaincrons parce que l'Allemagne ne peut nous offrir que l'abolition de la conscience française pour première et unique condition de paix. Nous vaincrons parce qu'il est impossible que, des Français vivants, on puisse entendre cette parole dans le monde : La France a été. Jusqu'aux poitrines des enfants, le cœur de notre race bondit de forces inépuisables. S'il n'en est pas toujours fait le meilleur emploi, nous en saurons fournir assez pour compenser, pour réparer des erreurs de pensée et d'action sous le poids desquelles ni force d'autrui ni faiblesse nôtre ne réussiront à nous accabler.

« Nous luttons contre un délire de puissance qui ose entreprendre l'universelle exploitation de l'espèce humaine. Nous nous sentons de taille à faire front. Nous avons des alliés qui ont occupé et occupent encore une assez grande place dans le monde, et noblement conquise par l'activité de leurs armes, par leur persévérant et méthodique labeur, par des manifestations historiques auxquelles on ne peut pas faire que la civilisation ne soit merveilleusement redevable. Quel autre qu'un fou pourrait donc annoncer que tout cela va mourir ? »

Le défaitisme sous toutes ses formes n'est pas le seul ennemi de Clemenceau. Il y a aussi, comme toujours, la division des Français au milieu même du péril. Devant l'ennemi commun, tous les Français doivent s'unir. C'est l'idée que Clemenceau développait dès le premier jour de la guerre, le 2 Août 1914. « Aujourd'hui, il ne peut pas y avoir deux Français qui se haïssent. Il est temps que nous connaissions la joie de nous aimer. De nous aimer par ce qu'il y a de plus grand en nous, le devoir de témoigner devant les hommes que nous n'avons pas dégénéré de nos pères et que nos enfants n'auront pas à baisser les yeux quand on leur parlera de nous ». Ne nous égarons pas non plus par l'esprit de parti à la recherche d'une rénovation politique et sociale, quand l'ennemi nous presse. Gardons-nous surtout, par crainte de mouvements

révolutionnaires, d'aimer mieux céder à l'ennemi. Voici encore un texte qu'il est inutile de dater et dont l'actualité gêne un peu le dessein que j'avais conçu de ne pas parler du sort présent de la France. « Qu'est-ce donc, pour les plus fermes esprits, que le danger d'une subversion intérieure, auprès d'imminentes menaces du dehors contre lesquelles, par la faute de ses chefs, la France aurait négligé de s'assurer ? Nous avons déjà connu ce désastre. Malheur au parti politique en qui le sens du salut national serait à ce point oblitéré que pour le facile plaisir de s'égarer à la recherche des constructions de l'avenir, il négligerait, d'un cœur vraiment trop léger, les nécessaires garanties du présent. Quoiqu'il eût fait dans le passé, il prononcerait ainsi l'irréparable condamnation sur lui-même, et la nation, assez gravement atteinte dans ses éléments profonds de vitalité pour le laisser faire, aurait vécu ».

Mais malheur à ceux qui cachent sous le masque d'un réalisme politique leur désir de pactiser avec l'ennemi, et de collaborer avec ceux qu'ils croient les plus forts. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Allemagne fait des avances à la France. « Ce fut, dit Clemenceau, parlant de la politique allemande au lendemain de 1871, ce fut le pire outrage des puériles flagorneries destinées à nous endormir dans la sécurité trompeuse d'une secrète admiration dont l'Allemand, bon homme, ne pouvait se défendre à notre endroit. Au fond, quoi de plus entre nous qu'un grand malentendu ? Le sort des armes avait décidé de quel côté de la frontière devait être la flèche de Strasbourg. Qu'importait une vaine satisfaction d'amour-propre en comparaison des devoirs communs envers la civilisation ? Nous les avons battus jadis, ils avaient eu leur tour. Oublions tout cela. Il reste assez de sujets d'entretien ». « La France et l'Allemagne amies seraient les maîtresses du monde », tel était le propos courant à Berlin ».

Tel était aussi le propos répandu à Paris, et Clemenceau, dès 1911, à propos des affaires du Maroc, dénonçait la politique de « collaboration » : « On nous parle d'une politique nouvelle avec l'Allemagne dont il a été beaucoup parlé dans ces temps derniers. Cette politique de rapprochement est née dans les milieux financiers. Je ne veux pas dire du mal des financiers, mais je crois qu'ils sont mieux à leur place dans la finance que dans la politique étrangère de la France ». En 1917, la menace est plus grave : « Lorsque j'ai cherché à m'expliquer M. Caillaux, j'ai pensé qu'il voyait la partie perdue et cherchait à se concilier l'Allemagne par tous les moyens.

C'était l'interprétation la plus favorable ». Et cependant Clemenceau a fait passer Malvy et Caillaux en Haute-Cour.

Adversaire acharné de toute collaboration avec l'Allemagne, Clemenceau était naturellement, bien avant la guerre, un partisan déterminé de l'alliance britannique. La guerre, en la justifiant, renforce cette attitude, et c'est avec toute sa foi que Clemenceau doit lutter parfois contre une certaine forme d'anglophobie irraisonnée qui est la tentation la plus dangereuse de la politique extérieure française. Au plus fort des emportements de l'action, il demeure un grand ami de l'Angleterre et des Anglais. Amitié orageuse parfois : entre les tempéraments si semblables et si différents à la fois de Clemenceau et de Lloyd George, il y a souvent des heurts, mais au fond une amitié fidèle unit les deux hommes, faite d'admiration réciproque, comme celle qui unit les deux peuples. « *Toute cette nation, dit Clemenceau parlant des Anglais, est composée d'hommes qui possèdent particulièrement cette qualité supérieure de vouloir ce qu'ils veulent, et, quand ils ont dit, de faire. Ils ne se livrent pas d'élan, comme il nous arrive parfois, mais s'ils mettent lentement un pied devant l'autre, au départ, on les tuera plutôt que de les faire reculer* ». Et ailleurs, ces paroles que nous pouvons redire aujourd'hui, sans même changer un nom propre : « *Jusqu'au bout, avons-nous prononcé gravement, et Monsieur Winston Churchill hier : « Nous sommes résolus à vaincre, devrait-il nous en coûter la dernière livre sterling et le dernier homme ». Ce sont des paroles qui engagent, surtout lorsqu'elles sont prononcées en pleine connaissance de cause.* »

Mais le pire ennemi de la France, ce n'est pas tant peut-être la puissance allemande, que l'insouciance, l'abandon, la mollesse, l'inertie des Français. Oh, sans doute, ce ne sont là que défaillances passagères et faciles à secouer. Encore faut-il qu'on ne laisse pas le peuple de France s'endormir et qu'on prenne la peine de stimuler son courage. A cette tâche, Clemenceau s'est livré avec tout son cœur et toute son éloquence. Il en appelle d'abord à l'honneur des Français, leur met sous les yeux la honte qui les menace : « *Qui de nous voudrait avoir à baisser les yeux ? Qui pourrait entendre cette affreuse parole : Pourquoi n'avez-vous pas mieux fait ?* » Et il ne s'agit pas seulement du déshonneur, mais de l'esclavage et de la mort. Une attitude passive ne s'explique que si l'on ferme les yeux devant cette évidence : La France est menacée de mort. « *Aujourd'hui, rien ne peut plus nous être*

demandé, qui ne soit la répudiation de toute notre vie de race dans le reniement de nous-mêmes. Macbeth n'avait tué que le sommeil. Qu'est-ce que ce supplice auprès de celui qui nous laisserait vivre après avoir tué en nous l'espérance, c'est-à-dire la source de toutes les impulsions de la vie ? Cette fois, nous ne pourrions plus concevoir la pensée de nous refaire, puisque nous aurions proclamé nous-mêmes à la face du monde que la France n'a plus de raison d'être ». Et pas la France seule, mais avec elle tout l'idéal d'humanité qu'elle représente : « *Quoique la véhémence de ma passion française n'ait point à s'excuser, dit Clemenceau, peut-être voudra-t-on bien reconnaître que j'ai tenu, tout en restant de ma patrie, à ne point me détacher des vues qui sont d'un citoyen de l'humanité. Je suis, et je demeurerai, quoiqu'il arrive, humanitaire, puisque je suis Français. C'est du point de vue français que je juge l'Allemagne. C'est de ma conscience d'homme que lui vient sa condamnation car, selon le mot de Pascal, « qui veut se mettre au-dessus de tout, se met au-dessous* ».

Au reste n'allons pas croire que même si nous ne faisons rien pour la sauver, la France ne saurait périr, tant elle est chargée de traditions glorieuses, tant elle représente de civilisation humaine. D'autres grands peuples se sont perdus par leur mollesse et leur indifférence devant le danger. Clemenceau nous propose l'exemple d'Athènes, le plus beau peuple de l'histoire, vaincu par insuffisance de volonté. Lorsque nous alléguons la puissance de notre ennemi, disant : si seulement Hitler mourait !, rappelons-nous ces paroles de Démosthène : « *Le plus terrible ennemi qui menace Athènes, ce n'est pas le roi de Macédoine, mais votre mollesse. Si Philippe mourait aujourd'hui, elle vous ferait un autre Philippe demain* ». « *Pour nous, dit Clemenceau, nous ne souscrivons pas à l'arrêt d'abdication et de déchéance prononcé par nos voisins. Nous venons d'une grande histoire et nous entendons la conserver* ».

C'est ainsi que Clemenceau, dans chaque article de *l'Homme Libre* — (devenu sous la censure « *L'Homme enchaîné* »), dans chaque discours du Parlement, puis dans chaque acte de son gouvernement, stimule le peuple de France. C'est le chien de berger qui presse les uns, mord les autres, et mène son troupeau où il doit. Il sait que, selon sa propre expression, « *l'heure psychologique où le salut public est en cause, tout prétexte est bon pour ne pas tenir un engagement onéreux* ». Et, dans ses appels répétés au peuple de France, il déploie toutes les

ressources de sa dialectique passionnée, pour démontrer cette évidence française qu'exprime d'un mot Vauvenargues : la guerre n'est pas si onéreuse que la servitude. « Il s'agit de la France, de sa vie dans la fierté de son indépendance; il s'agit d'un trésor de pensée et d'action qui n'est inférieur à aucun des plus grands dont se vante l'humanité; il s'agit de tout ce que nous aimons de tout ce qui nous élève, de tout ce pour quoi nous vivons, et vous délibérez... Hélas... Vous faites pis encore. Car vous aviez dit que la France ne se démentirait pas. Et cela fait, quand tous les peuples, tressaillant au souvenir des grands gestes qui lui vinrent de vos pères, se reprennent à lever les yeux sur les fils de la Révolution française, vaincus d'un jour, en qui te ferment de la race bouillonne encore, vous vous renieriez vous-mêmes,

aïeux et postérité tout à la fois, vous ne seriez pas même celui qui tombe dans la course au flambeau, vous seriez celui qui honteusement renonce par un lâche besoin de repos.

« Jusqu'à ce que je l'aie vu, je crierai : cela ne sera pas... »

Mais il est un être innombrable qui depuis toujours et sans attendre les dialectiques de l'orateur a répondu : le soldat de France, le soldat inconnu. A lui vont toutes les pensées de Clemenceau toutes ses douleurs, il les ressent, toutes ses misères, il les souffre, son courage est le sien, et c'est en son nom qu'il parle. C'est lui aussi qu'il oppose dans sa magnifique impersonnalité à la pauvre vanité des chefs d'un moment : « Qualités et défauts, je ne serais pas embarrassé de parler librement du peuple français. Je l'ai fait toute ma vie, avec une indépendance qui

Le soldat inconnu

Et maintenant, soldat inconnu de la France que
 dis-tu ? Que veux-tu ? que feras-tu ? ^{oui !} Toi, soldat et
 noble créature de l'^{esprit} ~~esprit~~ ^{populaire}, à jamais maître
 sur de dalle finie en t'as de nous le marque des
 d'impersonnalité, c'est toi qui ne s'interroge pas que j'e
 justes ^{intéressés, à mon tour,} car ce qui me hante, ce sont mes les
 rats de Foch, c'est d'arriver de la France que se joue en ce
 moment tous nos yeux, ~~arriver~~ ^{mon aspect} ~~arriver~~
 de passer ^{mes} ~~arriver~~ ^{paroles}, pour se pro. ~~arriver~~
 près de haute fortune d'un ^{intéressé} ~~arriver~~ ^{intéressé} dans l'histoire
 d'histoire de ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver}
 pour de ton verdict silencieux ?
 Paris a eu passer dans la pompe de la mort d'opposant ~~arriver~~
 du vent malheur à destruction de d'humanité ^{le lui arriv} ~~arriver~~
 à la... de mon adieu. Et j'ai songé à ces fortunes ~~arriver~~
 françaises de tout angle romain en ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver}
 les ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver}
 d'histoire du peuple ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver}
 d'histoire du peuple ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver}
 d'histoire du peuple ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver} ~~arriver~~ ^{arriver}

m'a valu des blâmes dont je ne me suis embarrassé. Ce qui m'arrête ici, c'est que ce peuple est mon peuple, et que je l'aime jusque dans ses défauts, quand il ne manque pas de sycophantes pour l'en féliciter. A bien regarder les choses, c'est lui qui a voulu et fait cette victoire. C'est lui qui, aux grands jours, y a poussé ses bataillons de civils et de militaires. A certaines heures, il s'est appelé Pétain, Foch, Mangin, Fayolle. Je le salue, non pas quand je les vois passer sous l'Arc de Triomphe, parce que c'est du théâtre, non pas quand ils essaient de se grandir à leurs propres yeux, en quelque façon que ce soit, parce que l'homme est divers, et qu'ils ne se connaissent pas. Je les salue surtout dans le plus grand de tous, le soldat inconnu, qui renonce d'abord aux fallaces de la gloire et qui pour cette raison ne peut être entamé... C'est ici, grand soldat inconnu de la France que tu reprends si remarquablement l'avantage sur qui ramène toutes les questions de l'homme à des aspects de lui-même. Toi, la maîtresse vertu de ton poème est dans l'impersonnalité. C'est le peuple français lui-même, tel que l'a fait l'histoire, qui t'a compris, qui t'a voulu, qui t'a fait ainsi, qui t'a placé au plus haut de lui-même, au plus loin de toutes les vanités... » Ainsi parle celui qui fut le chef...

Et il dit ailleurs « *Il est rigoureusement impossible qu'un homme au gouvernement ne cède pas un jour aux puissances*

de désarroi ». Mais le soldat inconnu français, la nation française ne peuvent pas céder à ces puissances. Au début de cette terrible guerre, rappelez-vous, les Français répétaient : « Nous sommes sûrs de vaincre ». Les événements nous ont cruellement démentis. Mais à bien réfléchir, il apparaît qu'alors nous nous mentionnions à nous-mêmes, nous n'étions pas tellement assurés de vaincre, notre volonté était trop lâche, notre sacrifice trop timide, nous n'eussions pas mérité le succès. Aujourd'hui, que nous avons touché le fond du désespoir, quelque chose en nous-mêmes qui ne ment plus nous dit que nous vaincrons, parce que nous méritons notre victoire. Et cette victoire nous la devinons déjà dans le ciel. Oh, ce n'est même pas une aurore, à peine la promesse d'une aurore, quelques rougeolements sur la nuit qui permettent de croire qu'elle va venir. Le soldat inconnu de France, étourdi du coup qui l'a terrassé, se relèvera bientôt, si nous en sommes dignes. Déjà il lève au ciel ses mains sanglantes. La France va revivre si nous le voulons. Et je voudrais terminer par ces mots qui sont sans doute les derniers qu'ait écrits la main de Georges Clemenceau : « *Il y a des peuples qui commencent, il y a des peuples qui finissent... La France sera ce que les Français auront mérité...* »

GEORGES GORSE.

M. Georges GORSE

M. Georges Gorse est né à Cahors le 15 Février 1915. Son extrême jeunesse déconcerte. Aux présentations, les gens lui demandent poliment : « Vous êtes le fils de Georges Gorse ? »... Il est vendéen par sa mère, ce qui fait que, lorsqu'il parle de Clemenceau, il ne le situe pas seulement sur des routes et dans des paysages qu'il a lui-même longtemps connus, mais dans un climat psychologique qui lui est familier.

Il a fait ses études à Nantes, puis à Paris. Elève du lycée Louis-le-Grand, il est reçu à l'Ecole Normale Supérieure en 1936. Il va poursuivre sa formation dans cette Ecole de la rue d'Ulm qui a vu passer des esprits si divers : Taine, Jaurès, Péguy, Bergson, Herriot, Giraudoux, Romains, etc... et qui a donné depuis 50 ans tout ce que la France a compté de célèbre. Licencié ès-lettres, un travail très remarqué sur « Baudelaire et Paris » lui vaut son diplôme d'Etudes Supérieures. Il est reçu troisième au Concours de l'Agrégation des Lettres en Août 1939.

Après un premier poste au Caire au Lycée Français, il est chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad Ier.

Personnalité curieuse et souvent contradictoire que la sienne. Sa vaste et souple culture en ont fait le professeur et l'intellectuel que nous apprécions, le Georges Gorse qui parle de Giraudoux et de Baudelaire, le Georges Gorse des études sévères, de la fan-

taisie et des poèmes. Mais sa forme d'esprit, tout aussi bien qu'une sorte de « jacobisme » qui lui fait aimer Clemenceau, en ont fait, dès les premiers jours de la France Libre, l'ennemi des faiblesses et des abdications. Avec ou sans micro, sa voix s'est élevée inlassablement contre toutes les résignations. Dès l'origine, il a fait partie du Bureau du Comité National Français, assumant un travail souvent pénible et ingrat. Il demeure l'un des animateurs de la Propagande de la France Libre en Orient.

FIGURES FRANÇAISES

II

LE PÈRE DE FOUCAULD

Conférence du

R. P. A. Carrière, O. P.

Faite au Caire le 22 Janvier 1941

Mesdames,
Messieurs,

M. Gorse terminait mercredi dernier sa magistrale conférence par cette parole : « Le Soldat Inconnu de France, étourdi du coup qui l'a terrassé, se relèvera bientôt, si nous en sommes dignes ». « La France va revivre si nous voulons ».

Je voudrais préciser aujourd'hui cette pensée d'Espérance en disant : « Oui ! La France revivra, si nous « savons vouloir » et la causerie de ce soir sur le Père de Foucauld sera, vous l'avez facilement deviné, ... non une conférence politique, mais une simple causerie morale.

Et d'abord, avant de considérer cette Grande Figure Française, il importe de situer une position qui doit en expliquer beaucoup d'autres.

D'aucuns, peut-être, ont trouvé étrange de voir figurer un religieux dominicain parmi les conférenciers du Comité National de la France Libre et, peut-être, êtes-vous un peu étonnés de voir apparaître, dans cette enceinte, l'habit moyen-âgeux de Saint Dominique.

Je me suis posé sérieusement à moi-même la question, et je me suis demandé s'il convenait qu'un prêtre catholique,



Le R. P. Carrière

fut-il ancien combattant de la Grande Guerre, poussât le cri de la résistance à outrance, le cri de la continuation de la lutte à côté de nos alliés britanniques, alors que son Christ est venu, comme il l'a dit Lui-Même, « pour apporter la Paix au Monde » ?

Après mûre réflexion, ma conscience a répondu affirmativement et, si je suis au milieu de vous, aujourd'hui, c'est d'abord comme prêtre, et si je me permets de pousser le cri de guerre, c'est parce que la guerre que nous subissons, sans l'avoir

voulue, n'est pas une guerre ordinaire... mais bien une guerre sainte. Or, vous vous rappelez qu'au Moyen-Age, quand la Cité a été en danger, des Pierre l'Ermitte, des Saint Bernard, des Saint Louis, des papes eux-mêmes se sont écriés : « Dieu le veut ! » et se sont précipités les premiers aux remparts.

Le monde entier assiste haletant aux angoissantes péripéties de cette guerre sacrée dont l'enjeu n'est rien moins que l'avenir de la Civilisation. Toutes les nations, même celles qui sont les plus éloignées des champs de bataille, en ont le sentiment très net et elles se sentent me-

nacées si l'idéologie hitlérienne triomphe et s'installe en maîtresse au sein de l'Europe.

Il est de plus en plus évident que, si les Alliés étaient définitivement vaincus, aucun pays d'Europe et même du Monde ne pourrait échapper à la domination germanique qui véhiculerait diaboliquement, partout, le virus de son paganisme matérialiste. Combattant pour la cause de la Justice et de la Vérité, souffrant héroïquement pour que les indésirables et ignobles barbares ne dominent pas le monde et ne lui imposent pas leur loi de fer, les Alliés comptent légitimement sur le secours de Dieu, de ce Dieu que les Nazis ne cessent de bafouer dans leurs paroles, dans leurs écrits et dans leurs actes.

Peu de temps avant sa mort, le regretté Cardinal Verdier écrivait ces paroles qui ont, sans doute, été retrouvées au cours de l'odieuse perquisition faite à l'Archevêché de Paris :

« Nos enfants se dressent pour défendre, non pas seulement les légitimes « frontières des peuples, mais aussi pour « défendre cet ensemble de convictions et « d'attitudes qui ont fait la civilisation « chrétienne contre ce que l'Histoire appellera : « Le Front de la Barbarie » ; « front constitué par l'alliance de ces « deux idéologies monstrueuses que le « Pape Pie IX a solennellement condamnées : le racisme et le bolchévisme, « doctrines qui affichent la haine contre « les peuples, le primat absolu de la force « brutale, le mépris de la morale évangélique faite de douceur et d'amour, et « nous apparaissent de plus en plus, « comme les apôtres du paganisme renaissant. Dans le recul de l'Histoire, c'est « cet aspect surtout qui imposera à l'admiration et à la reconnaissance des « peuples, la lutte que nous soutenons ».

Eh bien ! Dans cette lutte, il m'a semblé que l'habit dominicain avait sa place marquée au premier rang. Je ne suis pas seul, vous le savez, et nombreux sont nos frères qui servent la même cause car, indépendamment de tout ce que l'on a pu dire, il reste que les Français Libres sont uniquement les partisans de la Libération de la France. Ils veulent avant tout déloger de leur pays jusqu'au dernier des Barbares et, par cette épuration, non seulement retrouver le foyer, le village, la ville de leurs vœux, mais sauver les principes éternels de civilisation qui ont fait le monde.

Et puis, en fin de compte, comment une âme simplement humaine ne frémirait-elle pas devant toutes les atrocités commises par ces hordes barbares, et qui les mettent au ban de l'humanité ! Oserai-je

seulement rappeler ici cette ignominie, la plus récente, de 100,000 malades incurables, arrachés à leurs lits de souffrances et tués impitoyablement à l'encontre de tout principe naturel et humain : infamie contre laquelle le Vatican, hier, lançait sa plus sévère condamnation... S'ils font cela avec les leurs comment ne pas frémir à la pensée de l'esclavage dont notre chère France serait la victime, sous le joug de tels vandales.

J'ai opté, en second lieu, comme Français ancien combattant, heureux et fier de porter la modeste croix des « Défenseurs de Verdun » sur l'exergue de laquelle il est écrit : « On ne passe pas ». Et alors ! en 1916 ! Grâce à une défense farouche où 500,000 des nôtres sont tombés... Ils ne sont pas passés !..

On avait cru pouvoir espérer qu'ils ne passeraient plus jamais ! Aujourd'hui hélas ! ils sont passés... mais, quelles qu'en soient les causes profondes que l'histoire, un jour, nous révélera, il ne sera pas dit que la France et tout ce que ce nom, glorieux entre tous, comporte, a pour cela capitulé. Le général de Gaulle, qui était alors sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre après avoir brillamment commandé au feu un corps d'armée cuirassé franco-anglais, a ramassé le flambeau et relevé les drapeaux abaisés. Il a créé un mouvement de Salut de la France, totalement affranchi, comme il l'écrivait formellement à notre Président, de la politique et des politiciens... Ceux qui disent le contraire, ajoutait-il, ne peuvent être qu'ignorants ou malveillants ou intéressés.

Dans ces conditions, j'aurais cru trahir la mémoire de ces milliers de mes camarades tombés à la côte 304, au Bois des Caures, au Ravin de la Mort, sur les flancs de Douaumont, de Vaux, de Fleury, de Souville et de la Pompelle, si je m'étais dérobé à cet appel de de Gaulle aux Français de bonne volonté !

Oui, Messieurs, avant de choisir, j'ai cru entendre leur grande voix qui s'écriait : « Nous avons sacrifié notre jeunesse et versé notre sang pour un Idéal, pour la régénération morale du monde. Qu'avez-vous fait de notre victoire » ?..

Et puis, j'ai écouté aussi votre voix à vous, mes chers camarades, Anciens Combattants, vous, les héroïques « poilus » qui avez — certes ! — votre mot à dire dans la tourmente actuelle. Dites-moi, vous vous le rappelez, n'est-ce pas ? Pourquoi avons-nous accepté de geler pendant quatre longues années dans la boue des tranchées; d'être déchiquetés par la mitraille ou empoisonnés par les gaz; d'endurer la faim, la soif, la vermine, la maladie; de vivre, en un mot, interminablement loin des êtres qui nous étaient

chers, dans cet enfer que vous n'avez pas oublié ? C'est parce que nous avions la volonté d'épargner à ceux qui viendraient après nous de pareilles horreurs... C'est parce que, aussi, on faisait miroiter à nos regards cette Paix dans l'organisation du Monde sur un plan plus fraternel, dans l'établissement d'institutions assez fortes pour prévenir le recours à la violence. C'est pour cela que nous « les avons eus » et que nous avons tenu jusqu'au bout, jusqu'à la déroute, pour nous faire démobiliser à 40 kms au-delà du Rhin ! ... Or, aujourd'hui, après vingt ans, la plus grande partie de la France est occupée et les Allemands sont à Hendaye ! Nous aussi, n'est-ce pas ? nous pouvons dire : quel compte avez-vous tenu de nos larmes, de nos souffrances, de nos sacrifices, des larmes aussi et des sacrifices inouis des chers nôtres demeurés pendant quatre ans sous la botte infâme, dans les pays envahis ?

Les événements actuels doivent amener les nations et les individus à un sérieux examen de conscience. Dites-moi : Enlisés, que nous étions, dans les préoccupations vulgaires d'un horizon borné à la terre, dans les habitudes confortables de la vie matérielle d'après-guerre, n'avons-nous pas trop vite oublié ces Grands Sacrifiés, nos camarades d'hier, tous ceux qui, tout le long de l'effroyable champ de carnage, dorment leur dernier sommeil ensevelis dans une terre abreuvée de leur sang si héroïquement versé ?

Eh bien ! Je vous le demande, nous reconnaîtraient-ils maintenant (même, comme dit le poète, « s'il a neigé sur nos cheveux d'ébène »)... Nous reconnaîtraient-ils si nous étions défaitistes et si, abandonnant la France Métropolitaine au triste sort qui lui est réservé, nous, Français Libres, nous refusions de lutter par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, à côté de l'Angleterre à qui la France a donné sa parole d'honneur et qui, après nous avoir renouvelé, en maintes circonstances, toutes les garanties de rétablissement intégral de notre pays et de nos colonies, soutient cette indomptable résistance qui fait l'admiration de tous ? A côté aussi de la Grèce si vaillante et de tous les alliés défenseurs du Droit et de la Liberté qui soupirent après leur libération...

Enfin, si j'ai accepté de venir ici, c'est qu'en m'en faisant l'aimable proposition le Comité National précisait qu'il désireait un mot sur un homme qui fût, à la fois, un grand Français et un Saint... le Père Charles de Foucauld ; et alors, je me suis souvenu d'un personnage bizarre, qui défrayait les conversations lors de mon arrivée en Palestine, il y a longtemps déjà : un homme assez jeune, figu-

re distinguée, regard ardent et énergique, manières qui révélaient tout de suite sa parfaite éducation et qui, engagé comme portier et commissionnaire chez les religieuses Clarisses de Jérusalem, portait un pantalon de cotonnade bleue, une blouse de paysan à rayes bleues et blanches, une calotte blanche sur laquelle il avait ajusté une espèce de turban, une ceinture de cuir à laquelle pendait un chapelet.

C'était le Vicomte Charles de Foucauld.

Je l'ai donc vaguement connu... et, à ce titre, je n'ai pas hésité à venir évoquer devant vous, brièvement, cette belle figure française, et tâcher de tirer, de son admirable exemple, les leçons de force d'âme si nécessaires dans les circonstances présentes.

Mon Général,

C'est un trop grand honneur pour moi d'évoquer ce noble modèle de grand colonial et de grand missionnaire devant vous qui l'avez connu aussi et qui appartenez à la merveilleuse équipe des admirables coloniaux qui ont consacré leur vie à la grandeur de l'Empire français. Si j'ai osé le faire, c'est aussi au souvenir de notre première rencontre.

C'était également sur cette terre de Palestine, terre bénie entre toutes qui rappelle tant de souvenirs sacrés... Vous étiez alors à l'une des plus brillantes étapes de votre prestigieuse carrière coloniale et votre regard reflétait l'éclat de la Victoire. Appelé, en effet, en Syrie, au moment critique de l'insurrection druse, vous aviez habilement et énergiquement pacifié le pays et rallié les Druses à la France.

Il m'a été doux, Mon Général, de retrouver, dans votre regard, cette même flamme, ici, quand vous arriviez de cette Indochine aujourd'hui meurtrie, flamme plus sombre, il est vrai, mais, flamme encore d'inébranlable volonté de résistance qui brûle au cœur des Français dignes de ce nom, volonté farouche que le Général de Gaulle, en ramassant le flambeau terrassé, a proclamé à la face du Monde, quand il a déclaré :

« La France a perdu une bataille, Mais, la France n'a pas perdu la guerre. Notre chère Patrie est en danger de mort, Luttons tous pour la sauver et Vive la France ! »

Alexandre Dumas, qui n'avait rien d'un dévôt, écrivait à Francisque Sarcey qui ne l'était pas non plus :

« Savez-vous pourquoi les Allemands nous battent, malgré l'hérocisme des Français ? — C'est parce que ces gens-là croient à quelque

chose (et nous savons, aujourd'hui, s'ils croient à la mission germanique d'Hitler) et que nous ne croyons plus à rien. Jetez un Clovis dans nos murs (avec une Ste Clotilde comme femme) c'est-à-dire un vœu, un ralliement à une foi supérieure et demain vous aurez Tolbiac. »

J'ai cherché dans la vie du Père de Foucauld quel était le caractère distinctif sous lequel je pouvais vous le présenter (car, il ne peut pas être question de faire ici sa biographie) et c'est vous, Mon Général, qui m'avez suggéré mon sujet, en nous faisant remarquer si justement, il y a huit jours, que l'Idéal était l'explication d'un Charles de Foucauld, c'est-à-dire que de Foucauld avait été le type du Français qui avait cru à quelque chose et qui avait mis au service de cette croyance une volonté de fer.

Ce sont les étapes de cette croyance, de cette ascension, que je voudrais esquisser devant vous, en vous montrant qu'en cela de Foucauld avait été un véritable éclaircisseur de notre route, parce que, comme écrit Th. Bentzon (1) : « chacun de nous porte plus ou moins lisiblement inscrit dans sa conscience un chapitre de regrets douloureux qui pourrait s'intituler : « Forces perdues » par manque de « conviction profonde ».

Dans la vie héroïque de Charles de Foucauld (et vous vous souvenez du film cinématographique qui l'a représenté), on aime souvent à marquer le coup de sa « vie joyeuse de brillant officier ». Son grand ami, le Général Laperrine a rapporté discrètement cette période orageuse de son existence, dans un chapitre intitulé : « Les étapes de la conversion d'un houzard » et je me garderai bien de passer sous silence ce fait certain que Foucauld a gaspillé, légèrement, les années de sa jeunesse. Ce fait est indispensable pour mettre en relief ce que je voudrais justement vous faire voir en lui : cette force de volonté qui a suppléé aux lacunes de la première éducation et fut assez puissante pour briser l'envoûtement du plaisir lorsque le vide de cette vie joyeuse lui est apparu.

Il fait donc un faux départ. Né à Strasbourg, en 1858 (disons-le, tout de suite, à sa décharge) le Vicomte Charles de Foucauld était resté orphelin à l'âge de six ans. Le soin de son éducation avait échoué à son grand-père maternel, le Colonel de Morlet, et Charles avait malheureusement, réalisé le type parfait (si fréquent, hélas, de nos jours) de l'enfant gâté, violent, autoritaire, paresseux, habitué à voir céder à ses caprices et son grand-père et sa jeune sœur Marie qu'il aimait, d'ailleurs, tendrement. Ses études

commencées à Strasbourg, au Collège St. Arbogast, puis au Lycée, et continuées, après la guerre, en 1872, au Lycée de Nancy, se ressentirent de ce déplorable relâchement de la discipline familiale. Intelligent, de Foucauld ne travaillera que dans la mesure juste nécessaire pour « s'en tirer ». Son grand père, ancien officier du génie, l'aurait volontiers orienté vers Polytechnique. Le jeune homme préféra St.-Cyr, parce que la préparation en a toujours été réputée plus facile. Sa paresse et l'ambiance du lycée, où le laïcisme régnait, provoquèrent en son âme une crise de la foi. Cette crise entraîna un abandon plus ou moins complet des pratiques religieuses et un certain libertinage dans les mœurs. A l'école de la rue des Postes dirigée par les Pères Jésuites, il ne pourra rester : « A 17 ans, écrira-t-il plus tard, j'étais tout égoïsme, tout vanité, tout impiété, tout désir du mal. J'étais comme affolé ... Quant au degré de paresse, à la rue des Postes il a été tel qu'on ne m'y a pas gardé et je vous ai dit que j'avais regardé mon départ comme un renvoi, renvoi dont la paresse n'était pas la seule cause ! »

Cependant, à 18 ans, Charles de Foucauld est admis à St.-Cyr d'où il passera à l'école de cavalerie de Saumur : « Bien malin, écrit Laperrine en 1913, celui qui aurait deviné, dans ce jeune St.-Cyrien gourmand et sceptique, l'ascète et l'apôtre d'aujourd'hui. Lettré et artiste, il employait les loisirs que lui laissaient les exercices militaires, à se plonger dans la lecture des auteurs grecs et latins. Quant à ses théories et à ses cours, il ne les regardait même pas, s'en remettant à sa bonne étoile pour ne pas être « séché » ...

A Saumur, son meilleur ami était Antoine de Vallombrosa, devenu depuis Marquis de Morès et qui devait périr assassiné au Sahara, en 1896. La chambre qu'ils occupaient à deux devint célèbre par les excellents dîners et les longues parties de cartes que l'on y faisait pour tenir compagnie au « puni » car, il était bien rare que l'un des deux occupants ne fût pas « aux arrêts ».

Devenu un bel officier de chasseurs, le Vicomte de Foucauld est resté légendaire parmi tous ceux qui l'ont connu. Il aimait à se distinguer par une grande vie fastueuse et, même dans le plaisir et les amusements que pouvaient lui procurer sa fortune de jeune grand seigneur, il manifestait cette volonté impétueuse qui le caractérisait. Il était prêt à briser sa carrière plutôt que de se laisser imposer un joug qu'il ne voulait pas supporter.

Il faut dire pourtant que, dans les plus grands écarts, son cœur restait bon et généreux, dévoué pour ses amis et suscep-

(1) dans « Une conversion »

tible de vibrer pour une noble cause. Plus tard, le lieutenant du 4^{ème} Hussards à Pont-à-Mousson, puis du 4^{ème} Chasseurs d'Afrique s'est montré insouciant et tellement indiscipliné que, son colonel lui ayant ordonné une rupture qui lui était douloureuse et qui faisait scandale, il se cabra. Je ne crois pas, dit René Bazin, dans l'histoire de cette vie que — sans doute — beaucoup d'entre vous ont lue — « Je ne crois pas qu'on puisse dire ici que la passion l'emporte chez Foucauld; non, c'est la volonté, terrible et sans maître encore, qui refuse de plier ». Il quitte ses camarades, brise à demi sa carrière et se fait mettre par le Ministre de la Guerre en non activité temporaire. Il en était là, lorsque, l'année suivante, la nouvelle lui vint que le 4^{ème} Chasseurs d'Afrique allait faire campagne et que ses camarades allaient se battre sans lui. Aussitôt, cette belle volonté réagit. Le fond de son tempérament se révèle énergique et hardi, et il demande à reprendre du service, acceptant toutes les conditions qu'on lui imposerait. Un événement inattendu l'avait réveillé.

L'idée de sacrifice était rentrée dans cette âme et vous savez qu'elle est génératrice de toutes les noblesses.

« Au milieu des dangers et des privations des colonnes expéditionnaires, écrit Laperrine, ce lettré fêlard se révèle un soldat et un chef : supportant gaiement les plus dures épreuves, payant constamment de sa personne, s'occupant avec dévouement de ses hommes, il acheta, un jour, à la cantine, la dernière bouteille de rhum. « Ce que je suis content de l'avoir eue — dit-il à ses hommes — pour vous la donner ».

Complètement transformé, il faisait l'admiration de tous. C'est qu'un Idéal National s'était dressé devant lui ! Il mettra, désormais, sa volonté au service de cet Idéal ! La vie joyeuse et vide est finie ! La vie héroïque commence avec sa deuxième étape : c'est-à-dire, sa vie admirable d'explorateur du Maroc, dont vous avez pu apprécier personnellement, Mon Général, les merveilleux résultats.

Foucauld a compris la grandeur de servir, mais il a conservé son tempérament original et autoritaire, et il entend servir à sa manière. Il a 24 ans. Il demande un congé pour entreprendre une mission d'études dans le Sud-Algérien. On le lui refuse : il démissionne et prépare l'exploration du Maroc à ses risques et périls. Certes ! C'était là chose bien audacieuse, mais de Foucauld a un but et sa volonté est tendue fortement vers ce but : il ne reculera devant aucune humiliation, aucun sacrifice pour réussir.

Lieutenant de cavalerie, officier d'Etat-Major, il revêt un costume de pauvre

israélite, dont il fait l'essai un jour à Tlemcen en venant se placer sur une place où son ancien peloton devait passer. « Ses cavaliers défilèrent devant lui et l'un d'eux attira même l'attention narquoise de ses camarades sur ce petit juif accroupi en train de manger des olives ». Nul ne l'avait reconnu sous cet accoutrement et il pouvait affronter, avec Mardochee, son compagnon juif, l'exploration si difficile alors et si périlleuse du Maroc et s'enfoncer ensuite dans la solitude du Sud-Algérien. « Quand on part pour faire une chose, écrit-il à sa sœur, il ne faut pas revenir sans l'avoir faite » et, durant de longs mois, le Vicomte de Foucauld, avec une volonté de fer, une ténacité inouïe, un effort persévérant, une abnégation totale, poursuit le travail désiré. Il double, pour le moins, la longueur des itinéraires déjà relevés. Il perfectionne 689 kms de travaux à ses devanciers et y ajoute 2250 kms nouveaux. Il détermine 45 longitudes et 40 latitudes. C'est vraiment, comme vous nous le disiez, Mon Général, une ère nouvelle qui s'ouvre, grâce à lui, pour le Maroc et on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou de ces résultats si beaux et si utiles obtenus par un seul homme ou du dévouement, du courage, de l'abnégation, grâce auxquels ce jeune officier français les a obtenus.

TOUJOURS PLUS HAUT !

Après l'exploration du Maroc, Charles de Foucauld éprouve quelque déception, A Alger, une jeune fille l'attirait. Sur les instances de sa famille, il renonce à ce projet. Et, c'est pour s'en distraire qu'il reprend la route à travers le Sud-Algérien, pendant qu'un travail secret se fait dans son âme.

Peut-être a-t-il été frappé par la vie religieuse des Juifs et des Musulmans et par la force sociale de leur religion. Peut-être, est-il ressaisi par l'atmosphère religieuse familiale qui l'avait poussé à rechercher cette vérité qu'il recherche maintenant avec angoisse et avidité. Toujours est-il qu'il est captivé par le recueillement de cette solitude algérienne et qu'il marque lui-même les étapes de sa transformation morale. « D'abord, dit-il, même au milieu de ses égarements, l'estime du bien et son attachement à de belles âmes, demeuré intact ! Puis, en second lieu, le dégoût du plaisir qui, peu à peu, se fait sentir et dont il découvre le vide douloureux. L'attirance aussi de la vertu. Et, enfin, le besoin de purifier sa conscience qui grondait. Pour s'exécuter, il se remet en « route » et, cette fois, c'est pour un pèlerinage aux Lieux Saints, où il prend la résolution énergique (toujours cette volonté !) de ne pas s'en tenir aux demi-mesures. En effet, à son retour, le Vi-

comte Charles de Foucauld, l'ancien officier de Chasseurs d'Afrique, le brillant explorateur dont les ouvrages ont consacré la renommée, se retire dans le silence de la Trappe.

Écoutez ce petit trait délicieux qui marque son arrivée au monastère de Notre Dame des Neiges perché haut dans la montagne. Il y monta à pied et se trouva à la porte de la Trappe avec une demi-douzaine de pauvres gens auxquels, tranquillement et sans se nommer, il se mêla. Le Frère Portier chargé des pauvres ne prêta pas une attention spéciale à ce personnage si bizarrement vêtu. Il donna à tous la nourriture et le lit que la Trappe



Le Père de Foucauld

réserve aux étrangers de passage et, parmi les pauvres, le Vicomte de Foucauld dormit heureux jusqu'au lendemain matin où il se fit reconnaître.

Et puis, voyez-vous, ce qui l'attire à cette Trappe, c'est que l'Ordre des Trappistes est l'un des plus rudes pour la nature : pauvreté, vie commune dans le plus complet silence, travail des mains, nourriture grossière, sommeil sur la dure... De plus, la Trappe qu'il choisit, c'est la Trappe d'Akbès en Syrie qui a la réputation d'être une des plus pauvres, qui l'éloigne de France et le remet de nouveau sur la route. C'est là que, pendant sept ans, il va entraîner sa volonté de fer à se plier à l'obéissance monastique et à la marquer d'une empreinte profonde. C'est là aussi que va se préciser son idéal, celui qu'il va poursuivre jusqu'à sa mort, celui de vivre uniquement du travail de ses mains — de se priver le plus possible — de rendre service à l'humanité et de répandre surtout dans les pays infidèles et abandonnés — se jeter dans l'abnégation — ne plus travailler pour la galerie ou le panache, mais se perdre devant l'opinion.

Au contact de cet appel, qu'il sent intensément, sa volonté se ressaisit de nouveau : il reprend la route et va à Nazareth; puis, de là, à pied jusqu'à Jérusalem, parcourant 30 lieues tout seul, sans provisions, en suivant les poteaux télégraphiques d'une ligne alors unique et en mendiant aux indigènes le pain et l'eau pure dont il avait besoin, tout cela pour briguer le poste de serviteur d'un couvent de pauvres Clarisses, c'est-à-dire ramasser du fumier, piocher la terre et faire les commissions dans un vieux couffin, en s'efforçant d'être bon et serviable pour tous. Encore, mettait-il de côté sur sa pauvre pitance pour soulager ceux qui avaient faim!... Comme logement, il demanda une cabane en planches qui, dans le jardin, servait de débaras pour les outils...

Que de détails il y aurait à vous donner sur cette période admirable de son ascension. Mais, il faut aller vite.

Où le mènera donc cette vie ? — Elle le mènera au sacrifice total, au don de soi pour aller à la brebis la plus égarée, au frère le plus malade, aux plus délaissés, à ceux qui ont le moins de pasteurs et sont les plus abandonnés; il est repris, en effet, par son attrait pour le désert et il va aux populations de l'Afrique du Nord. C'est une nouvelle étape : celle de l'héroïsme de l'Apostolat, de cet apostolat de la Charité dont la figure se confond, disiez-vous si bien, Mon Général, avec le visage de la France.

Il commence à Beni-Abbès, où il construit sa pauvre cabane en briques de terre



Le Père de Foucauld sous une tente touareg.

glaise séchées au soleil. Il se lève à 4 heures du matin et son régime, le voici : à midi, un morceau de pain d'orge trempé dans « le thé du désert » et le soir un bol du même thé avec un peu de lait condensé, quelques dattes ou quelques figues et c'est tout... A un ancien zouave qui désirait s'adjoindre à lui comme compagnon, il met trois conditions :

- 1) — Etre prêt à avoir la tête coupée,
- 2) — Etre prêt à mourir de faim,
- 3) — Etre prêt à servir les pauvres, les misérables, les besogneux.

Et lui-même est prêt à rendre tous les services qu'il peut : il se prive pour racheter des esclaves ! Avec un burnous, des éperons et un cheval, il est l'aumônier du Sahara et il voyage nuit et jour pour aller auprès des soldats expéditionnaires blessés. Son ardeur l'entraîne loin de son ermitage. Se joignant à une colonne dirigée par Laperrine, il s'en va avec Paul, un esclave racheté, avec une ânesse portant sa chapelle et ses provisions, avec des sandales neuves et une paire d'espadrilles, et il suit l'expédition chez les Touaregs de l'Adrar et du Hoggar. Il est saisi par les qualités de cette race, de cette race qu'il juge plus ouverte, plus accessible que les autres arabes et, tout de suite, il se dispose à revenir au milieu des Touaregs. Il va de poste en poste et c'est dans l'un d'eux qu'il rencontre le grand maréchal Lyautey. Une photographie a fixé le souvenir de cette rencontre que vous nous rappeliez, l'autre jour, mon Général. L'officier et le prêtre sont à cheval, l'un et l'autre remarquables cavaliers. Devant eux s'ouvre la perspective infinie du désert, et ils s'entretennent de cette terre voisine, le Maroc, que

l'un avait explorée et que l'autre devait transformer... Leurs belles âmes si françaises se rencontraient par les sommets.

De Foucauld, fasciné par les Touaregs, quitte l'ermitage de Beni Abbès et reprend la route vers le Hoggar. C'est de là qu'il va rayonner pendant douze ans. Avec un courage inouï, il étudie la langue des Touaregs et, quand on lui demande la recette pour aborder ces hommes si méfiants et si distants, « il faut être bon vis-à-vis d'eux, dit-il, il faut les aimer et leur faire sentir qu'on les aime pour en être aimés ». Et c'est par un de ces principes de solidarité qu'il conquiert le chef du Hoggar et les indigènes, en devenant vraiment l'un d'entre eux. Il s'adapte pleinement, totalement à la vie arabe et à la vie des plus pauvres. Refusant le méhari, il voyage de préférence à pied, suivi du compagnon des pauvres, le petit âne maigre et résistant du désert. Il se contente de dattes, de figues, d'un peu d'orge... Pour son logement, il adopte une pauvre demeure... Comme les pauvres et avec eux, il travaille de ses mains. Il va lui-même chercher son eau à la source, distante de quarante-cinq minutes pour descendre et de deux heures pour remonter.

Malgré cela, il fait œuvre scientifique. Dans un labeur merveilleux, il fait une grammaire et un dictionnaire complet et très apprécié du dialecte berbère des Touaregs. C'est la science au service de l'Idéal !

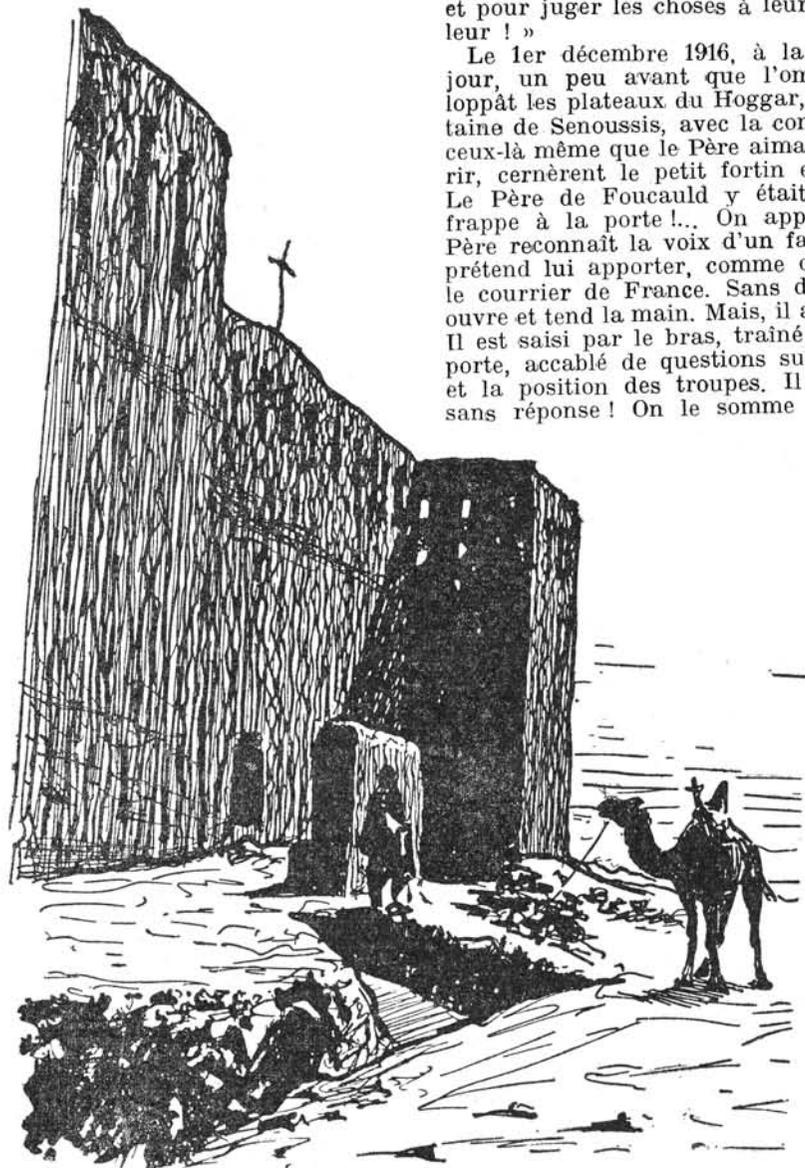
Cependant, les événements mondiaux de 1914 allaient avoir leur répercussion au Hoggar. La première nouvelle de la guerre n'arrive à Tamanrasset, résidence du Père de Foucauld, que le 3 septem-

bre 1914... Que faire ? Il consulte le Général Laperrine et se met à ses ordres. Celui-ci lui ordonne de rester au Hoggar : « Le devoir présent, écrit-il alors, est de ne changer ni de lieu, ni de manière de vivre : il est de sourire à tous, de se donner à tous comme hier, et de souffrir une grande douleur sans que personne puisse le voir ». Mais, la gravité de la situation ne lui échappe pas. Pour protéger ses pauvres gens qui l'entourent, il fait construire un petit fortin. C'est là qu'il devait

passer les quarante derniers jours de sa vie et voir se dérouler le dernier drame qui va briser « sa route ».

La mort ! Il l'avait envisagée bien souvent en face. Une de ses méditations prémonitoires à Nazareth livre le fond de son âme : « Pense, dit-il dans ses notes intimes, que tu dois mourir martyr, dépouillé de tout, étendu à terre, nu, méconnaissable, couvert de sang, violemment et douloureusement tué... Pense souvent à cette mort pour t'y préparer et pour juger les choses à leur vraie valeur ! »

Le 1er décembre 1916, à la chute du jour, un peu avant que l'ombre enveloppât les plateaux du Hoggar, une vingtaine de Senoussis, avec la complicité de ceux-là même que le Père aimait à secourir, cernèrent le petit fortin en silence. Le Père de Foucauld y était seul. On frappe à la porte !... On appelle !... Le Père reconnaît la voix d'un familier qui prétend lui apporter, comme d'habitude, le courrier de France. Sans défiance, il ouvre et tend la main. Mais, il a été trahi. Il est saisi par le bras, traîné devant la porte, accablé de questions sur l'arrivée et la position des troupes. Il les laisse sans réponse ! On le somme d'abjurer.

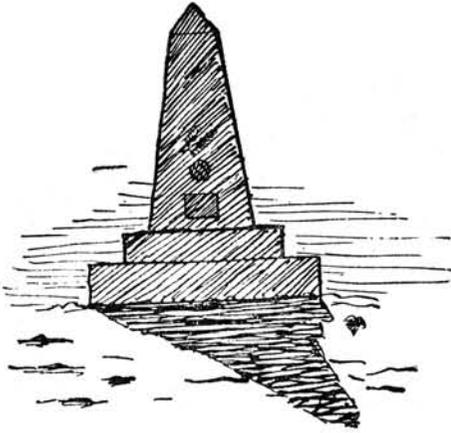


Bordj du Père de Foucauld

la porte indique l'emplacement où il fut mis à mort, le 1er décembre 1916. Au-dessus de la porte, détachée sur le ciel, la croix de tamaris fixée là par l'Ermite.

Silence ! Il refuse. « Je préfère mourir », dit-il. Tout à coup, un cri d'alarme d'une sentinelle : « Voilà les arabes », c'est-à-dire, les militaires du fort voisin. Aussitôt une fusillade éclate. Le Touareg qui gardait de Foucauld porte la bouche du canon de son fusil près de la tête du Père ! Il fait feu ! Aucun cri ! Le corps s'incline lentement sur le côté. De Foucauld était mort !

Trois ans plus tard, le Général Laperrière mourait épuisé dans le désert, à la suite d'un accident d'avion, et son corps était ramené près de la tombe du Père de Foucauld. Ainsi reposaient côte à côte, dans le bled où ils avaient tant peiné, deux merveilleuses Figures Françaises : un grand soldat et un grand missionnaire.



Pyramidon à Tamanrasset à la mémoire du Père de Foucauld et du général Laperrière. Le cœur de l'Ermite est resté enchâssé dans le socle du monument.

Quel exemple, Mesdames et Messieurs, pour nous rappeler à tous notre devoir et notre Idéal, dans les temps douloureux que nous traversons. Et c'est un exemple pris entre mille parmi tant de héros français et religieux qui ont créé notre bel Empire Colonial. Car, il ne faut pas l'oublier, ces colonies si florissantes doivent leur degré de civilisation non seulement à la force des armes, au génie des grands administrateurs, mais encore au zèle des missionnaires qui, par leur dévouement totalement désintéressé, ont su faire estimer et aimer la France, la nation colonisatrice, et collaboré au rôle civilisateur du Génie français dans le monde.

Que de fois les gouverneurs de ces colonies, les chefs militaires, ont rendu hommage et témoigné leur reconnaissance aux missionnaires pour leur action éminentement civilisatrice. Dans le vaste champ

de cette activité si grandiose, les missions des colonies françaises viennent au premier rang pour le nombre des âmes régénérées et ceci, d'après les statistiques les plus officiellement reconnues.

Or, voilà qu'en plein essor ces colonies sont menacées, par l'abandon de la France, de passer sous une domination tyrannique qui n'hésitera pas à les persécuter ou même à les détruire. Par suite de cette idéologie raciste et matérialiste que nous dénonçons, les pays totalitaires ne peuvent éviter d'entrer en conflit avec des doctrines qui les condamnent. Aussi, pourquoi ne pas le crier très haut ! L'abandon de notre domaine colonial, sans effort pour le défendre, revêtirait le caractère d'une trahison.

Ces populations qui avaient mis leur confiance dans la France, après en avoir reçu le meilleur de leur civilisation, ne méritent pas d'être traitées avec une telle désinvolture, d'être considérées comme un objet de troc pour apaiser un ennemi injuste et rapace.

Français ! Nous n'avons pas le droit d'abandonner à leur triste sort et au plus sombre avenir moral et religieux ces populations pour lesquelles tant de missionnaires français ont travaillé, ont souffert, ont — comme le Père de Foucauld — versé leur sang. Cela révolte la conscience du simple honnête homme, et indigné justement les âmes chrétiennes et vraiment françaises. C'est une des raisons pour nous de tenir et de continuer la lutte avec l'Angleterre, puisque, malgré les calomnies indignes lancées par une propagande néfaste et mensongère dont nous connaissons la vilenie, Winston Churchill a juré solennellement — parlant au nom de l'Angleterre — de nous rendre intégralement tout notre territoire et de nous garder toutes nos colonies. Est-ce à lui que nous allons faire confiance ou à Hitler ? Dans cette lutte, nous tiendrons jusqu'au bout en restant fidèles à un Idéal, c'est-à-dire aux principes qui ont présidé à la civilisation de ces peuples et, surtout, comme de Foucauld, en mettant à la disposition de ces principes éternels, une volonté d'acier... en sachant vouloir. Avoir cette volonté, qu'est-ce à dire, Mesdames et Messieurs, savoir accepter le devoir, tout le devoir, et y aller coûte que coûte à travers tout, dans les jours effroyables que nous vivons. C'est y aller non pas seulement quoi qu'il en coûte, mais, parce qu'il en coûte. La détresse actuelle du monde moderne est, en dernier ressort, une détresse morale, et voulez-vous en savoir la cause ultime ? C'est que ce monde, dans sa frénésie de jouissance, a conspué et ridiculisé le mot de sacrifice et il en meurt. Nos grands chefs de la grande Victoire avaient réagi déjà

par leur âme d'acier, par leur caractère, par une personnalité franche et accusée qui les a distingués de cette poussière grise que l'on aperçoit flotter sur la route et qui s'appelle la foule. Ecoutez cette parole d'énergie du maréchal Foch :

Si c'est possible c'est fait !
Si c'est impossible, ça se fera !

Vous savez aussi l'action héroïque racontée au sujet de Guynemer, l'as des as de l'aviation française pendant la Grande Guerre. Après une longue maladie, il avait un peu perdu de son entrain batailleur. Voulant rendre à son cœur la mâle assurance des jours passés, il prit son petit avion et, pour dompter ses nerfs, il alla se soumettre froidement au tir ennemi en se donnant à lui-même l'ordre de ne pas riposter. Enfin, ayant crânement subi, dans ces conditions, environ 500 coups de feu, il prit sa mitrailleuse et abattit l'adversaire.

Pour savoir ainsi donner à sa volonté des ordres auxquels elle devra obéir, il faut savoir dire : « Je veux ! » L'axiome : « Qui veut peut ! » devant le devoir n'est un paradoxe que pour la paresse, l'inconstance et la lâcheté. En face du devoir, le mot impossible est un mot de lâche et, vous le savez, le mot impossible n'est pas français, même quand il s'agit de sortir d'une grande défaite.

Quand la Patrie est en danger, quand elle est envahie et dominée par l'étranger, quand elle est menacée de servitude et de destruction, un devoir patriotique urgent s'impose à tous ses enfants : le devoir de sacrifier pour la sauver, tous leurs intérêts individuels, la famille, la situation, la bonne tranquillité égoïste, la vie même. Devant ces sacrifices, nous vaincrons, oui, si nous possédons une volonté forte appuyée sur des convictions solides, c'est-à-dire sur un Idéal National que nous ne trahirons pas par la résignation, c'est-à-dire par la capitulation de l'Âme Française.

En temps de crise nationale, l'ennemi a intérêt à user des divergences politiques, pour mieux assurer sa domination sur le vaincu. Le devoir manifeste de tous les fils d'une même nation est de ne pas se laisser manœuvrer et de reléguer au second plan la question politique pour se consacrer sans réserve au devoir patriotique. Sur ce terrain, tous peuvent s'unir, car tous peuvent comprendre facilement qu'il importe avant tout d'éteindre l'incendie avant de rechercher ses causes et de songer aux reconstructions de l'avenir. Nous vaincrons si, malgré ces pressions ennemies, nous savons nous serrer entre Français, nous comprendre et nous aimer en pensant à une France, à une

seule : celle que tous nous aimons, que tous nous voulons sauvée et régénérée et qui ne doit avoir qu'un seul visage; celui de notre destin commun de Français.

Mais, n'oublions pas que le grand proverbe reste vrai : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Oui, aidons-nous, en faisant reflourir les splendeurs spirituelles et morales qui ont fait la France et son Empire. Les grandes rénovations sociales ne peuvent commencer que par des rénovations personnelles. Quand nous aurons fait tout notre devoir, nous pourrions alors compter sur l'aide de Dieu.

L'histoire de la France est là pour le prouver. Les heures les plus tragiques et qui paraissent humainement les plus désespérées sont, par excellence, les heures de Dieu... L'heure H est, en définitive, la Sienna.

La France, dans son existence orageuse, a connu bien des fois cette action extraordinaire de la Providence.

Alors qu'elle sort à peine de son berceau, au Vème siècle, l'énorme vague des Huns, poussée par Attila, appelé le « fléau de Dieu », déferle sur Lutèce. Pour s'opposer à cette inondation de Barbares, déjà, alors, plus terrible que celle des flots, la Providence suscite la pastourelle de Nanterre, Sainte Geneviève, dont la prière écarte Attila et sauve Paris.

A la fin de ce même siècle, lorsque Clovis se sent menacé à la bataille de Tolbiac, c'est vers le Dieu de sa femme, Clotilde, qu'il tourne ses regards et ses supplications d'où provient le salut de son armée et de la France.

Plus près de nous, encore, c'est une jeune fille, c'est une enfant qui va servir d'instrument entre les mains de Dieu pour sauver la France de l'abîme où elle allait sombrer, et je ne crois pas qu'il y ait dans l'Histoire une figure ni une mission comparables à celle de Jeanne d'Arc qui est parmi les souveraines qui ont incarné l'idée de Patrie. Quelle source d'Espérance, Mesdames et Messieurs, et quelle source de Confiance dans l'Avenir ! « Besognons et Dieu besognera », disait cette jeune fille aux indécis, aux trembleurs, aux défaitistes de son temps. Et elle ralliait les déconcertés, en disant : « Boute en avant; pour le reste, je me confie à Dieu ». C'est aussi la parole de notre temps si douloureusement éprouvé. C'est aussi, celle sur laquelle je veux vous laisser et que je voudrais vous dire avec un accent irrésistible. Besognons de bon cœur et dans toute la mesure de nos moyens, Messieurs et Chers Camarades, dans cette lutte continuée pour la Libération de notre Cher Pays. Pour le reste, confions-nous au Dieu de la France immortelle. Elle revivra, oui !... Elle reprendra sa

place sublime et sa mission culturelle dans le Monde. Oui ! Elle redeviendra la belle France, la France de toujours ! Celle que nous aimons, celle que nous rever-

rons inch'allah, et qui ne peut mourir, parce que Dieu la protège !

VIVE LA FRANCE !

R.P. CARRIÈRE.

Le R. P. A. Carrière, O.P.

Le Père Carrière est né le 8 Mai 1883, à Bois-Grenier, canton d'Armentières (Nord). Après des études secondaires à l'Institution St. Jude à Armentières, il est entré, en 1901, au Noviciat des Dominicains, à Amiens. Dirigé sur l'École Biblique des Dominicains de Jérusalem, en Février 1902, il y a fait ses études de philosophie et de théologie, dont il obtint le Doctorat en 1908. Nommé immédiatement professeur en cette même École, il y enseigna les matières dans lesquelles il s'était spécialisé sous la direction du Père Lagrange, le célèbre bibliste, membre correspondant de l'Institut de France. Il fut, tour à tour, professeur d'hébreu biblique, puis d'hébreu talmudique, d'introduction à l'Ancien Testament avec études spéciales sur les Livres Apocryphes. En 1911-1912, il fut choisi pour accompagner le pro-préfet de la Bibliothèque Vaticane de Rome, devenu aujourd'hui Son Eminence le Cardinal Tisserant, préfet de la Congrégation des Églises Orientales, dans une mission de reconnaissance en Mésopotamie où furent recueillis et étudiés de nombreux et importants manuscrits en toutes langues orientales. Nommé, en 1913, directeur des Caravanes de l'École Biblique, il dut interrompre ce service pour aller à la guerre. Il participa à la plupart des grandes batailles de France; sa belle conduite lui valut le grade de Lieutenant mitrailleur, la Croix de guerre avec palme et la Légion d'Honneur. Rentré à Jérusalem après la paix, il y reprit son poste de professeur et ses recherches. Il a ainsi collaboré aux travaux archéologiques faits en commun par les professeurs de l'École Archéologique Française de Jérusalem, et découvrit, en 1921, avec le P. Vincent, à Aïn-Douq près de Jéricho, une synagogue juive du III^{ème} Siècle, décorée de mosaïques historiées et munies d'inscriptions en langue judéo-araméenne qui ont été publiées dans la « Revue Biblique ». En 1926, à Naïrab, près d'Alep, sur la route des antiques migrations que suivit Abraham, les fouilles dirigées par le Père Carrière pour le compte de l'« Académie des Inscriptions et Belles-Lettres » révélèrent les témoignages des plus anciennes civilisations orientales, et, chose nouvelle en Syrie, vingt-sept tablettes assyriennes en écriture cunéiforme, quelques-unes surchargées de notations araméennes. Le compte-rendu de cette saison de fouilles a été publié dans « Syria », et les inscriptions dans la « Revue d'Assyriologie ». En 1932, le Père Carrière fut nommé prieur de l'École Biblique et Archéologique Française, puis, en février 1935, il fut détaché au Caire comme supérieur de la nouvelle succursale fondée en Egypte par l'École de Jérusalem.

FIGURES FRANÇAISES

III

JEANNE D'ARC

Conférence de

M. Léon Guichard

Titulaire de la Chaire de Littérature Française à l'Université Fouad 1er.

Faite au Caire le 12 Février 1941

Mesdames,
Messieurs,

Une des choses qui me frappent, lorsque je songe à l'histoire de Jeanne d'Arc, c'est la ressemblance que la vie et la mort de cette enfant de France offrent avec la vie et la mort du Christ.

Ce n'est pas étonnant, si l'on réfléchit que Jeanne d'Arc a été déclarée sainte par l'Eglise, et que la sainteté n'est pas autre chose que l'imitation de Jésus-Christ. Mais je ne crois pas qu'une imitation puisse être aussi complète que celle que l'on constate ici.

Rappelons-nous que ses Voix, si elles l'appellent familièrement Jeannette, l'appellent souvent aussi « *Fille de Dieu* ». Et je sais bien que tous les catholiques, comme l'était Jeanne, sont enfants de Dieu par le baptême, mais il me semble qu'il y a, dans cette appellation, le signe d'une élection particulière, d'une ressemblance plus précise avec Celui qui fut le « *Fils de Dieu* ».

Je vois dans les deux cas : une naissance dans un humble village — Domrémy, Bethléem; et de petites gens — le père de Jeanne était fermier, Saint Joseph était charpentier.

Toutes proportions gardées, je vois dans les deux cas une mission à accomplir : sauver la France, sauver le monde; une vie cachée qui la prépare et des



M. Léon Guichard

prophéties qui l'annoncent. Dans l'un et l'autre cas, toute action est subordonnée à la Volonté du « Père qui est aux cieux », au mépris des obstacles humains.

Je remarque, dans Jeanne parlant aux gens d'église assemblés pour l'interroger, l'autorité lumineuse de Jésus parlant au milieu des docteurs, ou répondant aux Pharisiens qui cherchent à le faire tomber en quelque piège. Je vois Jeanne pleurer sur Rouen comme le Christ sur Jérusalem, dans la certitude de sa mort.

L'entrée de Jeanne à Reims et le triomphe du sacre rappellent l'entrée du Sau-

veur à Jérusalem précédant de peu la passion, le jugement, le bûcher. Car il y a aussi une passion de Jeanne.

La ressemblance peut même se poursuivre au-delà. L'imagination populaire ne put pas supporter l'idée que Jeanne avait été brûlée, et l'on connaît sur la survie de Jeanne d'Arc, reconnue et pensionnée par les bourgeois d'Orléans, reconnue et escortée par ses frères, des témoignages troublants.

⊙ ⊙ ⊙

Vous savez que Jeanne d'Arc a été canonisée par l'Eglise le 16 mai 1920; que le 24 juin 1923 une loi française instituait en son honneur une fête nationale. Et l'heure est venue où plus que jamais il

est bon de remettre sous nos yeux, comme l'a écrit son historien Hanotaux, cet « admirable exemplaire de l'énergie française ».

Quel était l'état de la France lorsque, le 23 Février 1429, Jeanne quitte Donrémy pour accomplir la mission que, depuis des années, lui ont révélée Saint Michel, Sainte Catherine et Sainte Marguerite ?

Il était pitoyable.

Notre pays était divisé en trois : entre les Anglais, les partisans du Dauphin et le duc de Bourgogne.

Le roi d'Angleterre était sur le point de devenir légitime roi de France, du consentement même de la maison de France et de certains Français.

Le 20 Mai 1420 avait été juré, par Henri V d'Angleterre et par Charles VI, le pauvre roi de France, le traité de Troyes. Par ce traité, Charles VI désavouait son propre fils Charles, qu'il appelait « le soi-disant dauphin », donnait en mariage à Henri V sa fille Catherine; et s'il se réservait, sa vie durant, « la couronne et dignité royale », il reconnaissait Henri comme « héritier du roi de France », avec « la faculté et exercice de gouverner et ordonner la chose publique. » Il ne restait plus à Henri V qu'à attendre la mort du pauvre roi dément. Dès le 2 Juin, il avait épousé Catherine. L'Université avait juré d'observer le traité. Les députés des trois états l'avaient approuvé.

Henri V mourut, avant Charles VI, à Vincennes, le 31 août 1422, mais de son mariage avec Catherine un garçon était né, qui n'avait pas dix mois.

Moins de deux mois après la mort de Henri V, Charles VI suivait son gendre dans la tombe, et le roi d'armes de Berri criait sur sa fosse : « Dieu veuille avoir pitié et merci de l'âme de très excellent, très haut et puissant prince Charles roi de France, sixième du nom, naturel et souverain seigneur. Dieu donne bonne vie à Henry, par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur ! » La régence était confiée à l'oncle du roi d'Angleterre, le duc de Bedford, qui fut reconnu par le Parlement de Paris.



Les Anglais avaient offert le gouvernement du royaume au duc de Bourgogne, pendant la minorité de Henri VI, mais le duc avait refusé. Ce puissant prince, qui ne possédait pas seulement la Bourgogne, mais la Flandre, l'Artois, Réthel, Nevers, la Franche-Comté, le Hainaut et la Hollande, ne cherchait pas l'intérêt français, mais les intérêts de sa puissante maison.



Restait le Dauphin — le soi-disant dauphin — comme l'avait appelé son père — le roi de Bourges, comme on le surnommait par dérision. Il ne faudrait pas avoir la simplicité de prendre ce surnom au pied de la lettre. Sur la Loire et au sud de la Loire, le dauphin a conservé ou reconquis un bon nombre de provinces; mais ce jeune prince, malingre et souffreteux, intelligent d'ailleurs, manque de confiance en lui. Tremblant encore de l'assassinat de Jean sans Peur à Monttereau, assassinat auquel il avait presque assisté, dont on lui faisait porter la responsabilité, et qui avait jeté les vassaux et les sujets de Jean sans Peur, les bourguignons, du côté des Anglais, « ce onzième enfant d'une bavaroise poulinière » comme dit Anatole France, en parlant de la reine Ysabeau de Bavière, doutait de sa naissance et de son droit. Il est entre les mains de favoris suspects qui intriguent les uns contre les autres, empêchent toute action énergique. Le Dauphin ne songe qu'à *négocier* pour trouver des alliances et regagner le duc de Bourgogne, le fils de Jean sans Peur, Philippe le Bon.

Pendant cette inaction, les Anglais prenaient possession de ce que le duc de Bedford considérait comme l'héritage de son neveu, occupaient et administraient complètement la Normandie, le Maine, la Picardie, l'Île de France, Paris; puis, ils étendaient leurs conquêtes, battaient les Français dans le Maine et l'Anjou, et mettaient le siège devant Orléans. Tout pouvait sembler perdu :

Au spectacle de nos divisions et de cette inaction, un contemporain écrivait : « Nous allons comme la nef sans gouvernail et comme le cheval sans frein ». *C'est alors qu'apparait Jeanne ! c'est-à-dire une Volonté.*



Tous les Français n'acceptaient pas la domination étrangère. De cette résistance passive, de l'existence à cette époque d'un sentiment visiblement national, je ne donnerai qu'un exemple : « 25.000 bourgeois s'en allaient de Caen pour ne pas tomber aux mains des anciens ennemis de ce royaume ».

Et c'est ce sentiment *patriotique*, se confondant avec le sentiment *monarchique*, lequel repose lui-même sur la croyance *catholique* que le roi tient directement son royaume de Dieu, dont il n'est qu'un lieutenant, qui va trouver une magnifique incarnation en Jeanne d'Arc.

Avec la simplicité géniale des enfants, qui triomphent de tous les obstacles parce qu'ils ne voient pas les obstacles, elle va apporter la clarté dans ces ténèbres sanglantes, elle va démêler cette situa-

tion embrouillée, choisir et imposer le vrai Roi, elle, l'humble fille des champs.

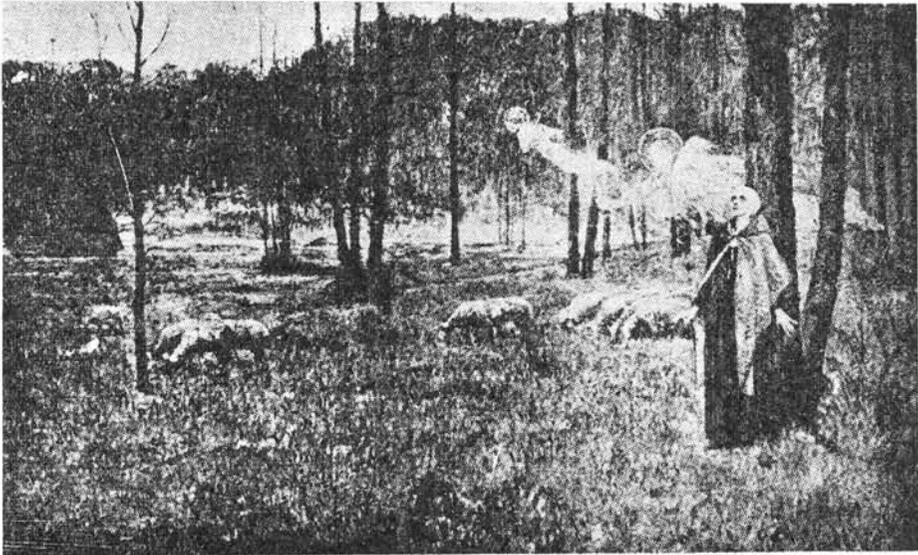


Son idée est bien simple : la France doit demeurer aux Français, et être gouvernée par un prince français, de la maison de Valois. En conséquence il faut : chasser les étrangers, faire sacrer le roi, faire lever le siège d'Orléans, délivrer le duc d'Orléans.

En quelques mois, elle accomplira ce qui semble une chimère à ceux qui raisonnent, qui calculent, aux fins politi-

cœur », comme dit un vieux texte, c'étaient toutes les horreurs de la guerre, entre armagnacs et bourguignons. Par suite des événements auxquels je viens de faire allusion, le parti armagnac, qui s'était constitué primitivement pour défendre la maison d'Orléans contre la maison de Bourgogne, était devenu le parti français, et c'était la question de l'alliance avec les Anglais, ou plutôt alors de la soumission ou de la résistance au gouvernement anglais, qui les départageait.

Donrémy, croisée des chemins, était



Les voix de Jeanne d'Arc
(Tableau de Pierre Lagarde)

ques, aux gens d'église, aux diplomates, aux gens de guerre.

Oh ! cela ne se fait pas tout seul ! Il faut d'abord prendre la décision. Prendre une décision, c'est parfois le plus dur. Il serait tellement plus simple de rester à sa place, à sa petite place, dans ses habitudes, de laisser les choses aller comme elles vont, surtout lorsque personne ne vous demande rien ; et, lorsqu'on n'est qu'une petite paysanne de Donrémy, de continuer à prier Dieu, coudre et filer, comme votre mère vous l'a appris ! à aller aux Fontaines, à chanter à la fête du Mai avec ses petites amies Hauviette et Mengette.

Oui, mais Jeanne a vu la guerre. A un étage supérieur, les divisions que j'ai retracées tout à l'heure étaient surtout querelles de princes, questions d'héritage et d'apanage, discussion de politiques et de juristes, mais sur le pauvre sol de France, « tribulé jusqu'au ventre et au

frontière des partis. Et ces divisions faisaient battre jusqu'aux enfants, de village à village : « Ceux de Marcey, dit Jeanne, étaient tous bourguignons. J'ai vu bien souvent les petits enfants de chez nous, qui se battaient avec ceux de Marcey, revenir grièvement blessés et ensanglantés ». Elle dit aussi : « Depuis que j'ai su que mes voix tenaient pour le roi de France, je n'ai pas aimé les bourguignons. A Donrémy personne, à ma connaissance, ne tenait le parti bourguignon, sauf un habitant auquel j'eusse voulu qu'on tranchât la tête, si c'eût été le bon plaisir de Dieu ». Dans ce petit village, situé à la limite de la Lorraine et de la Champagne, et qui relève directement du roi, dont Robert de Baudricourt, à Vaucouleurs, est capitaine — et bien que le village paye redevance pour être protégé contre les pillards, parfois, l'alarme retentit : Ce sont les gens de guerre. Et Jeanne se hâte de pousser les bêtes pour les enfer-

mer dans le château de l'Isle, acquis à bail par son père pour mettre les troupeaux à l'abri des pillards. Amies ou ennemies, toutes les bandes vivent sur l'habitant. Parfois même il faut quitter le village, pour échapper aux violences. C'est vraiment la grande pitié !

Et puisqu'on ne peut mettre fin à la guerre que par la guerre, cette enfant de 17 ans, qui a compris cela, va prendre l'esprit de guerre, de la guerre jusqu'au bout. Elle est de ceux qui se révoltent, qui refusent de croire que tout soit perdu, qui ne veulent pas accepter l'état de choses auquel d'autres se résignent.

Elle n'est pas non plus de ceux qui se payent de mots, d'éloquents, mais vaines paroles. C'est le poète Alain Chartier qui s'adresse « aux princes, aux nobles, et au peuple français » et leur fait entendre la voix émouvante de la France : « O Fils, dit-il, qui, pour délicieusement vivre, choisissez à mourir sans honneur ! Nature vous a, devant toutes choses, obligés au commun salut du pays de votre nativité et à la défense de cette seigneurie, dans laquelle Dieu vous a fait naître. Qu'est devenue la constance et loyauté du peuple français, qui a eu si longtemps renom de persévérer loyal, ferme et entier vers son naturel Seigneur... O Volupté, tant assez amollis les courages français... Voyez déchoir le nom français à votre perdurable vitupère et malédiction ». Belles paroles, et qui n'ont rien perdu de leur force. Mais tandis que les hommes parlent, Jeanne agit.

Et le merveilleux, c'est que l'esprit de guerre, qui avait abandonné les gens de guerre, devenus des pillards, des bandits, des profiteurs, et les grands princes, et le roi lui-même, un hésitant, se soit incarné dans une jeune fille,

Certes on admire Clemenceau, sa volonté de fer; mais, avant la guerre c'était déjà le tempérament de Clemenceau de faire la guerre. Clemenceau était un vieux lutteur, un attaquant perpétuel. L'admirable, c'est de trouver une *volonté*, une *obstination* égales à la sienne dans l'âme d'une « enfant de seize ans qui filait de la laine ».

Et puis Clemenceau, homme politique, se trouve tout naturellement porté au pouvoir. Il faudra d'abord que Jeanne s'y élève, pour qu'on veuille bien lui *permettre*, pour qu'on veuille bien ne *pas l'empêcher* de sauver la France ! Dans cette première lutte contre l'apathie des Français, aucun obstacle ne l'arrêtera, aucun déboire ne la fera reculer ou hésiter une seconde.



Le premier obstacle, c'est l'opposition de son père. Est-il concevable qu'une

jeune chrétienne s'en aille sur les routes de France avec des soldats pour lesquels — et je cite ici une lettre de Jouvenel des Ursins — « sacrilèges, destructions d'églises, et en icelles mettre feux et brûler le précieux corps de Jésus-Christ, *hommes, femmes et enfants dedans* », pilleries, larcins et meurtres étaient chose courante, « efforçaient les femmes et les filles, prenaient les maris et les pères, tuaient les maris et les pères en la présence des femmes et des filles; prenaient les nourrices et laissaient les petits enfants, qui par faute de nourriture mouraient... ». Jouvenel des Ursins ajoute d'horribles précisions, sur ce qui s'est passé dans son diocèse. Devant les mœurs de ces soldats, dont beaucoup se disaient au roi, on comprend que Jacques d'Arc ait dit à ses fils, gardiens naturels de l'honneur de Jeannette : « J'ai songé que Jeannette, ma fille, s'enfuyait avec des hommes d'armes. Si je croyais, vraiment, qu'advint une pareille chose, je voudrais qu'elle fût noyée par vous. Et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même ».

Et c'est pour couper court à ces projets qu'il devine et qui trouble ses rêves, qu'il essaie de marier sa fille. On trouve un bon jeune homme qui affirme que Jeanne lui a promis le mariage. Mais Jeanne ne se déconcerte pas pour si peu. Devant le tribunal ecclésiastique de Toul, elle tient bon, contre les juges et contre le garçon. Elle nie, et elle a gain de cause. N'a-t-elle pas promis à Dieu de rester une jeune fille ?

Elle ne se laisse pas rebuter davantage par la façon dont l'accueille, à son premier voyage, Robert de Baudricourt. Ce rude capitaine du roi conseille en riant à l'oncle de Jeanne qui l'a conduite à Vaucouleurs de la ramener à son père, « bien souffletée ». L'apparition du curé, revêtu de son étole, qui venait pour *l'exorciser*, ne la démonta pas davantage. Toutefois quand il fut parti, elle se plaignit doucement : « C'est fort mal fait à lui, car m'ayant entendu en confession, il me pouvait bien connaître ».

Mais c'est le peuple que Jeanne convaincra le plus facilement de sa mission. Et ce n'est pas surprenant, puisqu'elle est fille du peuple, et qu'elle est « l'incarnation de la résistance populaire contre l'étranger ». Barrès l'a bien dit, et il a montré pourquoi le véritable culte de Jeanne d'Arc n'apparaît qu'au dix-neuvième siècle. « La démocratie en arrivant au pouvoir se reconnaît dans cette fille ». Et permettez-moi, à ce propos, de vous raconter une toute récente et brève anecdote. Un de vos représentants, mon général, s'entretenait, dans un autre pays que l'Égypte, avec quelqu'un qui, du bout des lèvres, lui fit cette objection : « Dans vo-

tre mouvement, il n'y a que de petites gens ». A quoi votre représentant répondit : « Monsieur, Jeanne d'Arc était une bergère ! »

C'est en effet le peuple qui l'écoute, c'est le peuple qui la croit; c'est le peuple qui l'équipe et qui lui achète un cheval, quand elle part, le 23 février, pour aller trouver le roi à Chinon. « Ne craignez rien, disait-elle à ses compagnons. Dieu me fait ma route. C'est pour cela que je suis née ». Ce que je fais, expliquait-elle en chevauchant à son compagnon Jean de Metz, je le fais par commandement.

Et c'est elle qui va rendre la confiance à celui qui aurait dû la donner aux autres. C'est elle qui va s'affirmer comme le chef qui manquait à la France. Entendons par chef à la fois la tête et le guide. Avec son admirable promptitude d'esprit et d'action, tout de suite elle va à l'essentiel, et met les choses au point : « Gentil Dauphin, le roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et vous serez lieutenant du Roi des Cieux qui est Roi de France ». Et comme le roi la prenait à part, elle lui affirma solennellement, avec



Le départ de Vaucouleurs
(peinture murale de Lenepveu, au Panthéon)

Il y a quatre ou cinq ans que mes frères du Paradis, et Messire m'ont dit qu'il fallait que j'allasse en guerre pour recouvrer le royaume de France. Vous verrez comme, à Chinon, le gentil Dauphin nous fera bon visage ».

Peu avant d'arriver à Chinon, et après avoir traversé la Loire, elle faillit tomber dans une embuscade. Étaient-ce des pillards qui voulaient tirer d'elle une rançon ? Étaient-ce des membres de l'entourage du roi, hostiles à la guerre, et qui craignaient l'influence de Jeanne ? Des misérables qui continuaient à faire de la politique quand il s'agissait de la vie de la France ?

Une fois arrivée à Chinon, après maint retard, mainte information, mainte discussion, Jeanne finit par être introduite auprès du roi.

l'autorité de celle que possédait l'esprit de Dieu : « *Je te dis*, de la part de Messire, que tu es *vrai héritier* de France et *fils du roi*. »

Avec la même assurance, avec la même franchise, elle dicte une lettre aux Anglais :

« Toi, Roi d'Angleterre, et toi, duc de Becquefort, qui te dis régent de France, vous Guillaume de la Polle, comte de Suffort, Jean, sire de Talbot, et Thomas, sire d'Escalles, qui te dit lieutenant du duc de Becquefort, faites raison au Roi du Ciel. Rendez à la Pucelle envoyée de Dieu, le roi du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Car elle est venue ici de par Dieu pour réclamer tout le sang et droit royal. Elle est toute prête à *faire paix*, si vous lui voulez faire raison, en

partant de France et payant le roi de ce que vous l'avez occupé.

« Et vous tous, archers et compagnons de guerre, gentils et autres, étant devant la ville d'Orléans, *allez-vous-en en votre pays*. Et si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir sous peu à votre bien grand dommage.

« *Je suis chef de guerre*, ayant puissance et mission de Dieu de boutter et chasser par force vos gens partout où je les

patriotique de Jeanne dérange un état de choses dont beaucoup s'a'ccommodaient, et peut-être songeaient à tirer profit. Sans rien dire des princes, certains bourgeois, certains marchands devaient se dire qu'*après tout, l'occupation étrangère assurait leur sécurité — et l'ordre dans le pays*.

Enfin on se met en route. Jeanne se croit partie pour Orléans, mais on lui apprend en chemin qu'on la mène à Poi-



Jeanne d'Arc amenée au Roi

d'après le manuscrit des « Vigiles de Charles VII », par Martial d'Auvergne (1484).

atteindrai en terre de France, qu'ils le veuillent ou non. S'ils veulent obéir, j'aurais pitié d'eux. Et sinon, *je les ferai tous occire.* »

Après avoir cité cette lettre, dont l'accent est si fier et le son si catégorique, un historien de Jeanne remarque qu'elle applique littéralement les préceptes inscrits dans le Deutéronome. Peut-être. Mais nous pouvons remarquer aujourd'hui qu'elle procédait alors comme le fit récemment M. Winston Churchill avertissant solennellement et charitablement, et inutilement les Italiens le 23 Décembre 1940 en leur disant : « Nos armées réduiront votre empire africain en pièces ».

Inutile de dire que Jeanne ne reçoit point de réponse. Mais la lettre lue, copiée, placardée est un coup de fouet pour les énergies françaises. Jeanne brûle d'impatience. Elle voudrait partir sur le champ; mais les conseillers prudents, les éternels *temporisateurs* sont là. A lire cette histoire, on a l'impression que l'élan

tiers. Les évêques chargés de l'examiner et de donner leur avis n'ont pas voulu se compromettre, et l'ont *renvoyée* devant le Parlement de Poitiers, composé de bric et de broc, surtout de débris du Parlement de Paris. Voici Jeanne devant les docteurs en bonnets et en longues robes, en droit civil et en droit canon, les professeurs de théologie, les conseillers du roi, les chanoines, les bénédictins; l'assemblée était présidée par le chancelier du royaume, Regnault de Chartres, archevêque-comte de Reims. Jeanne fut introduite devant ces chats-fourrés et leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils devaient être curieux, car leur interrogatoire dura deux heures. Je n'en retiendrai que quelques questions et quelques réponses, du tac au tac.

Frère Séguin de Séguin, docteur en théologie, professeur en théologie, et « bien aigre homme », dit la chronique, lui demande pour l'embarrasser, avec son accent limousin :

— Quelle langue parlait Chaint Michel?
— Meilleure que la vôtre, répond Jeanne en riant.

— Croyez-vous en Dieu, reprend le docteur en colère.

— Mieux que vous.

— Mais si *Dieu* veut délivrer la France, objecte un subtil dominicain : à quoi bon les gens d'armes ? Et c'est à lui que Jeanne adresse la fameuse réponse : « Les gens d'armes *batailleront*, et Dieu donnera la victoire ! »

— Et pourquoi dites-vous toujours le Dauphin, et non le Roi ?

— Je ne dirai pas le *Roi* avant qu'il ne soit sacré et couronné à Reims, où je le *mènerai* ».

Et toujours on lui demandait un *signe* montrant qu'il fallait la croire; et Jeanne répondait : « Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des signes. Mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai des signes. Qu'on me donne des hommes d'armes, peu ou beaucoup, et j'irai ».

L'examen dura six semaines. Six semaines de perdues ! Jeanne devait ronger son frein. Mais les docteurs se déclarèrent satisfaits et conclurent qu'on devait la conduire à Orléans.

Jeanne pouvait enfin partir pour donner le signe attendu, remplir le premier point de sa mission : *faire lever le siège d'Orléans*. Le roi lui a fait faire, par son armurier de Tours, une armure à sa taille, et l'a confiée à Jean d'Aulon, jeune écuyer gascon. Le duc d'Alençon, qui ne peut pas encore combattre, car sa rançon n'est pas encore payée, lui avait offert un cheval de combat, et cette fille des champs tenait fort bien en selle, à l'admiration des hommes d'armes et de cheval les plus experts, (comme le duc Jean, qui l'avait vue courir une lance et l'avait admirée), et à l'effarement des gens de plume : « Elle chevauchait, dit un greffier, elle chevauchait les coursiers noirs, de tels et de si malicieux qu'il n'était personne qui les osât chevaucher » : (Ayant acheté, 200 saluts d'or, la haquenée de Mgr. l'évêque de Senlis, elle dut la lui renvoyer, parce que cette bête épiscopale, habituée aux paisibles tournées pastorales, ne valait rien pour la bataille).

A côté de l'équipement militaire, elle se garde d'oublier l'équipement moral. Elle entend la messe chaque jour; outre ses deux hérauts et ses deux pages, elle a son confesseur, frère Pasquerel; elle se confesse tous les deux jours, et communie très souvent. Et elle s'attachera à remettre de l'ordre et de la tenue dans les troupes françaises. Le laisser-aller qui régnait dans les rangs des dauphinois était certainement une des causes de leur infériorité. Les Anglais n'étaient pas très

nombreux. Le comte de Salisbury n'avait guère amené que 3000 hommes, mais c'étaient d'excellentes troupes, organisées et disciplinées, et commandées par d'excellents capitaines.



L'action militaire de Jeanne va donc commencer, et nous allons nous demander quels sont les moyens que cette jeune fille, spontanément, a mis en œuvre pour en assurer le succès. Sa tactique est simple; elle se moque de la tactique.

C'est d'abord la *confiance*. Cette confiance qui la possède toute, et qui l'anime, cette confiance qu'elle a communiquée au peuple, au roi, elle va la communiquer aux troupes et aux chefs. Quand la jeune dame d'Alençon lui dit : « Jeannette, je crains beaucoup pour mon mari. Il sort à peine de prison, et il a fallu dépenser tant d'argent pour sa rançon, que je le prierais bien volontiers de rester au logis », Jeanne répond : « Madame, soyez sans crainte. Je vous le rendrai *sain* ! et en *tel* ou en *meilleur* état qu'il n'est ». A ceux qui l'accompagnaient, et qui craignaient quelque embuscade anglaise, elle répondait sans se lasser : « Ne craignez rien. Il ne vous arrivera *aucun* mal ». Un jour, on craignait que le maréchal de Boussac, parti au-devant d'un convoi de vivres, ne revînt pas, Jeanne affirma, avec sa foi tranquille : « Le *maréchal* reviendra. Et je sais *bien* qu'il ne lui arrivera *aucun* mal ». « Ne craignez rien », c'est son leit-motiv. Jeanne était une *inépuisable réserve de confiance*.

Son second principe est aussi simple : c'est de *marcher toujours droit à l'ennemi*, de ne jamais se reposer sur un succès, mais de poursuivre immédiatement son avantage.

Alors que Jeanne était encore à Vaucouleurs, attendant le bon vouloir de Baudricourt, Jean de Metz lui demanda : « Quand voulez-vous partir ? » « *Tout de suite, plutôt que demain, demain, plutôt qu'après* ». Nous voyons là une admirable formule de cet esprit d'offensive qui ne s'arrête que lorsque l'ennemi capitule ou se trouve bouté hors du territoire. C'est celle que vient d'appliquer avec tant de brio le général Wavell à travers la Cyrénaïque, celle que le patriotisme grec a montrée si efficace dès la première heure.

Et c'est ce principe qui nous explique le sens de l'anecdote que l'on rapporte, sur le dépit éprouvé par Jeanne lorsqu'on arriva devant Orléans.

Jeanne avait dit : « Menez-moi là où sont Talbot et les Anglais » et elle se voit séparée d'eux par les eaux et les sables de la Loire. Elle n'était pas au contact de l'ennemi. Et ce fut au bâtard d'Orléans

qu'elle s'en prit et qu'elle manifesta son indignation.

— Est-ce vous qui êtes le bâtard d'Orléans ?

— C'est moi, réjoui de votre venue.

— Est-ce vous qui avez donné ce conseil que je vinsse ici, par ce côté de la rivière, et que je ne vinsse pas droit là où sont Talbot et les Anglais ?

— Moi et de plus sages ont donné ce conseil, croyant faire pour le mieux et le plus sûrement.

— En nom de Dieu ! le conseil de Messire est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous avez cru me tromper et vous vous êtes trompés vous-mêmes. Car je vous apporte un meilleur secours qu'il n'en vint oncques à chevalier ou à cité, c'est le secours du Roi des Cieux, lequel secours procède de Dieu lui-même, qui (non vraiment pour l'amour de moi), mais à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans, et n'a pas voulu souffrir que les ennemis eussent à la fois le corps du duc et sa ville ».

Outre le désir d'aller droit à l'ennemi, et l'affirmation du caractère surnaturel du secours que Jeanne d'Arc apporte, cette réponse au bâtard nous fait connaître un trait essentiel du caractère de Jeanne : sa *méfiance vis-à-vis des conseils*, des délibérations, des finasseries, des tergiversations de ceux qui pèsent sans fin le pour et le contre, et plus volontiers le contre.

Elle n'aime pas ceux qui lisent dans les livres et compliquent tout avec leurs grands mots. « Lisez votre livre ! » leur dit-elle, et elle se plaint au Roi : « Gentil Dauphin, n'assemblez plus tant et de si longs conseils. Mais venez tout de suite à Reims recevoir votre digne sacre ».

D'autre part, elle a le sens de *l'union nécessaire devant le péril national*. Et cela vient, ou du moins cela lui vient plus facilement, de ce qu'elle *est du peuple*. Une des causes de division entre les Français d'alors, c'étaient les intérêts, les rancunes, les rivalités d'influence des grands seigneurs. Pour eux, leurs querelles privées passaient *avant* l'intérêt d'une France dont ils avaient moins le sentiment que cette humble bergère. Avec quelle joie elle voit les Français se grouper autour d'elle. Voyez comment elle accueille le duc d'Alençon quand le roi le lui présente : « Vous, soyez le très bien venu. Plus on sera ensemble du sang du roi de France, mieux cela sera ».

Mais c'est plus tard, à Beaugency, que le problème de *l'union devant l'ennemi* se posa, réclamant une solution immédiate. L'armée du roi surveillait les Anglais, enfermés dans le château et les bastilles

du pont, quand les guetteurs virent arriver deux seigneurs bretons, envoyés par le connétable de Richemont, lesquels dirent au duc : « Le connétable demande logis à ceux du siège ». Or, le connétable était ennemi de la Trémoille, et le roi avait interdit toute relation avec lui. Le duc d'Alençon déclara qu'il obéirait au roi. « Si le connétable vient, je m'en irai », dit-il à Jeanne ». Il eût même été prêt à le combattre. Mais on savait que les Anglais approchaient au secours de la place, et Richemont amenait 600 gens d'armes et 400 archers. Aussi Jeanne dit au duc d'Alençon : « Il se faut entraider », et elle l'empêcha de partir.

Je veux donner un dernier exemple du sentiment très vif que possédait Jeanne de la nécessité de l'union entre tous les Français. Il s'agit cette fois des rapports avec les Bourguignons. A tout prix, il fallait réconcilier le duc avec le roi. Quand le sacre fut décidé, elle se dit qu'en ce jour tous les pairs de France devaient entourer le roi. Elle eut donc l'audace d'écrire de Gien au duc de Bourgogne, pair de France, pour l'inviter à se rendre à Reims. Bien entendu, le duc ne répondit rien. Mais Jeanne ne perdit pas courage. Et le jour même du sacre, elle écrivit encore au duc pour le réquérir de faire avec le roi de France « une *bonne paix ferme*, qui dure *longuement*. Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, entièrement, lui écrivait-elle... ne guerroyez plus au saint royaume de France... et croyez sûrement que, quelque nombre de gens que vous ameniez contre nous, ils n'y gagneront rien, et ce sera grande pitié de la grande bataille et du sang qui y sera répandu, de ceux qui y viendront contre nous ».

Ce que j'admire, dans les lettres et dans le langage de Jeanne, c'est son *autorité*. Ce n'est pas jactance ni fanfaronnade, vantardise ou gasconnade. Jeanne a l'autorité naturelle de ceux qui se sentent *forts*, parce qu'ils sont *désintéressés*. *Ayant leur conscience pour eux, ils sont sûrs d'avoir raison, et ne craignent aucune puissance de la terre*. Aussi Jeanne ne craint pas les responsabilités. Un jour où on voulait l'empêcher de faire une sortie d'Orléans, elle monte quand même à cheval, suivie d'une foule d'hommes d'armes et de bourgeois, et trouve la porte fermée par messire de Gaucourt, grand-maître de la maison du roi. « Vous êtes un *méchant homme*, lui dit Jeanne, mais que vous le vouliez ou non, les gens d'armes vont passer ». Et elle passa.

On trouve souvent en elle, au cours de son procès, le même ton d'assurance. De même qu'elle a prévenu l'ennemi dans sa lettre, avant de livrer bataille, elle avertit solennellement l'évêque de Beau-

vais qui la jugé. Car elle aime que les situations soient nettes. « Vous dites que vous êtes mon juge, faites attention; car je suis, en vérité, envoyée de par Dieu, et vous vous mettez en grand danger ».

Je crois enfin qu'à côté de cette autorité naturelle de Jeanne, il faut mettre en ligne de compte, pour expliquer son action sur la foule, l'attachement des capitaines et des soldats, et l'enthousiasme populaire qu'elle soulève partout, *son entrain joyeux*. Vous connaissez le dicton : « Saint triste, triste saint ! » Je crois que l'on peut dire aussi : Héros triste, triste héros !

Ah ! ce n'est pas à Jeanne d'Arc qu'on pourra reprocher d'avoir été une sainte ou une héroïne triste ! « *Sois gaie et hardie* », lui disaient ses voix ! Et Jeanne l'était. A Guy de Laval, garçon de 20 ans, petit-fils de Jeanne de Laval (veuve de du Guesclin), et qui avait voulu partir en guerre avec son jeune frère André, âgé de 18 ans, Jeanne, à son arrivée au camp, fait servir du vin et lui dit gaiement : « Je t'en ferai bientôt boire à Paris ! » Et voilà le jeune homme pris. Il écrit aussitôt à sa mère que « c'est chose toute divine et de voir Jeanne, et de l'ouïr ».

Cet entrain, cette gaieté, Jeanne les doit à sa jeunesse (et peut-être à la présence de tous les jeunes qui l'entourent : Antoine de Chabannes a 18 ans; son page, Louis de Coutes, 25 ans; le duc René,

25 ans; le duc d'Alençon, 23; le sire de Rais, 24; Dunois, 26), mais j'y vois aussi un témoignage de santé, d'équilibre et de bon sens. En dehors de sa mission, pas plus que Voltaire, elle n'aime le surnaturel !



Aussi, dès qu'elle arrive, les choses vont-elles prendre une autre tournure. Le siège d'Orléans dormait un peu. L'esprit de guerre était somnolent. A Noël précédent, il y avait eu une trêve, et le capitaine Glasdall désira que selon la coutume anglaise on chantât des « caroles », des chants de Noël. Mais il n'avait point de ménestriers. Il en demande tout simplement à Mgr. Jean, le bâtard d'Orléans, et au maréchal de Boussac, qui se font un plaisir de lui en envoyer une troupe. Et les ménestriers d'Orléans, trompettes et clairons, réjouissent ce soir-là le cœur des Anglais, en jouant leurs plus beaux Noël.

On se fait des politesses de grands seigneurs. Un jour, Suffolk envoie par un héraut au bâtard d'Orléans « un grand plat de figues, raisins et dattes, en le priant qu'il lui plaise de lui octroyer de la pane noire pour fourrer une robe ». J'ai l'impression que les Anglais attendaient la lassitude et la soumission générale, quand Jeanne vint faire cesser cette guerre au ralenti.

Elle arrive à Orléans le 29 Avril 1429, et sa présence ranime immédiatement



L'entrée de Jeanne à Orléans (29 avril 1429)
(peinture murale de Lenepveu au Panthéon)

l'esprit de guerre défaillant. Les Anglais s'en aperçurent tout de suite, et à une nouvelle lettre que Jeanne leur avait adressée, ils répondirent « qu'elle ferait mieux d'aller garder ses vaches ». La réponse de Jeanne fut énergique. En quatre jours les Anglais perdaient 3 de leurs bastilles : le 4 Mai St. Loup; le 6, St. Augustin; le 7, les Tourelles. Jeanne était blessée d'un trait d'arbalète, mais le 8, 10 jours après l'arrivée de Jeanne, les Anglais levaient le siège d'Orléans.



Vous jugez de l'effet moral, et vous imaginez combien la confiance que Jeanne avait en elle et celle qu'elle inspirait aux autres s'en accrut. Depuis Vaucouleurs, tous ceux à qui elle s'était adressée lui demandait un signe, comme les docteurs de Poitiers, et Jeanne leur répondait avec son bon sens têtue : « *Le signe que je vous montrerai, ce sera Orléans secouru et le siège levé* ». C'était fait, le signe était donné, et ce fut du délire. Les prêtres firent des processions, le peuple des chansons, et les savants de doctes traités sur la mission divine de Jeanne, que le roi combla d'honneurs et de présents.

Mais Jeanne n'était pas de ceux qui s'endorment ou se reposent sur leurs lauriers. Elle avait dit : « *Le siège d'Orléans sera levé, le roi sera sacré à Reims* ». Elle voulait qu'on partît, et sur l'heure. Mais elle se heurtait une fois de plus à la prudence, à la mauvaise volonté ou à la duplicité des puissants conseillers du roi, la Trémoille et Regnault de Chartres : Il fallait attendre disaient-ils, des succès plus décisifs, ne pas compromettre les avantages acquis par une tentative prématurée. En attendant, Jeanne avança, avec le duc d'Alençon. Le 12 Juin, Jargeau est pris et Suffolk prisonnier. Le 17, c'est Beaugency, le 18, à Patay c'est le tour de Talbot. Et Falstaff se retire.

Fort de ses succès, Jeanne reprend ses instances auprès du roi pour le décider à marcher sur Reims et à s'y faire sacrer. Seule, Jeanne avait en vue l'intérêt supérieur de la France; seule Jeanne voyait clair, et voyait grand, et seule elle allait hardiment de l'avant. Dans ces conseils, si redoutés de Jeanne, chacun tirait de son côté. Le duc d'Alençon voulait qu'on fût en Normandie, pour reconquérir Alençon. Les autres, chefs des maisons d'Orléans comme le bâtard, d'Anjou ou de Poitou comme la Trémoille, ne demandaient qu'à continuer dans ces provinces cette petite guerre de sièges, directement profitable à leurs maisons. Il fallait d'abord s'assurer de Cosne et de la Charité sur Loire. Mais cette fois, devant les victoires de Jeanne, les con-

seillers n'avaient plus qu'à se taire, et l'on partit.

Cela n'alla pas tout seul, à cause de la pusillanimité d'un grand nombre de « politiques », de défaitistes que Jeanne devait violemment secouer, qui n'avançaient qu'à contre-cœur, et n'attendaient qu'un prétexte, un premier obstacle, si léger ou imaginaire qu'il fût, pour battre en retraite beaucoup plus volontiers qu'ils ne s'étaient mis en marche. Ils crurent avoir trouvé ce prétexte à Troyes. Partie de Gien le 28 Juin, l'armée royale dut s'arrêter devant Troyes, occupé par une garnison de bourguignons et d'anglais. Que pensez-vous que l'on fit ? Une fois de plus, on tint conseil, et déjà les défaitistes parlaient de se replier sur la Loire. Les arguments ne manquent pas : l'armée depuis 8 jours n'a pas de pain; le trésorier depuis toujours n'a pas d'argent, et nous n'avons, dit Regnault, pas de bombes ni de canons. On a laissé Jeanne à la porte. Mais elle sent ce qui se trame. Elle frappe, et sa présence va tout changer. « Jeanne, lui dit le chancelier Regnault, le Roi et son conseil sont en de grandes perplexités pour savoir ce qu'il y a à faire... » Il expose ses arguments et son opinion. Quand il a fini, Jeanne se tourne vers le Dauphin : « Gentil Roi de France, dit-elle, cette cité est vôtre. Avant deux ou trois jours elle se soumettra par force ou par amour; n'en ayez doute ! Et la fausse Bourgogne en sera bien ébahie ». On vous donne six jours, lui répondit Regnault. Il n'en fallut pas tant. Et ce fut par amour que Jeanne prit la ville, dès le lendemain, 9 Juillet. Les bourgeois criaient : « Vive le Roi Charles de France », tandis que les troupes bourguignonnes quittaient la ville. Mais ils emmenaient leurs prisonniers français, pour lesquels on avait omis de stipuler quoi que ce fût. « Oh ! mon Dieu, s'écria Jeanne, ils ne les emmèneront pas ». Et le roi paya leur rançon.

Six jours après, l'armée royale était devant Reims; Reims demandait son pardon, et Jeanne qui continuait, dans son génie, à mener les choses tambour battant, comprenant que c'était une lutte de vitesse, et que le roi sacré serait le vrai Roi, reconnu par tous, indiscutablement, faisait décider le Sacre pour le lendemain.

Et voici les propos qui s'échangeaient alors dans le peuple, selon Paul Claudel, tels que ce poète les rapporte dans *L'Annonce faite à Marie* :

« Une femme : c'est le Roi qui va-t-à Reims. C'est une petite pastourelle qui le conduit, par le milieu de la France. A Rheims, pour qu'il s'y fasse sacrer.



Jeanne d'Arc au Sacre du Roi
(Tableau d'Ingres, au musée du Louvre)

Une autre femme : No' Roi Charles revient se faire sacrer !

Une autre : C'est une simple fille, de Dieu envoyée, qui le ramène à son foyer.

Une autre : Jeanne, qu'on l'appelle.

Une autre : La Pucelle !

Une autre : Qu'est née la nuit de l'Épiphanie !

Une autre : Qui a chassé les ennemis d'Orléans qu'ils assiégeaient.

Une autre : Et qui va les chasser de France même, tretous ! Ainsi soit-il.

Une femme : Faut bien regarder si qu'y aura un petit homme tout en rouge près du Roi, c'est elle.

Une autre : Sur un grand cheval noir.

La première : Y a six mois qu'elle gardait les vaches encore ed'son pé.

Une autre : Et maintenant elle tient une bannière où qu'y a Jésus en écrit.

Un ouvrier : Et qu'les ennemis se sauvent devant comme souris.

Une autre : Gare aux mauvais Bourguignons de Saponay.

Une autre : Y seront tous à Reims au petit matin. Tout le clergé à sa rencontre, 300 prêtres avec l'Archevêque en chapes d'or, et les réguliers, et le Maire et la commune. Ça sera bien beau sous le soleil clair et gaillard et tout le peuple chantant Noël ».

Arrêtons-nous sur cette vision d'allégresse et de réussite : Jeanne triomphante à Reims. Une petite Française au grand cœur a triomphé de la mauvaise volonté de certains et de l'apathie de tous.

Elle a le droit de dire : « J'ai fait ce que Notre Seigneur m'avait commandé de faire ».

C'est de cette magnifique chevauchée de Jeanne, de Vaucouleurs à Chinon, de Chinon à Orléans, d'Orléans à Reims que nous devons en ce moment tirer leçon.

Leçon d'espérance indéfectible : *même quand un pays désuni semble se trouver*

dans la plus triste et la plus humiliante des situations.

Leçon d'action. Attendre que tout s'arrange, en laissant agir les autres est une attitude par trop simple. M. Winston Churchill, dans un passage de son dernier discours qui nous a profondément émus, disait : « Si la canonnade sur les côtes africaines a atteint les oreilles de nos camarades français, ils peuvent sentir que les amis actifs de la France sont proches ». C'est une chance inespérée que d'avoir des amis qui se montrent aussi actifs, mais c'est un devoir pour les Français de mériter cette chance en s'associant à cette activité.

Alors, nous aurons confiance en nous-mêmes. C'est la troisième leçon que nous donne Jeanne. Confiance en nous-mêmes, et dans la plus juste des causes : chasser l'ennemi de chez soi. Pour accomplir cette tâche il y faut de l'abnégation, il y faut l'entente entre Français, l'union devant l'ennemi, l'oubli de toute politique. Il y a dans la pièce de Paul Claudel que je citais tout à l'heure une réplique admirable dans son énergie triviale, et que je vous demande la permission de citer.

Comme le maire du village s'étonne que maître Pierre de Craon, continue à travailler pour Dieu en construisant une église, au lieu de travailler à la route pour le roi, et déclare que « ce n'est pas un bon Français », un apprenti lui réplique : « Celui qui parle politique chez nous on lui noircit le nez avec le cul de la poêle ! »

La leçon de Jeanne est enfin une leçon de ténacité qui nous montre la force irrésistible d'une résolution prise, et poursuivie sans défaillance.

Jeanne nous a montré comment une mentalité passive d'acceptation et de résignation peut être changée, et rapidement, en une mentalité de résistance active, de confiance et de victoire. Jeanne d'Arc, incarnation du peuple de France qui veut vivre, et qui vivra.

LEON GUICHARD.

M. Léon GUICHARD

M. Léon Guichard est né à Lyon le 1er Mars 1899. Il fit ses études supérieures au Lycée Louis le Grand, puis à la Faculté des Lettres de Lyon, et à la Sorbonne où il obtint sa licence ès-lettres. Reçu très brillamment second au concours de l'agrégation des Lettres, il obtint le grade de Docteur ès-lettres grâce à deux thèses sur « L'œuvre et l'âme de Jules Renard » et « L'interprétation graphique, cinématographique et musicale des œuvres de Jules Renard ». Le public du Caire se souvient certainement encore des

trois remarquables conférences que M. Guichard consacra l'an dernier à Jules Renard, ainsi que du cours qu'il a professé cette année sur Marcel Proust.

Successivement professeur à l'Ecole des Roches, au Lycée français de Mayence, à l'Institut d'Etudes françaises et à la Faculté des Lettres d'Athènes, au Lycée Ampère à Lyon, suppléant du professeur Monglond à la Faculté des Lettres de Grenoble, M. Léon Guichard est, depuis 1939, titulaire de la chaire de Littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er.

Par sa vaste culture, sa sensibilité artistique, sa finesse d'esprit, M. Léon Guichard était tout désigné pour accomplir ici la belle mission de faire mieux connaître et mieux aimer les lettres françaises.

FIGURES FRANÇAISES

IV

LYAUTEY

Conférence de

M. Ernest Laffaille

Capitaine de Corvette de réserve, Agent principal du Transit de Port-Tewfik.

Faite au Caire le 26 Février 1941

Mesdames,
Messieurs,

Je me propose de vous entretenir d'un homme « qui agit avec une énergie indomptable, et qui sent avec une délicatesse infinie, et qui observe au milieu même de l'action, et qui comprend la vie et qui communique la joie de vivre et d'agir ».

En brossant du Maréchal Lyautey ce tableau de maître, son éditeur et ami Max Leclerc nous a présenté la meilleure synthèse que je connaisse d'un homme dont l'œuvre féconde, solide et remarquablement homogène dans son ampleur ouvre un champ inépuisable aux méditations.

Ce champ est trop vaste pour que j'aie la prétention de l'explorer complètement avec vous en une heure de temps. Le nom de Lyautey est tellement inséparable du Maroc que vous attendez sans doute de moi l'étude détaillée des événements avec les décisions et les méthodes, tant militaires qu'administratives, qui ont fait de ce morceau d'Empire l'éclatante réussite que l'on sait. A vrai dire il peut sembler quelque peu paradoxal de parler du Maréchal Lyautey en faisant à peu près abstraction de son œuvre marocaine. C'est pourtant ce que je vous demande la permission de me risquer à faire ce soir.



M. Ernest Laffaille

La réussite du Maroc est toute en substance dans le plein épanouissement offert par les circonstances à des qualités supérieures affermies et développées tout au long d'une existence avec une remarquable continuité et dans une magnifique indépendance.

Les meilleurs enseignements que nous puissions demander au Maréchal, ceux dont tout homme peut tirer un profit immédiat, ce n'est pas tant de savoir comment il a réussi que d'en rechercher le pourquoi. Ce pourquoi se dessine et se précise à mesure que nous parcourons

son innombrable correspondance. Ce grand homme d'action a aussi beaucoup écrit. C'est de lui-même, sans aucun intermédiaire qui risque de déformer sa pensée en l'interprétant, que nous pouvons ainsi recueillir ses précieuses leçons. En le lisant, nous le voyons vivre, agir, penser et réagir. En outre, aucun des problèmes de son époque ne l'a jamais laissé indifférent, et les commentaires qu'il en donne avec sa largeur et sa pénétration d'esprit, dominant et débordent le temps fugitif pour rester aujourd'hui d'une actualité souvent poignante.

Sans perdre un seul instant de vue son œuvre marocaine, la gardant en mémoire comme l'incontestable témoignage de la solidité de ses vues et de la trempe

de son caractère, recherchons ensemble si vous le voulez bien comment ce grand serviteur de la France forgea peu à peu l'instrument du succès : sa vigoureuse et lumineuse personnalité.

I

Né à Nancy en 1854, Hubert Lyautey était le fils d'un ingénieur des Ponts et Chaussées, petit-fils et neveu de généraux, arrière petit-fils d'un important fonctionnaire des armées de l'Empire.

Commencées au lycée de Nancy, ses études se terminèrent à la Rue des Postes par son admission à Saint-Cyr en 1873.

Toutes ses traditions de famille, tous les enseignements reçus au collège comme au foyer tendaient à conjuguer à tous les temps le verbe Servir. En intime concordance avec une solide formation religieuse, ses parents et ses maîtres lui inspirèrent le culte de la Patrie. Le respect des gloires du Passé, la fierté des services rendus au Pays par ceux-là même qui lui en faisaient le récit, l'ambition de se montrer digne de ses devanciers imprégnèrent toute sa jeunesse. Et les semailles de dévouement, d'abnégation, d'enthousiasme, de respect du Devoir ne pouvaient que germer et prospérer en ce jeune esprit, au sein d'une famille dont les paysans de Franche-Comté parmi lesquels il passait ses vacances, disaient : C'est de la belle race !.

C'est donc avec une solide armature morale que Lyautey aborda sa vie d'homme et commença sa carrière d'officier. Pendant vingt ans, son existence se déroula au hasard des garnisons et des états-majors, semblable à celle de milliers de ses camarades, marquée seulement par un attachement particulièrement scrupuleux à ses devoirs, par une curiosité d'esprit toujours en éveil et par une attention aux problèmes de l'heure qui refusa dès le début de se laisser embourber dans les chemins tracés.

L'année 1894 marque le tournant décisif de sa vie. Le chef d'escadrons Lyautey exerçait les fonctions de chef d'état-major d'une division de cavalerie à Meaux quand une décision ministérielle l'affecta au Corps d'occupation du Tonkin.

Dès son arrivée en Indochine, les circonstances le favorisèrent en offrant un aliment étendu à sa soif d'action. A peine débarqué sur une terre pour lui si neuve, au milieu de troupes si différentes de tout ce qu'il a connu jusqu'alors, dans ce pays colonial où l'armée s'entraîne pour des combats dont l'éventualité est toujours présente et fréquente, sur les territoires qu'à peine conquis et pacifiés il faut organiser, équiper, administrer,

le commandant Lyautey se voit confier, pour un interim qui va se prolonger et qui se renouvellera, les fonctions de chef d'état-major du Corps d'occupation. Les lourdes responsabilités qui s'offrent ainsi à lui en coup de vent, il les accueille, comme il fera toujours, avec enthousiasme.

Enthousiasme encore quand il part en tournée d'inspection vers les régions frontières, quand le voyage d'inspection



Lyautey,
en costume arabe,
en 1876.

se transforme en colonne de répression contre les pirates, quand il reçoit le baptême du feu, quand il goûte à cette vie intensément active, loin du cadre étrié des Règlements de manœuvre et des minuties du Service Intérieur, avec le piment du danger toujours présent, dans la joie débordante de l'action incessante, de l'action personnelle, de l'action féconde. Enthousiasme enfin quand il rencontre l'homme dont l'influence sera décisive pour fixer dans son esprit les doctrines et les méthodes qu'il pressent d'instinct : Galliéni, alors colonel, et commandant d'un territoire à la frontière.

Entre les bureaux de l'état-major où il prépare l'action et les vastes espaces où il contribue à son exécution, Lyautey commence ainsi sa nouvelle et véritable existence. Il était chef du Cabinet militaire du Gouverneur général quand, au début de 1897, s'ouvre pour lui une nouvelle étape. Le Général Galliéni, nommé depuis peu au Gouvernement Général de Madagascar, réclame ses services. Lyautey répond avec joie à l'appel d'un chef qu'il admire sans réserve, et dont les

conceptions de commandement et les doctrines coloniales ont trouvé en lui un écho parfait.

Les territoires dont il reçoit le commandement dans l'Ouest de Madagascar s'ajoutent les uns aux autres comme ne cesse de s'accroître la confiance du Général en ce collaborateur qui marche de succès en succès. Plus tard, promu Colonel, il reçoit le commandement supérieur du Sud de l'île, toute une vaste région de quelque deux cent mille kilomètres carrés de superficie où notre autorité n'a pu encore s'établir de façon complète. En moins de deux ans tout le territoire qui lui a été confié est définitivement pacifié et organisé.

Il quitte Madagascar, riche d'une précieuse expérience pour son action future, riche de souvenirs vibrants, de la confiance en son étoile, de l'adhésion de tous, civils et militaires, Français et indigènes, à ses méthodes et à ses actes. Pendant ces huit années de vie coloniale il a su créer autour de lui cette atmosphère qu'il lui est indispensable de respirer, de confiance enthousiaste et d'obéissance joyeuse.

A son retour en France, le Colonel Lyautey reçoit le commandement du 14^{ème} Hussards à Alençon. Il garde le regret des larges espaces et des larges horizons de pensée et d'action. Cela n'enlève rien à la scrupuleuse attention qu'il apporte à sa nouvelle tâche.

Bientôt d'ailleurs, ses services sont à nouveau réclamés dans un poste d'avant-garde. Des incidents sérieux troublent la sécurité de la frontière algéro-marocaine dans le Sud-Oranais. La subdivision d'Aïn-Sefra a besoin d'une main de fer et le Quai d'Orsay y veut un gant de velours. Lyautey est désigné et promu Général. De nouvelles et lourdes responsabilités ? Tant qu'on voudra ! Mais pas d'entraves ! Les moyens d'action qu'il estime indispensables, il les obtient en brisant dans un assaut furieux l'hostilité des uns, l'inertie et la routine des autres. Il peut agir — et il agit, créant instantanément de l'ordre et de la sécurité en faisant le moins possible parler la poudre. Il n'hésite pas, quand ses initiatives d'une prudence audacieuse effarouchent la pusillanimité des Bureaux lointains, à jouer sur un coup de dés sa carrière pourtant promise, par le simple jeu de la vitesse acquise, aux plus larges développements. Et comme il est évidemment l'homme de la situation, et comme il voit clair, et comme il sait présenter ses vues là où il faut, en toute lumière, il triomphe, avec l'aide du Gouverneur Général M. Jonnart, de tous les obstacles.

Nommé au commandement de la Division d'Oran, il y complète son œuvre

d'organisation et de défense de toute la frontière algéro-marocaine. C'est l'époque de la Conférence d'Algésiras et des premiers débarquements au Maroc. Le Général Lyautey, dont le champ de vision ne s'est jamais limité dans le temps ni dans l'espace, a assemblé peu à peu, par delà la frontière, toutes les données du problème marocain.

Aussi quand le Gouvernement l'appelle de Rennes où il commandait alors le X^{ème} Corps d'Armée au poste que l'on se décide à créer de Résident général au Maroc, il sera d'emblée l'homme du Destin.

Et c'est la prestigieuse histoire du Maroc français : les débuts tragiques, Fez et ses émeutes — la situation rétablie, consolidée — l'œuvre de déblaiement, d'assainissement, d'organisation aussitôt entreprise et poursuivie méthodiquement, de mois en mois, sous l'impulsion vigoureuse et humaine du Résident général.

Trois ans à peine ont passé depuis que le Général Lyautey a pris en mains les destinées du Maroc quand l'orage menaçant s'abat sur le monde et va, semble-t-il, faire croûler les fondations toutes neuves de l'édifice ébauché. L'homme atteint alors le summum de la grandeur quand, se refusant à suivre les directives d'une prudence immédiate qu'il reçoit du Gouvernement, il met au service d'une prudence à longue échéance l'audace réfléchie des solutions hardies. Tout en envoyant sur le front de France toutes les troupes qui lui sont demandées, il maintient l'occupation totale des régions soumises.

La guerre européenne risquait de sonner le glas d'une conquête à peine entamée ? Elle va au contraire, grâce à Lyautey, précipiter l'essor du Protectorat. La grande tourmente ébranle, pour un temps, la confiance superbe qu'avaient les Bureaux dans leur omnipotence, et le Général Lyautey sait en profiter pour faire craquer toutes les lisières administratives qui entravaient ses desseins. Libre de ses mouvements, voyant grand, voyant juste, il ne se contente pas de maintenir, il va de l'avant, n'enlève rien au programme d'équipement économique établi avant la guerre, le développe au contraire, n'hésite pas à organiser en pleine guerre des Expositions et Foires d'échantillons, participant avec une magnifique aisance la « politique du sourire. »

Comme nous le dit André Maurois « dans un monde livré par la folie des hommes à la misère et à la destruction, le Maroc montrait aux visiteurs étrangers comme une miraculeuse oasis d'ordre et de beauté ».

Il me paraît difficile de mieux définir l'œuvre splendide de Lyautey.

II

Quand, tout au long d'une existence, la Fortune reste aussi constamment fidèle à un homme, ce n'est pas le simple jeu du Hasard.

Les raisons du succès ? Nous les voyons poindre et s'affirmer en découvrant par bribes, dans ses propres lettres, la personnalité du Maréchal Lyautey.

Ce qui frappe, au premier abord, c'est une insatiable curiosité d'esprit.

Il écrit dans ses Lettres de Jeunesse : « Je n'en tiens pas moins les yeux ouverts sur tout ce que je vois autour de moi ».

Avec quelle ardeur il projette ses premiers regards sur le vaste monde ! Ses aperçus sur l'Italie, la Grèce, le Danube sont d'un homme qui sait voir et comprendre. Sa curiosité déborde largement le cadre des questions militaires qu'il avait mission d'étudier. Elle s'étend à tout : art, politique, idées et mœurs. Il observe sans parti-pris, sans préjugés d'aucune sorte, avec la volonté bien arrêtée de comprendre les points de vue les plus éloignés de ses propres idées, ne s'attachant d'ailleurs à ses premières idées qu'autant qu'elles lui paraissent confirmées par les réalités de la vie, mais alors s'y tenant fermement.

Il écrit ailleurs ce qui pour lui fut toujours vrai et sincère :

« Plus j'avance, plus je me libère. Chaque année, j'ai la joie de dépouiller un préjugé conservé jusque là ».

Toute sa vie, il cherchera à s'informer en allant aux sources mêmes de l'information, en élargissant constamment le champ de ses relations. Dès le début, sa curiosité s'étend au delà des questions de métier. Ses obligations de service, il s'en acquitte scrupuleusement, mais il se garde bien de s'y cantonner. Il est à peine entré à Saint-Cyr que son jeune enthousiasme s'éveille aux paroles ardentes d'Albert de Mun, alors capitaine de cuirassiers et déjà passionné par les questions sociales. Pendant son séjour à l'école d'Etat-Major il consacre ses après-midi de dimanche au Cercle Ouvrier de Monmartre. Plus tard, commandant un escadron à Saint Germain en Laye, il s'efforce de définir le rôle social de l'officier, évoquant dans le soldat non pas seulement une unité dans un corps de troupes, mais un homme qu'il faut connaître en dehors des heures de service, un esprit humain à guider et à conseiller.

Dès ce moment, il pense ce qu'il écrira quelque vingt ans plus tard :

« Plus je vais, plus je m'attache aux hommes, convaincu qu'on peut toujours leur faire du bien, et qu'il n'y a pas de terre plus féconde et qu'il soit plus reconfortant de remuer que l'esprit humain ».

Tout en se penchant avec un intérêt

passionné sur l'homme autour de lui, il ne cesse de cultiver soigneusement sa pensée. Dans les colonies les plus lointaines, qu'il s'arrête, et ce n'est jamais pour longtemps, dans un centre citadin, ou qu'il parcourt les brousses les plus sauvages, il se fait envoyer régulièrement de Paris revues et journaux avec les derniers livres parus. Ses lectures s'étendent à l'infini et dans toutes les directions : littérature, art, philosophie, poésie, sociologie... que sais-je ! avec peut-être une prédilection pour les questions historiques. Il développera à leur étude son sens inné des traditions françaises, et ce sera tout naturellement, avec une très simple aisance que cet homme « passionné d'histoire » entrera lui-même dans l'Histoire de France

Sa bibliothèque ne se limite pas aux volumes qu'il reçoit. Elle s'étend selon sa propre expression aux compagnons de route et de voyage dont il provoque et aiguille les récits comme on feuillette les pages d'un livre passionnant.

Il considère lectures et conversations comme le délassement d'une vie intensément active. Cet homme qui se confesse « assoiffé d'activité » ignore la flânerie. Il n'est que de voir le programme d'une de ses journées de traversée entre Marseille et Port-Saïd :

« De 6 h à 8 h, étude de l'art arabe. De 9 h à 11 h et de 1 h à 4 h, travaillé ma physique, vapeur et machines, pour savoir quel animal je monte et comment il marche... pris sur la passerelle une leçon de navigation pratique et une de timonerie... Après le dîner, conseil de guerre, dans la cabine du Commandant où s'est traitée à fond et sur cartes la question de Djibouti... »

Et le soleil de Mer Rouge n'enlève rien à sa volonté de connaître :

« Au départ de Suez, j'ai attaqué ferme l'anglais dont je ne savais pas une syllabe, et je le travaille trois heures par jour... Une séance quotidienne sur la passerelle ou dans les machines où officiers du bord et mécaniciens me disent quelques mots de navigation... Mon Indochine que je pioche sur cartes... Mes bouquins... La journée passe extrêmement rapide... »

Tout cela entremêlé de conversations avec un évêque qui lui fait sur cartes une conférence sur les vicariats de Chine, avec des colons et des commerçants qui en savent long de Pékin à Bombay, avec des fonctionnaires et des officiers coloniaux « et les marins, ajoute-t-il, piquent le tout de la note jeune, gaie, rigolo que j'aime ».

Quoi d'étonnant dès lors à le voir en débarquant en Indochine occuper d'emblée brillamment un poste important dans

un pays que, sans l'avoir vu, il connaît déjà mieux que beaucoup de ceux qui l'y ont précédé ?

Car son activité, sa curiosité d'esprit ne se satisfont pas des spéculations intellectuelles comme d'un but en soi. Tout chez lui : lectures, conversations, réflexions, prépare l'action...

« Je suis décidément, nous dit-il, un animal d'action »



Sur le front marocain en 1915, le général Lyautey est décoré de la Médaille militaire par l'adjudant Caviglioli.

Il est pleinement heureux quand les circonstances le jettent dans l'action la plus trépidante quand les responsabilités s'accumulent sur ses épaules, quand il peut imprimer aux événements son orientation personnelle.

« La corde est constamment tendue et au fond combien je jouis de cette vie, écrit-il de Madagascar. Étais-je assez créé et mis au monde pour elle ! Après vingt ans de carrière de France routinée, après avoir eu si souvent l'angoisse de passer à côté de la destinée, je me sens depuis trois ans voguant à pleines voiles, sûr de moi, de ce que je fais, menant ma

vie, mes gens et les choses. Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer des idées, des projets et des œuvres, et j'en remue à la pelle... »

Et parce qu'elle s'appuie sur une culture incessante de l'esprit, et parce qu'elle est toujours minutieusement préparée et réfléchie, l'action chez lui est toujours féconde. Et parce qu'il est sûr de lui, parce que tout ce qu'il était possible de prévoir a été prévu, et que si les événements doivent tourner au pire, ce ne peut être que par le jeu insurmontable de la Fatalité, il peut se laisser aller tout entier, à pleins poumons, à la joie de l'action.

Cette joie éclate, claire et fraîche, tout au long d'une vie si fertile en émotions violentes. Elle déborde tout au long de sa correspondance. Les échos en parviennent en France des frontières du Tonkin, des montagnes de Madagascar, des sables du Sud-Oranais, de partout où Lyautey combat et travaille, crée et anime. C'est la joie du bon ouvrier qui se sent maître de son art, et qui façonne avec amour, la chanson aux lèvres, une œuvre qu'il veut et qu'il sait rendre parfaite.

En aucune circonstance, et surtout pas dans les plus sérieuses, il ne se départit de cette joie d'action, de son imperturbable bonne humeur. Écoutons-le nous faire le récit, parmi tant d'autres, d'une nuit au Tonkin que bien d'autres pourraient être eussent appelée une nuit d'angoisse :

« Nuit qui ne s'oubliera pas ! Imagine cent hommes en grappe aux flancs d'un pain de sucre déchiré comme un fromage de Gruyère. Pas moyens de faire un mouvement sans risquer de se rompre le cou, pas une surface plane de un mètre carré. Tout ce qu'on peut faire pour la nuit, c'est de se caler par les reins et par les genoux dans une anfractuosité de façon à s'assoupir sans tomber; défense formelle d'allumer du feu ni même de fumer une pipe : inutile de donner des points de repère aux fusils d'en face. Sur notre flanc qui les regarde, les fusils sont prêts à épauler. Nous sommes en simple toile, tels que nous sommes accourus à 2 h, sans une couverture, ni une croûte de pain, rien à se mettre sous la dent, pas même, pas surtout une goutte d'eau. Au sommet, les quatre officiers, nous nous glissons dans une cavité où nous nous rencoignons debout; cela nous abrite des courants d'air mais c'est à ciel ouvert, et voici qu'à onze heures la pluie s'en mêle. Complet ! Et tout bas, pour que les hommes n'entendent pas, nous envisageons le lendemain qui n'est pas gai. Si Combettes a une ligne de retraite comme la nôtre avec ses morts et ses

blessés, il est immobilisé. Battre en retraite pour rallier le camp, c'est dans ces rochers la mort sans phrases, la certitude d'être tués comme des lapins. Donc rester et reprendre, de notre balcon, le combat. Or, pas de vivres. Ça va bien vingt-quatre heures, mais après ? Et puis, cette impossibilité de se voir, de combiner un mouvement. En résumé beaucoup de possibilités pour que ça tourne très mal et qu'on laisse ici quelques os.

« En ! bien, sans forfanterie, on conclut à la rigolade, à la bonne humeur et sur quelques plaisanteries hilares nous finissons par nous assoupir sur nos épaules réciproques, percés jusqu'à la peau ».

Sa bonne humeur, comme celle de tous ces officiers qui gardaient le sourire au milieu des plus dures fatigues, des plus graves dangers, dans les positions les plus isolées, porte la marque d'une jeunesse qui se rit des années qui passent.

« Et c'est effrayant ce que j'ai encore vingt-cinq ans ! » écrit Lyautey quand, la quarantaine sonnée, il est en route pour le Tonkin et qu'il jette des regards arides sur tous les horizons nouveaux qui s'ouvrent à ses yeux.

Il gardera toujours en lui-même et goûtera chez les autres les élans et les enthousiasmes de la jeunesse. Jusqu'aux dernières années, il aimera s'entourer de jeunes, dont il se sent compris et aimé. Les années passent sans lui courber la taille; elles peuvent lui blanchir les cheveux mais ne réussiront jamais à atténuer l'éclat magnétique de ses yeux. Les galons s'enroulent autour de ses manches sans l'enchaîner, sans brider ses élans.

Les responsabilités se font de plus en plus lourdes. Il est colonel et a charge de pacifier un territoire vaste comme le tiers de la France, quand il écrit :

« Je jouis de tout cela comme un enfant de vingt-cinq ans que je me sens redevenir; je jouis de la reconnaissance matinale, de mes officiers si jeunes et si gais, de la troupe, ma bonne troupe scandant ses pas sur le sentier, de la grande solitude des horizons, du coup de fusil qui guette à la lisière voisine... »

Il se sentira toujours au comble du bonheur en pleine action, en vie directe et forte, entouré de jeunesse qui l'aime, vibre et rit.

Sa bonne humeur est alors spontanée, jaillissant comme les étincelles d'un clair feu de bois. Elle est si intimement liée à ses souvenirs d'action intense et féconde qu'il ne peut la séparer de sa conception de l'action utile; et si son propre état d'âme ne l'y porte pas, il l'affiche quand même par un souci de devoir vis-à-vis de ses subordonnés. Quand, laissant à Madagascar le commandement de quatre mille fusils et de cent-cinquante officiers on

lui donne en France le commandement d'un régiment de six cents sabres, comme pour s'y faire oublier, il écume de sentir mal employées les grandes forces qui sont en lui, mais les hommes dont il a la charge ne soupçonneront pas son amertume.

« Je me suis fait ici un masque que je place sur ma figure au réveil, souriant, satisfait, parfaitement houzard; je ne le quitte qu'en rentrant chez moi ».

Il a respiré pendant huit ans le grand air du large. Ses poumons ne sont plus faits pour l'atmosphère d'une garnison. Il y retrouve « le réseau tenu des règlements, les meurtrières administrations les férules hiérarchiques qui veillent, prêtes à couper court à tout essor et à toute spontanéité ».

Toute sa vie, il se cabre contre les entraves apportées à l'homme d'action par certaines mauvaises volontés administratives, le formalisme et parfois même l'hostilité des bureaux. Cet homme qui se donne tout entier à l'œuvre qui lui est confiée, qui définit clairement le but à atteindre, qui perçoit avec sûreté les moyens de la réussite et qui connaît le prix de la rapidité dans l'action, ne peut admettre de gaîté de cœur que le succès risque d'être compromis par des chinoïseries administratives, la difficulté ou simplement la lenteur des Bureaux lointains à comprendre le point de vue de l'exécutant responsable.

Il a vu trop souvent le sacro-saint règlement réduit par l'uniformité de son application à une carapace vide de substance, invoqué par des fonctionnaires craintifs et routiniers pour masquer la peur des responsabilités. Trop souvent les formules administratives lui ont donné la sensation du factice, du convenu, du défilé au bon sens et de la négation des réalités.

Tout cela, son esprit vigoureux le rejette comme un corps sain se défend de l'asphyxie.

De tout temps, il a réagi contre les idées toutes faites, contre les formules qu'on se passe de l'un à l'autre, et dont le sens se perd, contre la cristallisation des attitudes et des points de vue. Dès qu'il a l'âge d'homme, il commence à se libérer des entraves inutiles et nuisibles et pour débiter de celles que son éducation a pu dresser autour de sa pensée. Il juge en toute indépendance même ce pour quoi il garde malgré tout une inaltérable affection, les milieux où il a grandi.

« Ces milieux, dit-il, si respectables, nous entourant de tant de tendresse, mais bardés de préjugés, de clichés, de formules, où toute notre adolescence, notre jeunesse, sous prétexte de préserva-

tion et de correction, ont été tenues à l'écart de la vie, des rudes contacts qui éclairent et trempent; où tout a été combiné pour nous restreindre, pour faire de nous des sacristains de petites églises, où volontairement l'horizon des hommes et des idées a été autour de nous si étroitement circonscrit ».

Et certes sa réaction n'eut rien de celle de l'anarchiste qui secoue en bloc les entraves quelles qu'elles soient. Pas un instant, il ne songe à se dérober aux contraintes morales qu'il comprend et qu'il accepte et auxquelles il se soumet pleinement. Tout simplement, il se refuse à être l'homme dit « bien-pensant » à qui l'on a appris une fois pour toutes ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, ce qui se dit et ce qui ne se dit pas.

Il veut connaître et juger par lui-même, élargir son horizon en faisant craquer les barrières factices qui font les castes, qui isolent les uns des autres les différents groupes et milieux sociaux. Il a toujours exécré « la hideuse morgue qui intercepte tout contact, cause les irrémédiables blessures et creuse les haines que l'aumône condescendante ne fait qu'aviver ».

Dès qu'il est libre de ses mouvements, au sortir de Saint-Cyr, il prend contact avec les milieux ouvriers. Jeune lieutenant en Algérie, il étudie et s'efforce de comprendre les milieux indigènes. Capitaine à Saint-Germain en Laye, il se penche avec sollicitude sur l'homme qui se cache sous l'uniforme de chacun de ses cavaliers, et quand il publiera son étude sur le Rôle Social de l'Officier, ce ne sera pas une théorie creuse et sonore, mais l'exposé et le commentaire de pensées déjà traduites en actes.

Dans les contacts qu'il s'efforce d'établir et qu'il établit avec une parfaite aisance dans toutes les directions, « il cherchera toujours ardemment la vérité et le bien, en toute bonne foi, en cherchant avant tout à comprendre autrui au lieu de l'excommunier, en restant absolument réfractaire à tout parti-pris de confession, de secte, de milieu social ».

Il étend sans cesse ses relations. Chez son père à Versailles, il voit fréquemment les députés monarchistes de l'Assemblée Nationale. Plus tard, à Saint Germain en Laye, il découvre l'amitié d'Eugène-Melchior de Vogüé qui le suivra toute sa vie. Il fréquente assidûment Brunetière, François Coppée, Régnier, Proust, Heredia. Son étude sur le Rôle Social de l'Officier lui fournira l'occasion de nouer dans les milieux politiques les plus éloignés des amitiés qu'il développera d'année en année : Henri Bérenger, Max Leclerc, Paul Desjardins, les frères Lazard...

C'est avec un intérêt soutenu qu'il élargit sans cesse son horizon.

« Je crois avec une telle foi, écrira-t-il plus tard, que la valeur de l'homme d'action décuple s'il sait s'extérioriser, garder le contact de toutes les manifestations de l'esprit humain, ne pas se spécialiser dans son compartiment ».

En établissant des relations confiantes avec les représentants d'opinions les plus diverses, il y trouve, ce dont il jouit pleinement, des amitiés solides qui l'accompagneront et le soutiendront à travers l'espace et le temps, des amitiés qui se meuvent dans les domaines supérieurs de l'esprit, ceux-là seuls où Lyautey se sente parfaitement à l'aise. Il y trouve aussi des sources d'information qui lui sont précieuses. Il y trouvera enfin, à mesure que son champ d'action s'étendra, les moyens de faire connaître en lieu opportun ses idées et ses mobiles, d'y présenter mieux que par la voie officielle la justification des moyens qui lui sont indispensables, d'assurer ainsi l'aboutissement de ses projets, le succès de son œuvre.

En définitive, c'est cela seul qui compte : l'œuvre à laquelle il se donne tout entier, et il collaborera en toute confiance avec les hommes d'Etat aux idées les plus éloignées de siennes toutes les fois que ceux-ci l'auront compris et soutenu.

Dans cette collaboration entre Français, pour l'intérêt et l'honneur de la France, il n'y a jamais de sa part la moindre trace de courtoisie ou de compromission. Sa large d'esprit va de pair avec une inébranlable fermeté.

Jeune général, riche des satisfactions d'une carrière brillamment poursuivie et des promesses d'un avenir toujours plus brillant, il écrit :

« Jamais je n'appliquerai des idées ni des ordres contraires à ma conscience de Français, parce que je ne suis pas un professionnel, qu'au fond j'ai été vingt fois au moment de quitter la carrière et que je n'y suis resté que parce que jusqu'ici j'ai toujours pu faire ce qui m'intéressait et ce à quoi je croyais. Mais je partirai avec joie le jour où on me demanderait de faire quelque chose auquel je ne crois pas ».

Le souci de sa carrière ne le retiendra jamais devant l'accomplissement d'un devoir, non seulement quand il s'agit de questions militaires, quand il faut défendre et faire maintenir des décisions essentielles, mais aussi quand ce devoir lui est dicté par des considérations d'élégance morale.

Il avait été nommé au commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra par le Général André dont le ministère est resté tristement célèbre par un essai d'introduction de la délation dans l'armée. Ayant eu connaissance d'une fiche de dé-

nonciations concernant un chef d'escadron du 14^{ème} Hussards, établie au moment où il commandait ce régiment, le Général Lyautey n'hésite pas à écrire au ministre une lettre de protestation relevant une à une toutes les allégations de cette fiche.

L'armée est alors employée dans la métropole à des besognes de guerre civile. Des officiers, brisant leur épée plutôt que de se plier à des ordres que rejette leur conscience, sont traduits en Conseil de Guerre. L'un d'eux se trouvant être un camarade de promotion, Lyautey se propose comme témoin à décharge, à titre d'officier le plus ancien et le plus élevé en grade de sa promotion pour venir attester l'unité de sa vie.

Le Général André ayant été remplacé au ministère de la Guerre par le député d'Oran, Me Etienne, avec qui il entretient des relations amicales, Lyautey s'empresse de lui écrire une lettre d'une haute tenue, pour le supplier de mettre fin à ces conflits de conscience.

« Avant de fermer cette lettre, dit-il, je vous dois à vous de vous dire en toute sincérité que je me suis fixé un point ferme. Il y a dans une région de France des églises auxquelles se rattachent pour moi les souvenirs les plus sacrés, où mes parents, mes grands-parents ont été mariés, enterrés. Le jour où j'apprendrais que des hommes portant mon uniforme auraient été contraints de les violer, je suis résolu à demander ma retraite ».

Ce sont là les seules incursions que Lyautey se soit permis de faire dans le domaine purement politique.

On ne saurait en effet considérer comme telle sa brève participation à un gouvernement de guerre. Quand, à son corps défendant et par pure abnégation patriotique, il quitta le Maroc en décembre 1916 pour prendre le Ministère de la Guerre, il s'aperçut vite que son nom, synonyme d'action vigoureuse et heureuse, n'avait été désiré qu'en guise de paravent pour consolider une combinaison politique. On lui avait en outre marchandé à prix d'argent ses moyens d'action en détachant du ministère de la Guerre des services essentiels. Aussi quand ce pur-sang attelé à un char pesant et soigneusement pourvu de larges ceillères sentit que les piquères de moustiques au Parlement devenaient venimeuses, il rua dans les brancards et reprit sa liberté pour le plus grand bien du Maroc.

Jamais Lyautey ne fit ce qu'on appelle de la politique. Un esprit aussi largement ouvert à tous les problèmes contemporains ne pouvait cependant se désintéresser de l'aspect politique de certains de ces problèmes. La réserve loyale dans laquelle il s'est toujours tenu à cet égard

ne saurait se confondre avec une indifférence systématique aux positions doctrinales.

Lyautey était royaliste. Mais après la mort du Comte de Chambord, les milieux monarchistes lui parurent figés dans une attitude purement négative, et cet homme d'action ne pouvait consentir à s'immobiliser dans une atmosphère de regrets stériles. Sans rien abandonner de ses préférences doctrinales, il accepta le fait républicain et ne songea dès lors qu'à mettre au service de la Patrie, de quelque parure qu'elle fût vêtue, les forces bouillonnantes qui étaient en lui.



Le Maréchal Lyautey

Dès ce moment-là, ses théories politiques actives peuvent se résumer en une phrase qu'il écrira quelque vingt ans plus tard :

« Moi qui ne connais qu'une France, celle de toujours, celle dont l'âme persiste à travers les vicissitudes, depuis la profondeur des siècles jusqu'à l'heure présente ».

Laissant résolument de côté les formules constitutionnelles il cherchera par les conseils et les commentaires adressés aux amis sincères qu'il compte dans tous les partis à aiguiller leur pensée dans les directions les plus propres à servir l'intérêt national. Il ne peut comprendre que l'on se complaise dans les actes qui divisent, dans les manœuvres qui déchirent. Il s'afflige de voir les énergies nationales gaspillées par l'instabilité des chefs, l'at-

tribution éphémère et parfois arbitraire des fonctions, l'absence de suite et de direction dont il sent trop souvent les effets dans les postes lointains où toute son activité est tendue au service du Pays.

« ... Les ministres, si bien intentionnés qu'ils soient, sont trop loin, ailleurs, écartelés entre le Parlement, les bureaux et les donneurs de panacées... L'interlocuteur n'est jamais que les Bureaux, les sous-bureaux, avec leur hostilité préventive, leur ignorance prétentieuse, leur état d'âme de pions aigris, leur dédain des compétences locales et pratiques, leur horreur des solutions non cotées aux formulaires... »

Bien sûr, ce tableau très noir extrait d'une lettre ne saurait être retenu comme la peinture rigoureusement fidèle d'un état de choses général. Mais Lyautey revient souvent sur ce point de vue, et s'il condense ailleurs ses critiques en formules plus sereines, il n'enlève rien de leur force.

« Il faut aujourd'hui servir l'Etat malgré lui... Le chic est d'aller quand même, au mépris de tout ce qui peut advenir ».

Et en effet, il va toujours de l'avant, poursuivant avec sérénité les tâches qu'il a entreprises, imposant autour de lui le respect de l'autorité de la France, inspirant la confiance en sa protection, la reconnaissance de sa générosité...

Car les critiques qu'il ne ménage pas sont toujours constructives. Il définit le mal pour essayer de l'extraire. Et cela fait, il prend quant à lui ses dispositions pour tirer le meilleur parti possible, dans l'intérêt de la France, des conditions parfois difficiles où il se trouve placé du fait des événements néfastes qu'il dénonce.

Les inquiétudes que lui inspirent certaines mœurs politiques ne le détournent à aucun moment de l'action ni ne lui enlèvent rien de son énergie à la poursuivre. Les avertissements qu'il donne de ci et de là, c'est d'ailleurs encore et toujours de l'action. Ses avertissements se font parfois plus pressants. Ses amis de l'Union pour l'Action Morale lui paraissant s'engager dans la voie d'un pacifisme dangereux, il leur écrit d'un coin de brousse de Madagascar :

« Mon abstention momentanée de l'Union repose essentiellement sur ceci : c'est que, à tort ou à raison, mon contact avec les affaires publiques me fait considérer que dans l'ordre d'urgence, ce qui importe aujourd'hui c'est de raffermir notre situation extérieure, de rendre au monde la sensation de notre force matérielle, condition essentielle, hélas ! de notre force morale... »

Et quelques années plus tard, du fond du Sud Oranais il écrira ces mots qui,

par dessus la tête de son correspondant de 1905, s'offrent aux méditations de tous les Français d'aujourd'hui et de toujours :

« Certes on remue en France des idées, et beaucoup, et de nobles, et de généreuses mais avec trop peu de souci des conditions essentielles de l'existence même de la nation, dont le premier soin de tous doit être de sauvegarder l'indépendance et l'intégrité morales. Avant de disserter sur les formes de la vie nationale, il faut d'abord être assuré de vivre... »

Et c'est, n'est-il pas vrai ? une très noble figure et très émouvante que cet homme qui s'est attaché toute sa vie à connaître les hommes quels qu'ils soient, à ne voir en eux que ce qui peut rapprocher et non pas diviser, qui, resté royaliste de sentiment, a cultivé des amitiés profondes dans les milieux républicains les plus avancés, qui ne s'est jamais laissé détourner de sa mission constructive par des regrets ou par des préjugés et qui n'ayant jamais eu en vue que l'intérêt de la Patrie, l'a si magnifiquement servie.

Pour reprendre les mots de la Princesse Bibesco « ce royaliste qui a donné un empire à la république » nous laisse une très haute leçon de large et féconde compréhension du devoir national.

III

Lyautey n'avait qu'un objectif : servir la France, être le bon ouvrier de la plus grande France, plus grande dans l'espace, plus grande aussi dans le domaine de l'esprit et du cœur. En travaillant à étendre ou à consolider la puissance française, il ne consentit jamais à se servir de moyens autres que généreux et nobles.

Il serait vain de chercher à enfermer dans le carcan d'un système les conceptions coloniales que Lyautey élaborait et appliqua ça et là. Il avait l'esprit trop souple, trop ouvert aux réalités multiples et diverses pour être l'homme d'une doctrine absolue. Il avait, selon le mot d'André Maurois, un sens aigu des réalités. L'horreur des conceptions rigides.

Si, cependant, il se rattache à une école, si tout au moins on peut situer les influences qui l'orientèrent dans la voie où ses propres aspirations et ses conceptions personnelles purent se mouvoir librement, c'est à coup sûr le nom de Gallieni qui se présente immédiatement à l'esprit. Mais ce qu'il retient en somme des enseignements de Gallieni c'est « qu'il y a une méthode qui a nom souplesse, élasticité, conformité aux lieux, aux temps, aux circonstances ». En définitive, ses actes et ses méthodes portent une seule marque : la sienne.

L'un des grands principes dont il se pénètre dès son arrivée au Tonkin et

auquel il restera toujours attaché, c'est que « l'occupation militaire consiste moins en opérations militaires qu'en une organisation qui marche ».

Ce qu'il admet d'emblée en matière de combats coloniaux c'est qu'au moment de prendre d'assaut un centre de résistance il faut bien moins se préoccuper de l'enlèvement du repaire que du marché à y établir le lendemain, parce qu'alors on ne le prend pas de la même façon.

Ceux qui se battent selon sa pensée, ce sont ces officiers qui se font une loi, pour soumettre une population insurgée, d'épargner, de pacifier, de ramener cette population. Tel ce commandant, abordant un village hostile « et malgré les coups de fusil de l'ennemi, déployant toute son activité pour empêcher qu'un seul coup ne partît de nos rangs et y réussissant, se portant en avant, à petite portée de la lisière des jardins, la poitrine aux balles et avec ses émissaires et ses interprètes, multipliant les appels et les encouragements. Et comme cet officier était aussi un très habile militaire, et qu'il avait pris d'heureuses dispositions, menaçant les communications, rendant difficile l'évacuation des troupeaux, il réussit après des heures de la plus périlleuse palabre à obtenir qu'un Sakhalave se décidât à sortir des abris et à entrer en pourparlers. Et ce fut la joie aux yeux que, le soir venu, il présente au colonel Lyautey le village réoccupé, en fête, fraternisant avec notre bivouac, à l'abri du drapeau tricolore, emblème de paix... »

« Voilà, écrit ailleurs Lyautey, la seule guerre que j'aime et comprenne, celle qui fait tout de suite plus de richesse, plus de cultures, plus de sécurité et la preuve c'est que tout autour de moi, les vieux villages démolissent leurs parapets antiques, combtent leurs fossés séculaires en disant : plus besoin, plus de voleurs, plus d'incursions de pirates... »

Sa méthode n'aime pas les grands coups d'éclat. Elle est plutôt de cheminement que d'assauts... « la tache d'huile... » Et il y demeura fidèle de Madagascar au Sud Oranais et au Maroc, où il guerroya, selon le mot d'un de ses biographes, sans jamais massacrer personne.

L'organisation et l'administration sont intimement liées dans son esprit à la conquête. Il eût d'ailleurs désiré qu'une expédition coloniale fût toujours dirigée par le chef désigné pour être le premier administrateur du pays après la conquête. Ses toutes premières réflexions lui ouvrent la voie dans laquelle il s'engagera plus tard. S'attachant partout à étudier la politique indigène, il s'efforça toujours de traiter chaque tribu, chaque groupement ethnique selon son état d'âme parti-

culier. Utilisant dans la plus large mesure les éléments indigènes, maintenant les groupements constitués, conservant les chefs traditionnels, il visa toujours, dans un bel équilibre d'esprit, à conjurer harmonieusement les intérêts de la puissance souveraine ou protectrice et ceux de ses administrés. En prenant le commandement supérieur du Sud de Madagascar, il définit ainsi qu'il suit la conception qu'il se fait de la mission d'un administrateur colonial :

« Il n'est ni le député chargé de lutter à tout prix contre le pouvoir central, pour faire triompher au détriment même des intérêts généraux les intérêts de clocher des régions qu'il administre, ni le représentant exclusif du pouvoir central, chargé d'appliquer rigide-ment, dussent ses privilèges en souffrir, des ordres qu'il ne se permet pas d'interpréter.

« Il participe de l'un et de l'autre. S'il doit se conformer à l'orientation générale qu'il a reçue de ses chefs et s'inspirer de leur esprit, il doit également se vouer avec tout son cœur aux pays qui lui sont confiés, assouplir à leurs besoins les formules réglementaires, ne pas craindre d'interpréter largement, et être vis-à-vis de l'autorité le défenseur passionné de leurs légitimes intérêts ».

A la différence de beaucoup de programmes, celui-là fut toujours appliqué partout où passa Lyautey. C'est qu'il savait concevoir, vouloir et commander sans perdre le contact des réalités. Il ne concevait le commandement que sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme.

Qu'il fût lieutenant-colonel, commandant de territoire à Madagascar, ou Maréchal de France, Résident général au Maroc, il ne cessa de donner l'exemple de la présence sur place, recommandée à ses fonctionnaires du Maroc à grands coups d'apostrophes. « Mais sortez de vos bureaux, messieurs, sortez donc de vos bureaux ! »

Dans la conquête et l'administration se posent quantité de problèmes dont les données s'estompent et se déforment parfois quand elles cheminent du poste de commandement de l'exécutant responsable vers les bureaux éloignés. Pour une grande partie, l'Empire français a été bâti et consolidé par des initiatives audacieuses, par des responsabilités froidement assumées sur place. L'une des qualités essentielles, pour tout homme à vrai dire, mais plus particulièrement pour les

chefs coloniaux, c'est le caractère au service d'un esprit lucide.

Lyautey avait l'un et l'autre au plus haut degré. Comme Gallieni au Tonkin, se lançant dans les entreprises les plus osées parce qu'elles étaient nécessaires et servant aux bureaux des plats pour leur estomac en rapetissant tout ce qu'il faisait, pour que ça passe, il n'hésitera jamais à prendre au besoin les latitudes qu'on ne lui donne pas. C'est ainsi qu'il écrit en arrivant dans le Sud-Oranais :

« Je me suis décidé, à la stupeur de mes officiers, à tout faire sans attendre d'ordres. C'était trop long !... »

Il se sait condamné à réussir ou à se casser les reins. Cela ne l'effraie pas. Si, après une initiative jugée nécessaire, il se heurte à la désapprobation des autorités supérieures, il est prêt comme il le fera dans l'affaire de Berguent au Sud-Oranais à demander sa mise en disponibilité afin que le recul menaçant n'atteigne que lui et non pas la France, afin que notre prestige ait le moins possible à souffrir du manquement menaçant à la parole qu'il a personnellement engagée auprès des tribus de la région.

L'idée de prestige ne fut jamais pour lui un mot vide de sens. Il voyait clairement combien cette idée est génératrice d'ordre et de sécurité et ouvre en définitive la porte aux courants commerciaux.

Il fut un temps où, l'on ne sait trop pourquoi, ce mot paraissait avoir dans les sphères officielles comme une saveur réactionnaire. Peut-être cela tenait-il à la caricature qui en fut faite ailleurs à coup de plumets aux chapeaux, d'aiguillettes rutilantes, de discours ronflants et d'amusantes fantaisies comme celle qui faisait précéder certain grand personnage en visite dans ses possessions africaines de deux lieuteurs vêtus de pourpre.

Lyautey n'était pas insensible aux habits élégants, aux burnous flottants, aux selles ouvragées et aux caracolades à l'entrée des ksours. Et il savait que les populations au milieu desquelles il vivait n'y étaient elles-mêmes pas insensibles. Ses goûts naturels le faisaient vivre à l'aise dans l'élégance et la grandeur. C'est tout naturellement qu'à Aïn-Sefra, il vivait en grand seigneur du désert et qu'aux grands caïds algériens et marocains, il donna toujours le spectacle d'un homme de race. Mais ces côtés extérieurs, et non négligeables, du prestige dont, par lui, la France recueillit le bénéfice eussent été évidemment insuffisants s'ils n'avaient été le complément harmonieux de la force tranquille et sûre d'elle-même, de l'autorité généreuse et ferme, de l'attention constante aux besoins et aux intérêts des populations dont il avait la charge.

Le soin qu'il apportait au bien de ses administrés ne saurait mieux apparaître que dans les récits détaillés qu'il nous fait çà et là de l'emploi de certaines de ses journées à Madagascar. Il faudrait lire à loisir le récit de ses pérégrinations et de ses visites aux œuvres multiples qu'il entreprend et qu'il contrôle : écoles, hôpitaux, pépinières, essais de cultures, travaux d'irrigation, etc... pour la prospérité matérielle et morale des populations qui lui sont confiées.

« Et sapristi ! conclut-il, ce ne sont pas là des journées de soudard, et les vingt officiers qui commandent des sections dans un territoire ont la même journée, et les sous-officiers dans leur district, et les soldats dans leur village, car cet organisme se ramifie à l'infini et porte aux extrémités notre contact, nos connaissances pratiques, notre tutelle très bienfaisante de leur aveu même. »

Aucun aspect de ses multiples occupations ne lui paraît négligeable. Comme le fait remarquer André Maurois « il n'a pas d'ordre de grandeur dans l'esprit. A tout ce qui l'intéresse il se donne avec passion ».

Il se passionne pour les intérêts de ses administrés, pour le succès de toutes ses entreprises, pour le bien supérieur que la France en retirera. Sa pensée va plus loin que la besogne immédiate, que la réussite locale. Il voit dans l'expansion coloniale autre chose et mieux qu'un accroissement de puissance et de prospérité. Il y voit pour la France une promesse de rénovation.

Il voit à l'œuvre dans les contrées les plus lointaines des Français qui peinent et qui luttent et qui mettent partout du cœur à l'ouvrage, et qui surmontent avec le sourire toutes les difficultés et qui bâtissent pour eux et pour le Pays de la richesse et de la force matérielles et morales.

Son admiration se fait jour tout au long de sa correspondance. Elle n'éclate pas en formules grandiloquentes. Elle fuse, de ci et de là, entre les lignes d'un rapport, entre deux descriptions, entre deux récits d'action. Elle se dégage en jets de flamme lumineux et chauds :

« Quels officiers ! Quels hommes ! Quels dévouements ! »

« Ah ! les modestes, énergiques, endurants et laborieux officiers ! »

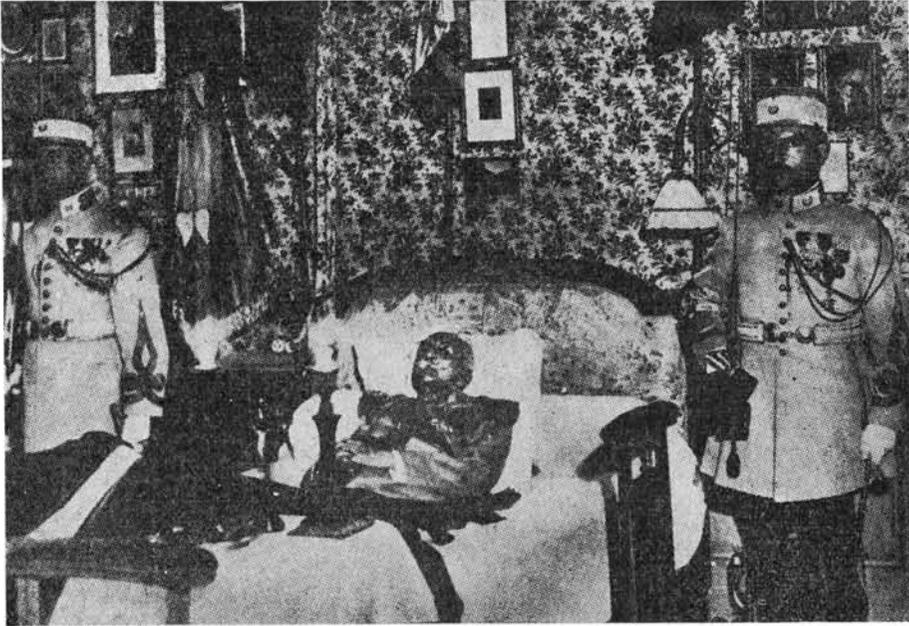
« C'est chic de commander à des gens comme ça ! »

Et sous la plume d'un homme qui a projeté sur toutes choses un regard clairvoyant, qui a su voir et juger sans se laisser abuser par les apparences et qui d'ailleurs a montré l'emploi qu'il savait faire de toutes les énergies et de tous

les dévouements dont il parle, il est réconfortant de lire ces mots :

« Je conserve l'admiration, riche d'espoirs, de l'immense majorité de tous ceux que j'ai vus à l'œuvre : officiers chefs de poste ou de région, ingénieurs, consuls, colons, oui colons, surtout colons... tous ces Français individuels... Et celui-là, le Français individuel, les autres nations peuvent nous l'envier, et c'est là notre espoir, notre raison d'être à nous qui n'avons pas désespéré, parce qu'après

ne sont pas près de s'en éteindre dans les cœurs français. Elle nous incite à vouloir et à oser. Elle nous indique le chemin et les conditions de l'action féconde. Elle nous donne une grande leçon de générosité humaine, de large compréhension des devoirs multiples qui nous incombent. Elle nous enseigne à mépriser toutes les questions de personnes, les intérêts mesquins, les querelles de clocher pour servir joyeusement un seul idéal : Patrie !



Le maréchal Lyautey, sur son lit de mort, veillé par deux officiers supérieurs.

tout ce Français individuel c'est tout de même de lui que la France est faite, et qu'il s'agit seulement de grouper toutes ses révoltes et ses efforts isolés, de leur donner la conscience de leur nombre et de leur force, de les faire se reconnaître pour amener la rénovation libératrice ».

L'idée ne le quittera jamais d'un retour de forces vers la Mère-Patrie des énergies que la France dépense si généreusement dans son Empire. Ces énergies lui paraissent constituer comme une accumulation de ressources matérielles et surtout morales pour revivifier le Pays.

A maintes reprises, il exprima cette conviction. Evoquant la saine atmosphère dans laquelle toute une génération se purifie aux rudes besognes sur les terres lointaines, il appelle de ses vœux le courant d'air qui ramènera de l'oxygène à la Métropole.

IV

Depuis six ans, cette voix vibrante et claire s'est tue à jamais. Mais les échos

Non ! cette voix ne peut mourir qui proclame à travers les années :

« Ce sera un bel effort, et je voudrais bien en être le témoin et le participant avant de mourir que celui qui désembourbera la race française, qui la remettra en marche, lui rendra la fécondité, l'essor et la foi dans les longs avenir ! »

Son dernier message, qui fut encore et toujours un message d'union et de compréhension humaine, est gravé sur la pierre :

Ici
repose
Louis-Hubert-Gonzalve Lyautey
qui fut
le premier Résident de France
au Maroc
Décédé

dans la religion catholique dont il reçut en pleine foi les derniers sacrements profondément respectueux des traditions ancestrales et de la religion musulmane

gardée et pratiquée par les habitants
 du Moghreb auprès desquels
 il a voulu reposer en cette terre
 qu'il a tant aimée
 Dieu ait son âme' en la paix éternelle !

Au-dessus de cette pierre, plane l'âme
 d'un grand et pur Français, d'un grand
 homme d'action dont la dernière volonté
 est encore en elle-même un acte, d'une
 sereine prescience.

En le lui inspirant, la Providence n'a
 pas voulu seulement épargner au tom-
 beau de ce Lorrain la profanation des
 légions ennemies.

De la terre marocaine où il a voulu re-
 poser, de cette terre d'Empire imprégnée
 de son souvenir et fructifiée par lui,
 monte, vivifiante et claire la flamme de
 sa foi dans les longs destins de la France.

Et nous nous tournons, avec la même
 foi, vers le simple monument de Rabat,
 vers le blanc mausolée à l'ombre des ar-
 bres... Ces mêmes arbres qui ont abrité
 les méditations du Maréchal bâtisseur
 d'Empire, ne peuvent inspirer que de
 mâles résolutions au grand soldat dont
 maintenant leur feuillage léger accueille
 parfois les méditations.

ERNEST LAFFAILLE.

M. Ernest LAFFAILLE

M. Ernest-Marcel Laffaille est né en 1893 à Lorient. Son origine bretonne suffit à expliquer toute sa carrière : une carrière de marin.

Il entre à l'Ecole Navale en Septembre 1912. Nommé aspirant de marine en Août 1914, il s'embarque sur le croiseur « Dupetit-Thouars » dans l'escadre du Nord, puis comme enseigne de vaisseau sur le cuirassé « Bretagne » puis sur le « Commandant Rivière », dans les flottilles de l'Adriatique.

Il est nommé officier canonier du croiseur « Jurien-de-la-Gravière », en division de Syrie, puis lieutenant de vaisseau en 1920, et il prend part à la campagne de Syrie-Cilicie. Il est présent aux opérations de Mersina où il se fait brillamment remarquer et reçoit la citation à l'ordre du corps d'Armée.

En 1922, il est chef du service Artillerie du cuirassé « Courbet », puis, de 1923 à 1926, il occupe le poste de professeur de tir adjoint et membre de la Commission d'Etudes pratiques d'artillerie navale.

En 1926, M. Laffaille entre à la Compagnie du Canal de Suez; en 1934, il est promu capitaine de corvette de réserve, et, depuis les hostilités, affecté spécial comme agent principal du Transit à Suez.

M. Laffaille est chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1925.

FIGURES FRANÇAISES

∨

FUSTEL de COULANGES

Conférence de

M. Pierre Jouquet

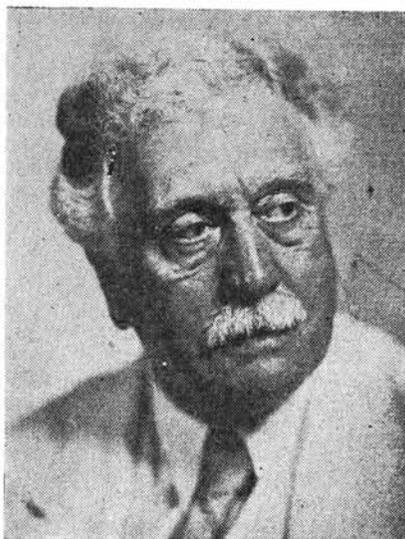
Membre de l'Institut.

Faite au Caire le 12 Mars 1941

Mesdames,
Messieurs,

« M. Fustel de Coulanges a étudié l'histoire, il l'a enseignée, il l'a écrite, voilà toute sa vie. » Ainsi débute le très bel éloge qu'un autre grand historien, Albert Sorel, a donné de son prédécesseur à l'Académie des sciences morales. On conçoit qu'il serait difficile et criminel de « romancer » pour votre agrément une pareille vie.

On a comparé Fustel à Montesquieu et c'est une comparaison qui s'impose. Mais Sorel dit très bien, non sans quelque malignité: « Entre l'auteur des *Lettres persanes* et de *L'Esprit des Lois* et l'auteur de la *Cité antique* et des *Institutions de la France*, il y a l'esprit de corps, les prérogatives des cours souveraines, il y a surtout Montaigne et la Gascogne. » Et sans doute si Fustel est un des plus purs écrivains d'histoire, ce n'est pas un grand seigneur des Lettres, encore moins un noble de grande robe; ce n'est qu'un professeur en jaquette noire, un universitaire esclave de son travail. Mais ceux qui l'ont connu, ne pouvaient oublier (je cite encore Sorel) « cette figure pâle et nerveuse, ce front intelligent, courbé par la fatigue et que relevait incessamment l'effort de la pensée, cette réserve fière, cette simplicité imposante, ce ressort de caractère, sous des apparences maladi-



M. Pierre Jouquet

ves, cette attitude à la fois méditative et inquiète, ce regard clair, avide de longues perspectives et de contemplations sereines, et, en même temps, cette curiosité, cette impatience de l'objection guettée, provoquée, saisie avec une sorte d'avidité fiévreuse de l'anéantir et de s'en délivrer; quelque chose d'impérieux dans la doctrine, d'âpre et de tranchant dans la controverse, une flamme intérieure qui animait et consumait aussi l'homme tout entier ».

Après cet admirable portrait, il suffira de rappeler, pour situer Fustel dans le temps, que né en 1830 il entra à l'École Normale en 1850, à une époque où, comme il le dit lui-même « le parti qui dirigeait alors la France essayait d'imprimer à cette école un mouvement de recul ». Il y eut pour maîtres Jules Simon, Vacherot, Francisque Bouillier et Chéruel. En 1853 il fut nommé à l'École d'Athènes, ce qui nous valut, selon l'usage d'alors, un substantiel mémoire historique et descriptif sur l'île de Chio, puis successivement au lycée d'Amiens, au lycée Saïst-Louis, à la Faculté de Strasbourg, à l'École Normale, comme maître de conférences. Depuis 1875 enfin, il enseigne à la Sorbonne. Retardé dans sa titularisation jusqu'en 1879 par les préjugés stupides des politiciens, il est pour-

tant appelé en 1880 à la direction de l'École Normale que sa santé l'oblige à quitter deux ans après pour reprendre ses cours à l'Université; malade encore il les abandonne en 1887, pour mourir en 1889, son œuvre inachevée, et, à l'exemple de son prédécesseur à la direction de l'École, le stoïque Ernest Bersot, avec la résignation d'un sage. Car ces grands humanistes, qui savaient vivre avec tant de simplicité, savaient aussi mourir avec grandeur !

Les monuments de son travail sont nombreux, plus parfaits encore que nombreux. Nous ne parlerons ni de sa thèse sur Polybe, ni de son mémoire sur la propriété à Sparte, qui fit pourtant époque, ni de son étude sur Turgot, ni de tant d'autres dissertations sur le Moyen âge, l'Antiquité et les Temps modernes. Fustel sera ici pour nous uniquement l'auteur de ces deux grands livres, la *Cité antique* et les *Institutions de la France*.

LA CITE ANTIQUE.

A la fin de la *Cité antique*, Fustel résume son livre en une phrase : « Nous avons fait l'étude d'une croyance. Elle s'établit, la société humaine se constitue; elle se modifie, la société traverse une série de révolutions; elle disparaît, la société change de face ».

Cette croyance, c'est la religion des ancêtres, associée ou plutôt confondue avec le culte du foyer. Elle crée la famille, au sens large, c'est-à-dire le clan patriarcal, où seule compte la parenté par les mâles, et dans lequel se groupent tous les descendants d'un même ancêtre sous l'autorité absolue du *pater*, c'est-à-dire du mâle qui, par les mâles, se rapproche le plus directement de l'ancêtre commun. Ce clan possédait collectivement des terres et des serviteurs, esclaves ou affranchis, ceux-ci devenus les clients; c'est la *gens* romaine primitive, le *genos* grec. Voilà le premier groupement social apparent dans le monde antique, et qui peut contenir « plusieurs milliers d'individus ». Bientôt des raisons d'ordre économique amènent plusieurs de ces familles à s'associer : en *phratrises*, d'abord, sous la protection d'un dieu, généralement un homme divinisé qu'elles adorent toutes, près d'un autel ou foyer commun, car les membres des phratrises se sentent frères par le sang. Et de même, quand les phratrises se groupèrent en *tribus*. Mais la formation de la cité par le groupement de tribus est un phénomène plus complexe, car il s'accompagne d'un changement dans les idées religieuses. Les hommes, en effet, n'ont pas seulement divinisé leurs ancêtres pour en faire les dieux du foyer; à côté de la religion do-

mestique, il y a la religion naturiste, celle qui divinise les forces de la nature et ainsi donne naissance aux divinités de l'Olympe. Adorés d'abord dans les familles, ces dieux, à la différence des dieux domestiques, pouvaient admettre bien d'autres fidèles que les membres de la famille, et quand, pour des causes diverses, les tribus se réunissent pour former la cité, celle-ci les empruntera aux familles, surtout à ces familles plus douées d'imagination religieuse, qui auront donné au culte un prestige plus grand : tels les Eumolpides et les Kerykes d'Eleusis, ou les Erechthéides de l'Acropole. A l'exemple de la famille, de la phratrie et de la tribu, la cité aura son foyer, son prytanée, où, dans la flamme perpétuellement ardente, se manifeste Hestia ou Vesta, déesse virginale. La cité, comme le *genos*, sera gouvernée par un roi, prêtre et chef de guerre, entouré des chefs des *genè*. Ainsi constituée la cité est promise à de longues destinées.

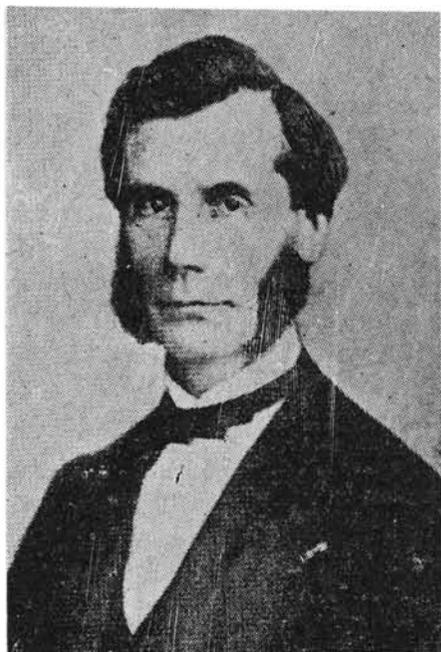
Destinées qui ne seront pas toujours sereines, car au cours des temps, des révolutions la transforment jusqu'à la détruire. Première révolution : l'aristocratie des *pateres* enlève au roi l'autorité politique pour ne lui laisser que le sacerdoce. A Rome c'est la chute des rois remplacés à la fin du VI^e siècle par les deux consuls; à Athènes c'est l'affaiblissement du roi, qui devient l'archonte-roi, par la création du polémarque et de l'archonte. La deuxième révolution, plus lente, amène le démembrement du *genos* et la disparition de la clientèle. Il est clair qu'à la longue, les chefs des familles comprises dans le *genos* deviennent impatients de l'éternelle tutelle où les tient l'autorité du *pater*. Les clients cherchent à s'affranchir d'une dépendance économique qui ressemble à de l'oppression. Par la suppression du droit d'aînesse, la famille, au sens large, se résout en plusieurs familles au sens étroit et les clients vont grossir les rangs de cette masse confuse, la plèbe, qui est en dehors du *genos*. Comment dater cette transformation progressive? A Rome elle commencerait au temps du roi Servius Tullius; à Athènes elle s'achève, pour Fustel, au temps de Solon. Mais avant Solon lui-même le développement du commerce et de l'industrie donne naissance à une classe riche, et dont la fortune n'a pas sa source dans la possession du sol. Exclue du *genos* et de la cité, ces riches plébéiens conduiront la plèbe à la conquête de l'égalité civile et politique : à Rome à la fin du IV^e siècle, à Athènes à la fin du VI^e avec Solon et Clisthène : c'est la troisième révolution !

La cité ne pouvait se développer davantage; la lutte entre les riches et les pau-

vres, que Fustel avait si bien décrite dans son *Polybe*, devait préparer sa ruine; la conquête romaine, enlevant tout caractère politique à ces petites républiques indépendantes, achevait, dans un certain sens, l'œuvre des monarchies hellénistiques et réduisait les cités au rang de municipalités; bientôt le Christianisme, dont Fustel parle en termes magnifiques, assurait dans les esprits et les cœurs le triomphe d'une religion universelle et aussi d'une conception universelle de l'humanité, qui changent pour toujours les conditions du gouvernement et opposent, pour la première fois, les droits de la conscience individuelle à ceux de l'Etat.

Telle est la construction de Fustel. Elle a sa grandeur; elle a ses faiblesses. Je crains que le sec résumé que vous venez d'entendre rende surtout sensibles ses faiblesses. Elles ne tiennent pas toutes aux conceptions de l'auteur, mais à l'état de la science de son temps. Il nous est facile de le critiquer, à nous qui avons connu le magnifique développement de l'archéologie et de l'ethnographie contemporaines. Rappelons-nous que la *Cité antique* est de 1864, que les premières fouilles de Schliemann à Troie sont de 1871 et que les résultats n'en ont été quelque peu connus que depuis 1878. Et que de siècles ignorés la pioche des fouilleurs et leurs méthodes de plus en plus sûres n'ont-elles pas fait sortir, depuis, des ténèbres où ils étaient ensevelis! Quel mérite aurions-nous à dire que la recherche de Fustel n'atteint pas les origines, que les Achéens, qui vivaient sans doute sous le régime du clan patriarcal, sont tard venus dans la Méditerranée orientale, au XVII^e ou XVI^e siècle avant notre ère, que les Hellènes les ont suivis, et que les Doriens n'ont paru que vers 1100, tandis que les Minoens de Crète développaient une civilisation sans doute très différente, depuis le temps des premières dynasties égyptiennes; qu'en Italie les Latins, qui ont peut-être construit les *terramare*, habitations lacustres de la vallée du Pô, se sont mêlés à bien d'autres peuples: Ombriens, Etrusques, Iapyges et Grecs, et qu'il est improbable qu'il n'y ait pas eu réaction de ces premiers habitants sur les nouveaux? Les découvertes de l'archéologie et de la linguistique le prouvent d'ailleurs abondamment! Quelle peine aurions-nous à constater que la religion de l'ancêtre, telle que Fustel nous l'a décrite, et que l'antiquité l'a connue, suppose une conception de l'âme qui n'est pas primitive? Homère, que l'on a reproché à Fustel de n'avoir pas assez approfondi, se représente la survie des morts d'une manière fort éloignée de celle qui s'exprime dans le

culte du *genos*, puisque, pour le poète, la force qui anime l'homme est anéantie par la mort et que ce qui reste n'est qu'une ombre pâle, image affaiblie de l'individu physique, flottante aux plages désertes de l'Océan, et qui doit se gorger de sang pour retrouver quelque mémoire et quelque sentiment de son ancienne vie. Mais Fustel n'avait pas, comme nous, les enquêtes de J. Frazer, de Lévy-Bruhl et de tant d'autres sur la mentalité primitive. Elles nous montrent que s'il avait



Fustel de Coulanges

parfaitement raison, contre certains de ses censeurs, d'accorder à la mentalité mystique une action prépondérante sur les sociétés les plus archaïques et la plus grande attention au culte des ancêtres, le *genos* et sa religion ne sont certainement pas des institutions primitives; si l'on voulait rester dans les limites du monde étudié par Fustel, c'est plutôt la phratrie avec sa constitution plus lâche, qui serait plus propre à nous donner l'idée du clan le plus ancien. Et c'est un difficile problème que celui de la naissance du *genos* et de l'aristocratie! Mais nous devons accepter le point de départ qui était imposé à Fustel par ses connaissances, et dès lors les seules critiques légitimes que l'on puisse lui adresser sont du genre de celles que lui a opposées le savant qui, de notre temps, s'est le plus inspiré de son esprit. Gustave Glotz a montré que loin d'être sortie

des institutions familiales, la cité, tout en les conservant, n'a pu grandir qu'à leurs dépens. Elle n'a pu établir son autorité au-dessus du *genos* qu'en faisant appel dans le *genos* même aux énergies individuelles qu'il comprimaient et qu'elle libère. La cité était d'ailleurs formée en Attique bien avant Solon et il en résulte que l'idée que Fustel se fait des réformes soloniennes est probablement erronée.

Mais loin de nous la pensée de chercher à compléter ou à corriger ce grand homme; toute œuvre d'érudition est mortelle, et, à l'heure où nous sommes, il importe peu de réveiller des polémiques; il est plus fécond de chercher des leçons dans l'influence que la *Cité antique* a fort heureusement exercée par sa doctrine et ses méthodes. Fustel a été le maître de nos maîtres. Il n'a pas peu contribué à allumer pour cette famille de travailleurs, que, faute d'une expression plus juste, nous appellerons l'école historique française, la flamme qui naguère encore brûlait à son foyer, aujourd'hui si lamentablement dévasté!

L'histoire est une science, n'a cessé de proclamer Fustel, et dont la méthode, comme celle de toutes les sciences d'observation, est dirigée par le principe de la soumission aux faits. Or les faits historiques ne peuvent plus se trouver que dans les textes. « L'histoire est ce qui est dans les textes, rien que ce qui est dans les textes, tout ce qui est dans les textes. » Et du temps de sa direction, à l'École Normale, la mode était de s'aborder dans les couloirs avec la question qu'il posait perpétuellement dans ses conférences : « Avez-vous des textes précis ? »

Gardons-nous de discuter ici, philosophiquement, la grave question de savoir si l'histoire est une science. La génération de Fustel n'en doutait pas et n'en pouvait peut-être guère douter. Il est certain d'ailleurs que l'historien ne fera rien d'honnête, s'il ne traite pas sa discipline comme une science, même avec le sentiment secret que sur certains de ses domaines — intentionnellement laissés à d'autres par Fustel — elle ne saurait être tout à fait une science comme les autres et qu'il y a des réalités qui échappent encore aujourd'hui et échapperont peut-être toujours aux prises de l'histoire et même à celles des véritables sciences.

Mais on a pu critiquer aussi l'axiome de Fustel comme trop étroit, parce qu'il néglige beaucoup de documents qui ne sont pas des textes, encore que si ces documents peuvent compléter l'enseignement des textes, on ne voit pas facilement comment avec eux seuls et sans le commentaire des textes on arriverait à faire de l'histoire. On l'a blâmé aussi

pour sa foi aveugle dans les textes, et son biographe de l'Encyclopédie italienne, par exemple, l'accuse de manquer de critique. Cela signifie sans doute simplement que Fustel était un critique conservateur. Et il est certain qu'il n'a pas eu les hardiesses, d'ailleurs si fécondes, d'un Ettore Pais. Mais a-t-il eu tellement tort? J'ai peine à le croire. Il venait dans un temps où l'hypercritique sévissait, en Allemagne surtout. Au nom d'une antiquité, dont on s'était par avance fabriqué l'image, on rejetait le témoignage de l'antiquité. On pouvait voir des philologues, à l'imitation du Hollandais Peerkampf, effacer trois strophes sur cinq dans les *Odes* d'Horace sous prétexte qu'elles ne répondaient pas à l'idéal que l'on pouvait se faire du style de poète et, à l'École Normale, je fus l'indigne disciple de l'excellent helléniste Edouard Tournier, qui ne pouvait faire trois pas dans un texte grec sans être choqué par une prétendue faute de copiste. Les mêmes excès régnaient dans les sciences historiques. L'exemple et les leçons de Fustel ont gardé en général nos historiens de ces extravagances. Il y a dans son livre telle page sur les archives des cités, où il est montré que dans des villes, dont la religion profonde était le culte des ancêtres, on était nécessairement soucieux de garder les souvenirs du passé. « L'histoire est le plus aristocratique des goûts » a dit Ernest Renan; or, d'après Fustel, la cité antique fut une fondation de l'aristocratie. Elle ne pouvait donc pas ignorer tout à fait son histoire. Et Fustel avait sans doute raison de penser qu'elle ne l'ignorait pas en effet. L'expérience des dernières années montre que, dans l'ensemble, la tradition de l'antiquité est digne de confiance et que, s'il faut l'interpréter, ce n'est pas avec nos idées modernes, mais, comme Fustel n'a cessé de le répéter, avec les idées mêmes des Anciens.

Cet idéal de prudence et de précision devait plaire aux Français généralement pauvres de cette imagination qui répand les hypothèses, mais bien armés de finesse et de sens, comme leur plaisait aussi cet esprit de système, habile à construire une théorie lucide sur des données peu nombreuses, mais strictement éprouvées. C'est ce talent qui fait à la fois le charme et la faiblesse de la *Cité antique* : le charme, parce que se trouve ainsi fortement éclairé un côté des choses; la faiblesse, parce que la réalité est complexe et ne se laisse pas aisément découvrir tout entière par des hypothèses sur quelques indices, si bien choisis qu'on les croie. Encore dans les spéculations de l'intelligence, cette disposition d'esprit, si séduisante pour nous, peut-elle avoir ses

avantages; un système est toujours amené par un autre système; mais elle est dangereuse dans les techniques qui intéressent les pratiques de la vie, et n'avons-nous pas vu des stratèges préparer les désastres, en appliquant des doctrines logiquement très bien liées, mais basées sur des prémisses incomplètes, et qui oublièrent volontairement de prévoir, sur les champs de bataille, l'élément blindé qui devait décider du combat ?

Quel profit ne tireraient pas les jeunes érudits qui se forment ou débute dans les années terribles que nous vivons, s'ils méditaient sur l'expérience de ces aînés qui arrivaient à l'âge d'homme au moment de nos défaites de 1871, et dont soixante-dix ans après, nous avions si funestement oublié la leçon ! C'est le temps où Fustel, ayant quitté la chaire de Strasbourg, occupait celle de la Sorbonne. Les maîtres, humiliés d'appartenir à une génération qui avait laissé tomber ses armes, parlaient devant des disciples frémissants et pensifs. On se sentait vaincu sur tous les domaines et ceux qui se donnaient aux études philologiques et historiques admiraient avec une sorte de stupeur la puissance de l'érudition allemande. N'avons-nous pas entendu, dans notre jeunesse, des hommes d'esprit superficiel critiquer cette admiration comme une trahison ? Elle devait au contraire porter ses fruits. La France a toujours produit de grands érudits; mais il faut bien avouer qu'au temps du Second Empire, ils n'abondaient pas dans ses Facultés (il n'y avait pas encore d'universités). Fustel était arrivé à l'École Normale, au moment où les ministres de l'historien de César y proscrivaient les travaux d'érudition. « Mais il y avait des maîtres indépendants, qui savaient se mettre au-dessus des programmes et l'on n'avait pas pu fermer la Bibliothèque ». Au moment même où Renan déplorait que l'École Normale n'eût jamais formé de véritables chercheurs, et que parmi tant de lettrés sortis de ses concours, on ne vit jamais paraître un archéologue ou un épigraphiste, Paul Foucart publiait ses mémoires sur Delphes, Heuzey allait accomplir sa mission de Macédoine, Perrot sa mission de Galatie. Quelques années après Albert Dumont arrivait à la direction de l'École d'Athènes (1876) et lui ouvrait sa véritable voie. Il avait parmi ses disciples, Théophile Homolle, élève de Fustel. Que de fois ai-je entendu Homolle, notre sagace et regretté directeur, me parler avec émotion de ces deux maîtres ! En 1881 notre École archéologique de Rome était fondée et, la même année, Gaston Maspero créait l'Institut d'Archéologie du Caire. Cette ferveur dans le travail, on la devait pour

beaucoup à l'enseignement de Fustel. Il semait d'ailleurs sur un terrain admirablement préparé pour les moissons futures. L'Université avait encore conservé son goût et ses méthodes dans l'enseignement des humanités. Les méthodes nouvelles de l'érudition trouvaient l'appui d'une excellente formation d'humaniste. Hélas ! les réformes de Jules Ferry, et qui devaient pourtant provoquer peu après la création des Universités de France, allaient bientôt irrémédiablement affaiblir, dans les écoles secondaires, l'enseignement des lettres anciennes. Celles de ses imprudents successeurs devaient l'achever et frapper ainsi d'une débilité originelle ceux qui faisaient des efforts pour renouer la tradition des contemporains de Fustel.

Qui s'étonnerait pourtant de la pléiade de disciples sortis de l'école du maître dans l'esprit, par les Homolle, les Guiraud, les Gustave Bloch, les Glotz, les Holleaux, les Fougères est venu jusqu'aux Perdrizet, aux Besnier, aux Meriin, aux Homo, aux Hatzfeld, aux Pierre Rousset, aux Jérôme Carcopino ? Chacun a ou avait (car beaucoup d'entre eux nous ont quittés), capté pour soi un peu de cette cristalline lumière, chacun selon son originalité propre, car, en France, ce n'était pas l'habitude de jurer *in verba magistri*, et c'est même un de ceux dont le tempérament fougueux était le plus opposé à celui du maître, qui fut un de ses plus fidèles disciples. C'est à lui, c'est à l'admirable historien de la Gaule, c'est à Camille Jullian que nous devons de pouvoir lire sous leur forme définitive les six volumes des *Institutions de la France*

LES INSTITUTIONS DE LA FRANCE

Pour arriver à la France Fustel part de la Gaule. En s'emparant de la Gaule, Rome a-t-elle détruit une nation ? Non ! S'il est vrai que l'on ne puisse qualifier les Gaulois de peuple primitif, ce serait pourtant une illusion de parler de nation gauloise. La Gaule était divisée en plusieurs États, *civitates*, différemment développés, en lutte les uns contre les autres, déchirés par les partis — monarchiques, aristocratiques, démocratiques — en pleine crise sociale. Une partie des Gaulois va d'elle-même aux Romains, et la Gaule tout entière a bien vite été séduite par la civilisation romaine. Enfin et surtout, le conflit n'était pas seulement entre Rome et la Gaule, mais déjà entre la Gaule et l'Empire d'une part et les Germains de l'autre. Par sa seconde campagne qui fut dirigée contre le Germain Arioviste, César sauva les Gaulois et l'Empire de l'invasion germanique; retardée ainsi de cinq siècles, elle se produira « à

un moment où la civilisation avait jeté (en Gaule) de si profondes racines que les barbares ne purent l'extirper; ils furent au contraire enlacés par elle ». A voir les Gaulois devenir si vite gallo-romains et se hâter de prendre des noms latins, on a crié à la servilité, à la légèreté gauloises ! On aurait dû faire attention qu'il en fut de même en Espagne, en Asie, en Mésie, en Pannonie, en Afrique, en Grèce aussi quelquefois, et même chez les irréductibles Germains, qui n'ont jamais eu rien d'irréductible que leur barbarie : le brave Arminius, le fameux héros national, était un officier de l'armée romaine; et Tacite nous le montre, lui et son frère resté, celui-ci, fidèle aux enseignes de sa légion, s'injuriant copieusement, comme des Allemands savent le faire, d'une rive à l'autre du Wesér.

Les Gaulois acceptèrent donc, dans leur ensemble, l'empire de Rome et généralement ils ne se révoltèrent pas contre l'idée d'Empire. Florus et Sacrovir sous Tibère n'étaient que des ambitieux. Clasicus, Sabinus et Tutor sous Vespasien, s'ils voulurent fonder un Empire des Gaules, ne le conçurent qu'à l'image de l'Empire romain. Ils portaient tous le gentilice de Julius, qui leur venait sans doute de César et au cours de l'histoire de l'Empire, au moment surtout des crises terribles qui devaient l'entraîner à sa ruine, c'est la Gaule qui fut la plus solide citadelle, c'est la Gaule qui le maintint.

Dans cette Gaule romanisée, quel sera l'effet de l'invasion germanique ? Problème brûlant ! Le XIX^{ème} siècle sous l'influence du romantisme et des historiens allemands avait vu naître des doctrines étranges. C'était un dogme que la civilisation du monde antique finissant avait besoin d'être régénérée par la vertueuse vigueur des races germaniques ! Ainsi le racisme n'est pas une doctrine nouvelle, et nous avons nous-mêmes sottement contribué à sa naissance. Comme les fantômes des morts qu'Ulysse évoque aux rives du fleuve Océan, Hitler pour la ranimer n'a eu qu'à lui faire boire du sang ! Donc, grâce à Dieu, ou plutôt aux dieux, les forêts de l'Allemagne nourrissaient la race pure des hommes forts. On abusait de Tacite pour l'affirmer ! Là régnaient les institutions qui devaient un jour faire le bonheur des hommes. Oh ! pas tout de suite ! car l'affreux Moyen âge, puis l'abominable monarchie et la détestable civilisation françaises avaient retardé le triomphe des lumières qui brillaient au cœur de la barbarie; pour les Français, il fallut attendre jusqu'à l'établissement de nos régimes parlementaires, pour les Allemands, jusqu'à l'unification de l'Empi-

re, sous le militarisme prussien. Laissons les Allemands, que nous retrouverons. Les Français étaient des hommes considérables. C'était Michelet, le grand Michelet, en qui nous croyions sentir palpiter le cœur de l'histoire, quand ce n'étaient le plus souvent que les battements de son propre cœur; Michelet, qui tout d'un coup fait dévier l'esprit de son œuvre, parce que, comme il le dit magnifiquement, « à la lueur de l'éclair de Juillet, une grande lumière se fit et j'aperçus la France ! ». C'était Guizot, attentif à « cet élément germain qui a fourni à la civilisation moderne naissante le souvenir des assemblées nationales ». C'était Augustin Thierry qui croyait voir le terme de l'évolution française dans la monarchie constitutionnelle, et qui sentait toute l'histoire, toute son histoire à tel point bouleversée par la révolution de 48, qu'à partir de ce moment il cessa d'écrire.

« Il y a des assertions, dit Fustel, qui ont commencé par être des hypothèses et qui, à force d'être redites, sont devenues des axiomes. » « Toutes ces généralités sont également inexactes : elles ne s'appuient sur aucune preuve. Elles sont le fruit d'une manière de penser qui est moderne et ne répond nullement au tour d'esprit des hommes du VII^{ème} siècle ». Or écarter l'esprit moderne de nos interprétations du passé est une règle constante de la méthode de Fustel de Coulanges.

Dans son second volume, *L'invasion germanique*, avec les « textes », il décrit l'Empire au IV^{ème} siècle; l'idée qui l'organise, c'est l'idée de la *Res Publica*, la Chose Publique, pour laquelle l'Empereur gouverne; gouvernement qui fut des plus absolus que le monde connût jamais, mais qui avait pour lui l'assentiment tacite et unanime; son instrument fut une administration centralisée, mais qui, tant qu'elle l'a pu, laissa subsister les franchises municipales dans les curies, et quelques libertés dans les assemblées provinciales, telles que celle qui se réunissait autour du grand autel des Gaules à Lyon, et qu'il faut bien se garder de se représenter comme des parlements. Dans ce grand corps de l'Empire, l'Eglise chrétienne vient s'intégrer, maintenant hiérarchisée, parce qu'elle s'adapte aux cadres de l'Empire, si bien que lorsque l'autorité impériale aura disparu « l'Eglise portait en elle une image des institutions de l'Empire et une partie de son esprit ». Puis il étudie le sol et les hommes : le sol sur lequel règne le régime de la propriété privée, les hommes, parmi lesquels il faut donner une attention spéciale à ceux dont le statut annonce un des traits qui iront s'accroissant

à mesure que nous avancerons dans le temps, je veux dire le lien personnel qui attache un homme à un autre, qui fait d'un homme l'homme d'un autre : ainsi l'esclave, la chose de son maître; l'affranchi l'homme de son patron; le colon qui, attaché à son champ par les dons du maître, par la misère, ou par un bail perpétuel, est l'homme du maître de la terre, avant de devenir l'homme de la terre elle-même; au-dessus de cette population dépendante, ceux dont elle dépend — les nobles : noblesse municipale, noblesse équestre et surtout noblesse sénatoriale, qui fournissent l'aristocratie des fonctionnaires, la dernière finissant par asservir et dominer les autres, parce qu'elle seule possède les grands domaines, qui dévorent les petits, et qui donnent la puissance.

Certes la vie politique, la vie intellectuelle, la vie économique ne sont plus aussi brillantes qu'autrefois. Bien des causes ont précipité la décadence et le désastre est prochain, mais « dire que l'Empire romain a péri par l'effet de sa corruption, c'est dire une de ces phrases vides de sens qui nuisent au progrès de la science historique et à la connaissance de la nature humaine ». « L'Empire romain est ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus noble dans le monde ». Pourtant, ce qui fit sa perte c'est « l'amollissement de la volonté, l'énerverment du caractère, l'atonie intellectuelle, la vie trop aisée ».

« Entre l'histoire de la Gaule et celle de la France se place l'invasion germanique ». Qu'a donc apporté l'invasion germanique ? C'est ici, on le sent bien, un point essentiel, un point névralgique. Mais voici Fustel avec ses textes. Il les a tous lus : les textes législatifs comme la Loi Salique, les lois des Ripuaires, des Burgondes et de Wisigoths, et même les codes scandinaves du XII^{ème} siècle, les diplômes et les chartes; les auteurs comme Ruodolf et Meginhard, Paul Diacre, Grégoire de Tours, Profuturus Frigeridus, et pour les débuts, pour la Germanie du II^{ème} siècle, Tacite, mais Tacite interprété sans prévention et avec rigueur. Or il ne trouve dans la Germanie de Tacite aucun « trait féodal », mais un état politique qui ressemble à celui des Gaulois avant César, des monarchies héréditaires comme des Républiques; des assemblées, sans doute, des Sénats et des assemblées d'hommes libres, mais sans aucune initiative, sans droit de suffrage, aucun magistrat élu; un certain air de liberté peut-être, mais « qui vient de ce que la famille est forte, et l'Etat faible ». « Dans la société ce qui règne plus que la liberté, c'est la subordination ». Encore au temps de Tacite cette Germanie très

peuplée peut paraître vigoureuse. Mais au V^{ème} siècle, elle est bien affaiblie. Les institutions se sont usées, la royauté et devenue élective et sans pouvoir — les bandes guerrières groupées sous un chef pour le pillage se multiplient — et la population diminue; la Germanie se vide, n'était l'arrivée des peuples nouveaux, et qui, après tout, ne sont pas très puissants : les Goths, les Vandales, les Hérules, les Gépides, les Alains, poussés par les Huns et par les Slaves.

Les Germains qui vont se montrer au V^{ème} siècle, chassés de Germanie, surtout par les désordres intérieurs demandent des terres. Ce n'est nullement « la marche solennelle et presque régulière d'un grand peuple qui a besoin d'expansion et qui, du droit de sa forte et vertueuse jeunesse, va fonder de nouveaux Etats. Ce ne sont pas des conquérants, ce sont des ravageurs ». Pillage terrible ! Les malheureuses populations de la Gaule ont beaucoup souffert.

Bien plus importants, pour les transformations futures, que les Germains qui combattent, sont les Germains auxquels les empereurs ont donné un établissement dans l'Empire où ils s'installent en sujets : ceux qui entrent comme colons et ceux qui entrent comme soldats.

Mais voici les Wisigoths, les Burgondes et les Francs ! Ceux-là ont pénétré dans l'Empire et y ont fondé des royaumes. Mais y a-t-il eu conquête véritable ? On les voit tour à tour, parfois même en même temps, soldats et ennemis de l'Empire : ce n'est pas en ennemis qu'ils forcent la frontière. Eux aussi, ils ont demandé des terres et fait la guerre pour les obtenir; une fois établis, ils sont les vassaux de l'Empire et ils deviennent ses soldats. Ils se révoltent parfois parce que l'empereur ne veut pas leur accorder les dignités qu'ils demandent, par exemple celle de *magister militum*; mais ils ne lui font pas volontiers la guerre. Clovis a conquis la Gaule non sur l'Empire, mais sur d'autres chefs et il l'a gouvernée comme délégué de l'Empereur; ce sont ses fils qui se détachent de Rome et si l'Empire tombe, c'est presque malgré les barbares. Il va sans dire que tous ces événements ont causé des destructions épouvantables, des pillages, d'atroces violences; il y a eu des guerres, il n'y a pas eu conquête, il n'y a pas eu asservissement d'une race par une autre, des Gaulois par les Germains. La propriété du sol n'a pas été enlevée aux Gaulois et les Gaulois n'ont pas été traités comme une race inférieure. Ces conclusions, à peine modifiées, sont devenues celles de l'histoire. Mais c'est à Fustel qu'on les doit. Grâce à lui on a

cessé « d'apprécier et de juger toute notre histoire au nom de cette iniquité première (l'asservissement prétendu de la Gaule). On ne présente plus la féodalité comme le règne des conquérants, l'affranchissement des communes comme le réveil des vaincus et la Révolution de 1789 comme leur revanche ».

Il y a cependant eu des états barbares; il y a eu une *monarchie franque* et dans les institutions de cette monarchie franque, « les anciens érudits voulaient trouver les titres de la monarchie, Boulainvilliers ceux de la noblesse, Montesquieu ceux de la liberté, les amis du parlementarisme... », mais nous en avons déjà parlé.

Cette monarchie franque est le sujet du troisième volume. Ce qui la caractérise ce n'est pas d'être une institution originale apportée des forêts germaniques; elle est surtout une adaptation des institutions impériales à l'esprit des Francs et aux conditions nouvelles créées par leur présence et leur puissance dans l'Empire. Quand on veut donner une idée des résultats auxquels Fustel a été conduit par la stricte analyse des textes, on s'exprime forcément en propositions qui s'opposent aux doctrines alors régnautes. La royauté franque n'est pas une royauté élective, et dans ses institutions nous ne trouvons pas trace d'assemblées nationales. L'élévation sur le pavais n'est qu'une cérémonie d'installation, nécessaire d'ailleurs comme le serment des sujets. Il n'y a autour du roi aucune noblesse de naissance, représentant les vainqueurs qui dominent les vaincus. La noblesse, comme au temps de l'Empire, c'est une aristocratie de fonctionnaires. Le roi mérovingien a un conseil, comme l'Empereur, un *concilium principis*. Au roi, le pouvoir législatif appartient tout entier, comme il avait fini par appartenir tout entier à l'empereur. Le centre du gouvernement, c'est le palais, avec les gens du roi, ses « nourris », avec son *maire*, ses bureaux, les *scrinia* de l'Empire du II^e siècle mais réduits sans doute et comme atrophiés. Dans ses traits essentiels, ou, si l'on veut, dans son esprit, ce palais mérovingien ne diffère pas du *palatium* des Augustes. La division administrative du territoire s'est modifiée : on ne trouve plus les grandes provinces que dans l'organisation de l'Église. Les comtes et les ducs n'administrent chacun qu'une ancienne *civitas*, mais les comtes et les ducs (les deux titres sont romains) sont des délégués du roi comme les gouverneurs romains étaient des délégués des empereurs. Le pouvoir judiciaire est entre les mains du roi qui juge avec des conseillers pris parmi les grands du palais; les comtes, qui tiennent du

roi leur pouvoir, jugent dans leur *mall* avec les *rachimbourgs*. Ces fameux *rachimbourgs*, dont on a voulu faire l'assemblée des hommes libres du canton, ou le modèle de nos jurys populaires, ne sont que des notables, *boni homines*, qui siègent comme assesseurs. Le trait le plus germanique des institutions judiciaires de la Gaule mérovingienne, c'est sans doute le *wehrgeld*, la composition, où, selon bien des érudits, ne se manifeste nullement le sentiment d'une inégalité de race, que refléterait l'inégalité des taux. Malheureusement les rois francs avaient dû abandonner les principes de l'organisation militaire romaine. Plus d'armée permanente : son existence avait permis pourtant de maintenir l'activité civile. Maintenant c'est une sorte de lourde levée en masse. Il y a donc, et il serait étrange qu'il en fût autrement, des influences germaniques dans la monarchie mérovingienne, mais elles viennent beaucoup moins de la vieille Germanie que de la nécessité d'harmoniser les institutions romaines aux temps nouveaux. Fustel n'y trouve presque rien qui ne soit déjà, au moins en germe, dans l'Empire romain, rien qui ait un caractère féodal. La féodalité a pourtant ses sources dans la France mérovingienne, mais elles ne sont pas dans les institutions publiques.

Où les chercher ? C'est le but des deux volumes suivants de nous le dire. Ils sont consacrés l'un à l'alleu, l'autre au patronat et au bénéfice. Fustel va donc encore étudier le régime du sol et la condition des hommes.

L'alleu ! terre prise aux Gaulois, tirée au sort entre les guerriers francs. Ainsi pensaient les anciens érudits, depuis Montesquieu, et qui ne sont pas des historiens de petite importance, car ils s'appellent Guizot, Grauppe, Pardessus, Garsonnet, etc. Une étude serrée des textes, nous montrera que le mot *alleu*, *alodium*, d'origine inconnue, n'a pas d'autre sens que celui d'héritage, de domaine patrimonial, et il en est de même du mot latin *sors* qui lui répond à peu près. Ainsi la propriété individuelle et privée subsiste à l'époque mérovingienne, elle n'a pas été remplacée, comme on l'avait prétendu par la propriété collective. La *marca*, dans laquelle on a voulu voir une manifestation de ce communisme, c'est d'abord la limite, *finis*, c'est ensuite le domaine tout entier, car le régime du grand domaine s'est maintenu dans la suite des temps.

Il est encore inscrit sur notre sol ! Nos villages et leur terroir, dont le nom vient le plus souvent de celui du propriétaire gallo-romain ou franc, représentent ces grands domaines. Sauf dans certaines

régions, Fustel ne trouve aucun village libre en dehors du domaine, aucun partage entre petites propriétés et villages libres par les Germains. Il serait sans doute et *a priori* absurde de croire qu'il n'y eût rien de changé, depuis Rome, dans la société mérovingienne. Les Germains ont apporté avec eux plusieurs coutumes juridiques, contraires aux usages et au droit romains : par exemple l'exclusion des filles de la succession à la propriété du sol. Les modes d'acquisition sont souvent nouveaux et présentent des traits qui révèlent la barbarie germanique. C'est ainsi que parmi les témoins, qui sont exigés pour les ventes, figurent des enfants que l'on avait bien soin de battre pour leur graver le souvenir de l'événement dans la mémoire. On voit aussi souvent le domaine se morceler en *portiones*; mais est-il assuré que ce soit sous une influence germanique ? D'ailleurs même dans ce cas l'individualité idéale du domaine n'est pas brisée.

Si l'on observe la population qui vit sur ce domaine, on retrouve les mêmes classes d'hommes qu'autrefois. Les liens se sont plutôt resserrés entre le maître et la terre d'une part et d'autre part ceux qui dépendent du maître et de la terre : esclaves de toutes races, aussi bien germains que gaulois; une diversité croissante d'affranchis, dont quelques-uns ont obtenu leur affranchissement par des modes nouveaux que le droit romain ne connaissait pas (affranchi *denarialis*), mais dont le statut a toujours pour caractère essentiel de les placer sous le patronat, on dit maintenant sous la mainbourg (mundeburg) du maître : des colons de plus en plus nombreux, mais dont la condition n'est pas essentiellement changée par l'invasion. Le propriétaire règne directement sur la partie de son domaine qu'il exploite lui-même au moyen de ses équipes d'esclaves, indirectement sur quantité de tenures ou manses, qu'il a concédés, soit à des fermiers libres de moins en moins nombreux, parce qu'en ces temps troublés le fermier libre cherche une protection plus efficace et devient aisément (inévitablement même après trente ans d'occupation) colon du maître; à des colons, à des esclaves, *servi*, serfs, qui peuvent avoir leur demeure sur le manse qu'ils cultivent (serfs casés), en sorte que le propriétaire est à la fois maître du sol et maître des hommes. Ainsi s'accroît cette sujétion de l'homme à l'homme, dont on a vu les commencements à l'époque du Bas-Empire; exemple frappant de cette lente transformation des usages qui, selon Fustel, finit par causer les révolutions les plus profondes et les plus durables. Le système n'a encore rien de féodal, mais il tend

vers la féodalité, qui s'élèvera sur cette fondation sans la détruire.

Elle sortira des trois institutions qui font l'objet du cinquième volume : le bénéfice, le patronat et l'immunité. Le bénéfice s'est développé sur le terrain du droit privé : il n'est presque pas autre chose que le précaire romain : le précaire ! faveur demandée avec prières, *preces*, par un plus pauvre à un plus riche, lot de terre, généralement, dont le précaire aura l'usufruit et la possession, toujours révocables par la seule volonté du donateur, et qui comportent des services mal définis; car le précaire n'est pas un contrat. Le plus souvent le pauvre cède sa propre terre au riche temporairement, par exemple pour éteindre une dette, à condition de continuer à l'occuper. Cette concession est une faveur, un bienfait du maître, mais le mot *beneficium* ne se trouve pas appliqué à une terre avant le VII^{ème} siècle, et il ne s'agit nullement de terres spéciales distribuées à des guerriers francs. Le précaire se combine avec le patronat et le patronat se renforce par la recommandation, cérémonie par laquelle un homme se met sous la main, dans la mainbourg d'un autre : il devient son fidèle, son *gasindus*, son *leude* : il entre dans sa *truste*. Quelle importance prend alors le grand propriétaire ! Et parmi les plus grands propriétaires il y a l'Eglise, il y a le roi. Or la *truste* royale a un caractère particulier. Le fidèle, l'*autrustion*, y est admis, *avec ses armes*, c'est-à-dire qu'en échange du bénéfice, il doit le service armé, et déjà nous entrevoyons le fief. Et si nous constatons encore que la puissance des grands propriétaires arrache au roi le privilège de l'immunité, qui écarte du domaine et les juges et les agents financiers du roi, derrière le maître du domaine nous verrons poindre le seigneur.

Et maintenant comment ces institutions deviendront-elles des institutions publiques ? on l'apprendra en observant les *Transformations de la royauté carolingienne*. La débilité des rois mérovingiens leur a fait perdre tour à tour leurs impôts, leurs soldats, et leurs sujets au profit de l'aristocratie des grands et des évêques; ceux-ci se groupent sous la protection du maire du palais, formant une société qui, par sa hiérarchie de patrons et de fidèles, ressemble déjà à la société féodale. Patron de cette aristocratie et bientôt maître effectif de l'Etat, le maire écarte les souverains défailants et fonde une dynastie nouvelle. Famille de saints, ayant à la fois l'appui de l'Eglise et la force que lui donne le principe féodal s'affirmant de plus en plus dans les institutions que nous venons d'étudier, elle restaure un moment, avec Charlemagne

l'autorité monarchique, mais s'affaiblit à son tour. Alors le roi est réduit au rôle d'un chef de fidèles; alors la féodalité est faite !

Telle est l'imposante construction que Fustel élève sous nos yeux, en éprouvant un à un tous les matériaux au feu de sa sévère critique. Il nous serait fort difficile de la soumettre ici à la discussion. Entre les romanistes et les germanistes le conflit n'est pas encore apaisé. Les thèses pourtant semblent s'affronter avec moins d'intransigeance. Il est possible que sur plusieurs points Fustel se soit trompé. C'était, il l'avoue lui-même, inévitable; peut-être a-t-il porté un jugement trop favorable sur l'Empire romain finissant, peut-être n'a-t-il pas accordé assez de valeur aux possibilités de la Gaule celtique, peut-être, comme le dit Louis Halphen, dans sa description de la monarchie franque, la façade romaine lui a-t-elle fait quelque illusion, bien qu'à lire Halphen lui-même, je me demande si cette façade n'était pas en même temps une armature. Mais il faut placer Fustel dans son temps. Son livre a constitué une réaction nécessaire et il apporte une multitude de résultats acquis, et un salutaire exemple. Fustel est un romaniste, mais, comme le fait remarquer à bon droit, son élève Paul Guiraud, il n'a pas été un romaniste intransigent; nul ne fut plus sincère dans son interprétation des textes; nul n'a été plus circonspect. Vingt fois devant une institution dont il cherche l'origine, il s'arrête, avoue qu'elle pourrait être germanique, mais presque toujours il la retrouve et peut la suivre dans la tradition de l'Empire romain. La formule modérée qui résumerait ses conclusions pourrait être : le régime féodal n'est pas beaucoup plus germanique qu'il n'est romain. En tout cas, il a mis la recherche sur un terrain solide, et ce terrain, il l'a défendu âprement. Sorel, qui penche assez décidément pour ses adversaires, souligne sa manière hautaine, sa passion de polémiste incisif, subtil et impérieux et lui reproche d'avoir perdu son temps dans ces polémiques. Mais les discussions ne faisaient que l'inciter à des études nouvelles : il restait d'ailleurs fidèle aux idées maîtresses qui avaient guidé sa recherche : respect du passé, sens de la continuité de l'histoire, goût exclusif des faits dont on peut assurer la certitude — « l'histoire, disait-il, est une science, elle n'imagine pas, elle voit » — et qui le portait à l'étude des institutions plus que des hommes (on l'en a blâmé); enfin et surtout la défiance de tout préjugé moderne dans l'interprétation du passé. Ainsi s'organise une œuvre austère, certes, mais qui, inachevée comme l'histoire de Thucydide, n'en est

pas moins comme l'histoire de Thucydide, une acquisition définitive, un κτήμα ἐς ἄελ.

POLEMIQUE ET MEDITATION SUR LES PRINCIPES.

« Mais n'allons pas imaginer que pour chasser de son laboratoire d'érudit les fantômes de l'esprit moderne Fustel prétendit faire abstraction de la société où il vivait et des destinées de la patrie où il était né. » (Sorel.)

Il est descendu plusieurs fois de sa tour d'ivoire, au moins deux fois.

En 1870, au cours de la guerre, Theodor Mommsen avait publié dans les journaux de Milan trois lettres au peuple italien dans lesquelles il justifiait la politique conquérante de l'Allemagne. Sous le titre : *l'Alsace est-elle française ?* Fustel lui répondit. Sa protestation serait-elle mieux entendue du monde qu'elle ne le fut alors? A l'histoire et à la philologie raciales, il opposait la conception moderne du principe des nationalités !

Une autre fois — mais peut-on dire que cette fois il descendit de sa tour d'ivoire ? — il eut à se poser une grave question, qui inquiétera toujours la conscience d'un historien patriote : quels sont ses devoirs envers la patrie ? On était au lendemain de nos défaites, Zeller venait de donner une histoire d'Allemagne et Fustel en salue l'apparition en ces termes avec joie : « Voici une histoire d'Allemagne qui diffère de celles que nous avons jusqu'ici : elle n'est pas un panégyrique de l'Allemagne ». Ainsi commence, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1872, un admirable article, une manière de savant et hautain pamphlet, sur la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans. « Pendant les cinquante dernières années, il ne venait presque à l'esprit d'aucun Français qu'on pût parler de ce pays autrement qu'avec le ton de l'admiration. Cet engouement date de 1815. Notre école libérale, en haine de l'Empire, qui venait de tomber, s'éprit d'un goût très vif pour ceux qui s'étaient montrés les ennemis les plus acharnés de l'Empire, c'est-à-dire pour l'Angleterre et l'Allemagne ».

Et chez ses prédécesseurs, Fustel cherche ce qu'ils ont pensé sur les problèmes qu'il devait reprendre lui-même à ce moment :

« Que n'a-t-on dit depuis lors sur la race germanique ? Nos historiens n'avaient que mépris pour la population gauloise, que sympathie pour les Germains. La Gaule était la corruption et la lâcheté : la Germanie était la vertu et la chasteté, le désintéressement, la force,

la liberté. Dans le petit livre de Tacite, nous ne voulions voir que les lignes qui sont à l'éloge du Germain et nos yeux se refusaient à voir ce que l'historien dit de leurs vices... »

« ... l'invasion nous apparaissait comme la régénération de l'espèce humaine; il nous semblait que les Germains n'étaient venus en Gaule que pour châtier le vice et faire régner la vertu... »

« Un artiste français voulut-il peindre l'Empire et la Germanie en parallèle, à la veille de l'invasion, au lieu de représenter la race gallo-romaine au travail, occupée à labourer, à tisser, à bâtir des villes, à élever des temples, à étudier le droit, à mener de front les labeurs et les jouissances de la paix, il imaginait de nous la montrer la coupe aux lèvres, dans une nuit de débauche. En face d'elle, il plaçait au coin du tableau la race germanique, à laquelle il prêtait un visage austère, un cœur pur, une conscience dédaigneuse. On dirait une race de philosophes et de stoïciens... Si M. Couture avait lu les documents de ce temps-là, il n'eût pas mis dans les traits de ses Germains la haine du luxe et l'horreur des jouissances, il eût mis l'envie et la convoitise ».

Trop souvent nos historiens ont imité le peintre Couture :

« Nous reprochions presque à Charlemagne d'avoir vigoureusement combattu la barbarie saxonne et la religion sauvage d'Odin... »

« Nous maudissions les guerres que Charles VIII et François 1^{er} firent au delà des Alpes, mais nous étions indulgents pour celles que les Allemands y portèrent durant cinq siècles. Plus tard, quand la France et l'Italie, après le fécond travail du Moyen âge, produisaient ce fruit incomparable qu'on appelle la Renaissance, d'où devait sortir la liberté de conscience avec l'essor de la science et de l'art, nous réservions la meilleure part de nos éloges pour la Réforme allemande, qui n'était pourtant qu'une réaction contre cette renaissance, une lutte brutale contre cet essor de la liberté.

« Sur la foi des médisances et des ignorances de Saint-Simon, nous accusions Louis XIV d'avoir fait la guerre à l'Allemagne pour les motifs les plus frivoles et nous négligions de voir dans les documents authentiques que c'était lui au contraire qui avait été attaqué trois fois par elle ».

C'est que nous apportions dans l'histoire notre terrible esprit de parti.

« De là nous est venu un patriotisme d'un caractère particulier et étrange. Etre patriote, pour beaucoup d'entre nous c'est être ennemi de l'ancienne France. Notre patriotisme ne consiste le

plus souvent qu'à honnir nos rois, à détester notre aristocratie, à médire de toutes nos institutions. Cette sorte de patriotisme n'est au fond que la haine de tout ce qui est français. Il ne nous inspire que méfiance et indiscipline au lieu de nous unir contre l'étranger; il nous pousse, tout droit à la guerre civile.

« Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect pour les générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire, et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française et s'imaginent qu'il restera un patriotisme français... »

« Nos plus cruels ennemis n'ont pas besoin d'inventer les calomnies et les injures. Leurs historiens les plus hostiles n'ont qu'à traduire les nôtres. Quand l'un d'eux écrit que la race gauloise était une race pourrie, il ne fait que répéter ce que nous avons dit en d'autres termes. Quand M. de Sybel parle de la corruption incurable de l'ancienne société française, il n'est que l'écho affaibli de la plupart de nos historiens... »

« ...L'étranger nous détestait, il y avait cinquante ans que nous nous appliquions à convaincre l'Europe que nous étions haïssables ».

Voilà pour les historiens français, venons-en maintenant aux historiens allemands.

Fustel n'avait, croyez-le, aucun dédain pour l'érudition allemande : il éprouvait au contraire pour elle une grande admiration et il en fait un bel éloge. Il avait certes bien raison ! Il serait puériel et proprement imbécile de nier la valeur de l'érudition allemande. Les sciences philologiques et historiques, depuis le commencement du XIX^{ème} siècle et jusqu'à notre temps, ont eu en Allemagne et y ont encore un éclat, une originalité, une solidité, une profondeur incomparables. Les savants allemands, sur bien des domaines, ont été et sont peut-être encore les guides et les maîtres de l'Europe. Mais la science allemande a parfois des défauts qui lui viennent du fond même de l'âme allemande. Ces défauts il importait, surtout à une nation voisine de l'Allemagne, de bien les connaître. Car lorsqu'il s'agit de l'Allemagne un certain patriotisme proprement allemand parle, chez plusieurs historiens, plus fort que la vérité.

« Nous professons en France que la science n'a pas de patrie, les Allemands soutiennent sans détour la thèse opposée. Il est faux, écrivait naguère un de leurs historiens, M. de Giesebrecht, que la science n'ait pas de patrie, qu'elle plane au-dessus des frontières; la science ne

doit pas être cosmopolite, elle doit être nationale, elle doit être *allemande* ».

Le grave M. de Giesebrecht ne s'est-il pas avisé qu'une déclaration si franche pouvait à la fois révolter et faire sourire ? L'humour anglais nous le révélera. Chesterton ne disait-il pas en 1914 « que le plus haut point où se soit élevée la culture prussienne, est atteint par une phrase comme celle-ci :

« Je suis Allemand et vous êtes Chinois, J'ai donc, moi étant Allemand, le droit d'être Chinois. Mais vous, vous n'avez pas le droit d'être Chinois, parce que vous n'êtes qu'un Chinois ».

Mais le ton de Chesterton n'est évidemment pas ici celui de Fustel, dont nous devons poursuivre la grave leçon :

« L'érudition en France est libérale, en Allemagne elle est patriote. Ce n'est pas que les historiens allemands n'appartiennent pour la plupart au parti libéral. Ils ont presque tous la haine des institutions de l'Ancien Régime; mais cette haine au lieu de s'adresser à l'Allemagne s'exhale contre l'étranger. Veulent-ils attaquer le régime féodal ? Ils portent leur malédiction contre la féodalité française. Veulent-ils poursuivre la monarchie absolue ? Ils s'en prennent à Louis XIV, comme si les princes allemands, grands et petits, n'avaient pas été des despotes. Plutôt que de condamner l'intolérance allemande, ils condamnent la révocation de l'édit de Nantes. Ils ne peuvent pardonner aux autres peuples d'avoir quelquefois aimé la guerre; ils ont de généreuses indignations contre les conquérants, toutes les fois que les conquérants sont des étrangers, mais ils admirent dans leur propre histoire tous ceux qui ont envahi, conquis, pillé. M. de Giesebrecht déclare, sans aucun scrupule, que la période qu'il aime le mieux dans l'histoire d'Allemagne est celle où le peuple allemand, fort de son unité sous les empereurs, était arrivé au plus haut degré de puissance, où il *commandait à d'autres peuples*, où l'homme de race allemande valait le plus dans le monde ». Ainsi l'admiration de M. de Giesebrecht est pour les siècles odieux du Moyen âge, où les armées allemandes envahissaient périodiquement la France et l'Italie, et il ne trouve rien de plus beau dans l'histoire que cet empereur allemand qui campe sur les hauteurs de Montmartre ou cet autre empereur qui va enlever dans Rome la couronne impériale en passant sur le corps de 4.000 romains massacrés sur le pont Saint-Ange. Mais que la France mette enfin terme à ces perpétuelles invasions, que Henri II, Richelieu, Louis XIV, en fortifiant Metz et Strasbourg, sauvent la France et l'Italie elle-même de ces débordements de la race germanique, voilà les

historiens allemands qui s'indignent et qui vertueusement s'acharnent contre l'ambition française. Ils ne peuvent pardonner qu'on leur interdise de commander aux autres peuples. C'est manie belliqueuse de se défendre contre eux : c'est être conquérant que de les empêcher de conquérir !

« Le malheur est qu'ils sont sincères, et leur imputer la moindre mauvaise foi serait les calomnier

« Jamais nation ne s'est tant vantée. Ils ont profité très habilement du reproche de vantardise, que nous nous adressions, pour se vanter tout à leur aise. Nous nous proclamions vantards, ils se vantaient avec candeur. Nous faisons croire au monde entier que nous nous vantions, alors même que nos propres historiens semblaient s'appliquer à nous rabaisser; ils se vantaient sans avertir personne, modestement, humblement, scientifiquement, comme malgré eux et par devoir. Cela a duré cinquante ans ».

S'ils admettent au bénéfice de leur admiration certains peuples en qui ils retrouvent du sang germanique « c'est surtout pour la Pologne et pour la France que leur érudition est impitoyable. Ils démontrent que ces deux nations doivent être détestées; que leur caractère n'a jamais été qu'ambition, légèreté, mauvaises mœurs, indiscipline, corruption, qu'elles ont été de tout temps perfides, querelleuses, débauchées, que leur existence est un danger pour le repos de l'Europe et surtout un danger pour la morale, que l'une d'elles a mérité d'être supprimée, que l'autre mérite de l'être, toutes les deux au profit de la Prusse ».

Ces lignes écrites en 1872 n'ont-elles pas aujourd'hui une résonance tragique ?

Dans ce dramatique et éternel conflit du patriotisme et de la vérité, à quelle règle va s'attacher l'historien Fustel de Coulanges ? Ecoutez sa noble profession de foi :

« Assurément il serait préférable que l'histoire eût toujours une allure plus pacifique, qu'elle restât une science pure et absolument désintéressée. Nous voulions la voir planer dans cette région sereine où il n'y a ni passions ni rancunes, ni désir de vengeance. Nous lui demandons ce charme d'impartialité parfaite qui est la chasteté de l'histoire. Nous continuons à professer, en dépit des Allemands, que l'érudition n'a pas de patrie... l'histoire que nous aimons, c'est cette vraie science française d'autrefois, cette érudition si calme, si simple, si haute, de nos Bénédictins, de notre Académie des inscriptions, des Beaufort, des Fréret, de tant d'autres, illustres ou anonymes, qui enseignèrent à l'Europe ce que c'est que la science historique et qui

semèrent, pour ainsi dire, toute l'érudition d'aujourd'hui ».

N'est-il pas beau que dans l'humiliation de la défaite, Fustel ait si fièrement proclamé sa fidélité à nos traditions intellectuelles ? Intellectuelles ? Ne devrais-je pas employer un mot plus haut ? Il savait bien, cet historien sévère, que la grandeur de sa France c'était d'avoir toujours lutté en champion de l'esprit. Aux derniers siècles de l'Empire romain, quand elle était la Gaule, c'est sur ses frontières et avec ses guerriers, qu'elle a tenté, vainement hélas ! d'assurer la défense de l'humanisme antique contre une barbarie destructive, et quand elle sort de l'abîme elle se relève soldat du Christ. Ne l'était-elle pas naguère encore ? Son courage ne la vouait-elle pas au service des valeurs spirituelles et universelles ? Français ! vous en doutez ? Demandez-le autour de vous aux innombrables amis de la France, et qui se sentent blessés au cœur de ses blessures parce qu'ils savent que c'est d'elle, la France, qu'ils ont reçu les dons du cœur. France malheureuse ! oublieuse des trésors qu'elle portait. Pour les garder elle avait mal forgé son armure. Mais, vaincue sur les champs de bataille, elle poursuivait la lutte des idées, qui devait, celle-là, forger l'âme de la revanche. Ce n'était pas la bruyante propagande radiophonique d'aujourd'hui, c'était une discussion âpre mais sérieuse, en un

temps où personne ne se résignait à la défaite et où l'on savait regarder en face l'austérité des rudes devoirs. Fustel n'était pas le seul à mener le combat ; à la même date, Gaston Boissier répondant à Theodor Mommsen, empruntait les termes de son adversaire lui-même, pour exprimer une pensée qui paraît bien être une loi éternelle de l'histoire : « Un traité injuste, imposé par la force, on ne le déchire qu'avec l'épée » (1).

PIERRE JOUGUET.

(1) Autant que possible nous avons tenu à rester ici fidèle à la forme première de cet essai, qui fut celle d'une conférence prononcée au Caire, le 12 mars 1941. Le temps dont nous disposions alors ne nous avait pas permis d'insister sur les polémiques nationales de Fustel. A sa lettre sur l'Alsace, il eût fallu joindre son adresse à **Messieurs les Ministres du Culte Evangélique de l'armée du Roi de Prusse** (18 octobre 1871) et surtout peut-être son article de la **Revue des Deux Mondes** (1er janvier 1871) sur **La politique d'envahissement, Louvois et M. de Bismarck**, œuvre d'une impartialité sévère, et dans laquelle l'historien libéral, confiant dans les valeurs civilisatrices, n'était pas sans se faire quelques illusions sur les conséquences, pour l'Allemagne, de la politique d'envahissement. Fustel mettait trop haut la moralité politique de l'Europe du XIX^{ème} siècle. Que dirions-nous du monde de notre temps ?

M. Pierre JOUGUET

Directeur, jusqu'en octobre 1940, de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, M. Pierre Jouguet est un authentique savant, et la papyrologie lui doit un certain nombre de trouvailles. Or on sait que la papyrologie a ouvert des horizons nouveaux à tous ceux qui se penchent sur le passé de l'Egypte.

M. Pierre Jouguet est né à Bessèges, en 1869, d'une famille d'ingénieurs et d'universitaires. Après une éducation particulière parmi les siens, il entre au Lycée de Nîmes qu'il quitte ensuite pour aller terminer ses études au Lycée Henri IV, à Paris. Etudiant en Sorbonne en 1889, il est admis à l'Ecole Normale en 1890. Agrégé de grammaire en 1893, il est envoyé à l'Ecole d'Athènes qui, à l'époque, est dirigée par un homme à l'esprit particulièrement ouvert : Théophile Homolle.

M. Pierre Jouguet est à peine désigné à ce poste qu'une découverte sensationnelle opère une véritable révolution dans le domaine de la papyrologie à laquelle elle ouvre des horizons nouveaux. Deux archéologues anglais, Fl. Petrie et J. P. Mahaffy, s'aperçoivent — après leurs fouilles de Goroub — que les anciens Egyptiens obtenaient souvent les cartonnages, enduits de plâtre et peinturlurés, dont ils habillaient leurs momies en agglutinant des

papiers de rebut issus de vieilles archives. Ayant soumis des cartonnages ainsi constitués à un traitement chimique, Fl. Petrie et J. P. Mahaffy en ont séparé les feuilles qui leur ont livré les textes les plus divers et les documents les plus inattendus sur la vie pharaonique.

Jusque là, la papyrologie avait paru intéresser surtout l'étude des textes littéraires de l'antiquité. La découverte des deux savants anglais, en même temps qu'elle montre qu'elle est encore dans ses langes, assigne un champ infiniment plus vaste aux investigations des archéologues.

En 1896, Homolle et J. de Morgan, alors directeur du Service des Antiquités, réalisent l'intérêt de la constatation faite par Petrie et Mahaffy, et Pierre Jouguet est envoyé en Egypte. Le jeune « athénien » fait trois séjours dans le pays où, après des fouilles à Délos, il s'applique sans maître, en tâtonnant, à déchiffrer les papyrus grecs qui affluent au Musée du Caire. En 1898 il est nommé à l'Université de Lille. Mais il ne tarde pas à revenir en Egypte appelé par Maspéro. En trois campagnes, il fouille seul, le site de Ghoran, au Sud Ouest de Fayoum. Nous sommes en 1901. Au cours des deux années suivantes, il effectue, en compagnie de G. Lefebvre, des fouilles à Médinet El Nahas et à Tehneh; et le résultat de leurs travaux est publié dans le « Bulletin de correspondance hellénique ». C'est la première édition des fameux Papyrus de Magdôla.

Ses fouilles en Egypte terminées, M. Pierre Jouguet revient à Lille où il consacre, d'une part, son activité à la création et au fonctionnement d'un Institut papyrologique où des collaborateurs, et particulièrement Paul Collart et Jean Lesquier, l'aident à dérouler et à déchiffrer les cartonnages qu'il a recueillis en Egypte; d'autre part, à l'élaboration de deux thèses : « La Vie municipale dans l'Egypte romaine » et les « Papyrus de Théadelphie ».

« La Vie municipale dans l'Egypte romaine » expose le développement des institutions de la cité hellénique, c'est-à-dire de l'autonomie municipale, au pays de l'absolutisme, dans les trois centres égyptiens : cités, métropoles et bourgs, jusqu'à la fin du IIIe siècle. Les « Papyrus de Théadelphie » sont l'édition, avec commentaires, de cinquante-neuf documents de la fin du IIIe siècle et du début du IVe siècle, relatifs au bourg de Théadelphie (Harît). Presque tous ces documents sont tirés des archives familiales d'un fellah, Sakaôn, fils de Satabous.

De 1907 à 1927, M. Pierre Jouguet et ses collaborateurs publient également, sous le nom de « Papyrus de Lille » divers documents ptolémaïques dont la diffusion fait sensation, aussi bien en France qu'à l'étranger. Au cours de cette période, M. Jouguet collabore à de nombreuses revues scientifiques. Avec Moret, il dirige la « Revue Egyptologique », puis avec Ernout la « Revue de Philologie ». Il publie un livre magistral sur l'« Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient ». Attaché à l'Ecole pratique des Hautes Etudes et à la Sorbonne, il crée, rue Valette, un nouvel Institut papyrologique où s'initient des étudiants et que visitent des papyrologues français et étrangers. Il a pour disciples Germaine Rouillard, Henne, Collomp, Hombert, de l'Université de Bruxelles, Guéraud. En 1928, il est nommé directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Au cours de la même année, il est élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Actuellement, M. Pierre Jouguet est le plus ancien des papyrologues français. Il est de la même génération que ces papyrologues étrangers éminents dont il est ou fut l'ami, comme Grenfell et Hunt d'Oxford, Oreste et Pylade de la Papyrologie anglaise, Kenyon et Bell du British Museum, Smyly de Dublin, G. Vitelli, de Florence, Wilcken et Schubart, les maîtres de la papyrologie allemande.

FIGURES FRANÇAISES

VI

DUGUAY-TROUIN

Conférence de

M. Claude Bourdon

Capitaine de Corvette de Réserve, Chef-Adjoint du Transit à Port-Saïd.

Faite au Caire le 26 Mars 1941

Mesdames,
Messieurs,

S'il est vrai que pendant vingt ans j'aimai passionnément le beau métier de marin, s'il est vrai que ses hasards me conduisirent sous les cieux les plus variés et parmi quelques diverses aventures du temps de paix et du temps de guerre, tout cela cependant fait un titre bien mince à l'honneur qui m'échoit ce soir de parler devant un auditoire aussi choisi et après des maîtres de la parole, après un fils de Saint Dominique, des professeurs, un illustre membre de l'Institut de France...

Je vous parlerai donc d'un marin, d'un illustre marin français. Lequel ?

Depuis Primauguet de la « Belle Cordelière », jusqu'aux récents héros de nos actions navales, la liste en serait longue.

Les découvreurs de mondes : Béthencourt, Champlain, Cavalier de la Salle; les grands navigateurs : La Pérouse, Bougainville, Dumont d'Urville; les grands chefs d'escadre : Jean de Vienne, Duquesne, Vivonne, Tourville, d'Estaing, de Grasse et Suffren; les Princes du sang de France : le comte de Toulouse, le charmant prince de Joinville; et les fondateurs de l'Empire : Duperré, Charner, Francis Garnier, Rigault de Genouilly, Courbet, Brazza... Voyez, ils sont légion.



M. Claude Bourdon

J'ai choisi parmi ceux qui reflètent peut-être plus spécialement le caractère des marins français. J'ai choisi parmi les grands corsaires. J'ai choisi Duguay-Trouin. Est-ce parce que ce nom brillait en lettres d'or à la poupe du vieux vaisseau sur lequel je faisais, au début du siècle, ma première campagne d'initiation maritime ?...

Certes mais c'est aussi je crois et surtout parce que ce grand marin modeste s'est livré lui-même à notre curiosité, et parce que nous pouvions découvrir l'homme, le marin, le chef de guerre

dans ses propres mémoires authentiques, « Mémoires » publiées en 1740, quatre ans après sa mort.

Ces mémoires ont une histoire que je rappellerai en quelques mots, car elle est toute à l'honneur de notre héros.

Depuis l'année 1720, pour occuper ses loisirs, Duguay-Trouin écrivait ses souvenirs. L'ayant appris, le Régent eut la curiosité de les lire. Duguay-Trouin y consentit : puis le manuscrit alla chez le cardinal Dubois et s'y trouvait quand ce dernier mourut à Versailles. Il se passa quelques jours avant que le manuscrit ne retournât à son auteur et ce temps ne fut pas perdu pour tout le monde, car quelque temps après parurent en Hollande des

mémoires de Duguay-Trouin par M de Villepontoux émaillant quelques textes authentiques de beaucoup de fantaisie et de pas mal d'inexactitudes, Notre marin ne voulut cependant pas revenir sur sa décision que ses mémoires ne parussent qu'après sa mort. Il fut fort tenté, cependant, de les publier lorsque parurent des mémoires du Comte de Forbin dans lesquelles celui-ci s'attribuait tout l'honneur du combat de Duguay-Trouin en 1707 contre le « Cumberland », le « Rubi », le « Chester » et le « Devonshire ». Cependant, ne voulant pas entamer une polémique avec un marin, bon serviteur du Roi, Duguay-Trouin réitéra sa volonté de ne faire publier ses mémoires qu'après sa mort, mais il exigea que le texte en soit précédé de l'extrait authentique des minutes du greffe du tribunal maritime de Brest, contenant les dépositions des capitaines des vaisseaux anglais effectivement capturés par lui.

« Je crois, disait-il à ses amis avec une modestie charmante, que les mémoires « d'un homme qui n'a percé les ténèbres « que par une suite assez longue d'entre-prises hasardeuses, pourront être quel-que jour une puissante exhortation à « bien servir le Roi et l'Etat. La jeunesse « destinée à suivre le parti des armes « apprendra en les lisant qu'une véritable ardeur à s'acquitter de ses devoirs « mène souvent plus loin qu'on aurait osé « le prétendre; que l'honneur redouble le « courage dans les dangers pressants; « qu'il inspire l'adresse et la force de les « surmonter; que le plus sûr moyen de « conserver la vie et l'honneur est de « compter pour rien la vie quand l'honneur parle... »

D'une taille avantageuse et bien proportionnée, la tournure élégante et dégagée, beau de visage — sans avoir la grâce un peu romantique de M. le Maréchal de Tourville — large front éclairé de deux yeux grands et vifs, le nez assez long et légèrement busqué, le menton fort et volontaire, la bouche quelque peu gourmande — s'il ne le fut jamais de bonne chère il le fut des plaisirs qu'il trouvait en la compagnie des femmes.

Il avait pour tous les exercices du corps un goût et une adresse qui le servirent dans plusieurs occasions. Son tempérament le portait à beaucoup de réserve allant jusqu'à une certaine mélancolie.

L'habitude qu'il avait de s'occuper de grands projets l'entretenait dans une certaine indifférence pour les choses dont la plupart des hommes s'occupent avec passion.

Son esprit était vif et juste comme son cœur était droit.

Lorsqu'il projetait une entreprise et en pesait à l'avance toutes les circonstances

il semblait qu'il ne comptât pour rien sa valeur et qu'il ne dût réussir qu'à force de prudence; lorsqu'il exécutait il paraissait pousser la confiance jusqu'à la témérité.



René Duguay-Trouin est né le 10 Juin 1673 à Saint Malo.

Son père commandait des vaisseaux armés tantôt en guerre, tantôt pour le commerce. Il s'était acquis la réputation d'un très brave homme et d'un habile marin.

Duguay-Trouin avait trois frères, un frère aîné, Trouin de la Barbinais, qui fut consul à Malaga, et deux frères plus jeunes auxquels notre héros René était fort attaché.

Sise comme un vaisseau, entre la mer et la Rance, ceinte de puissantes murailles, ses mouillages défendus par des flots et des récifs sans nombre et par des passes délicates et impraticables à basse mer, Saint Malo est tout naturellement le berceau d'une habile et ardente race de marins. Et nous imaginons cet enfant attentif à cette vie puissante de la mer comme aux mouvements des navires et aux récits de son père.

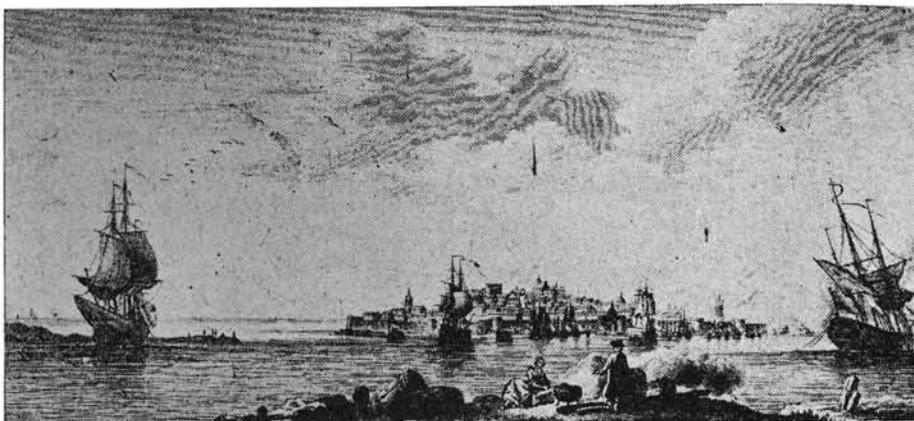
L'éducation maritime du jeune René fut précoce et rude ainsi qu'il convient à un jeune marin. Embarqué à 16 ans sur une frégate armée en course, il souffre du mal de mer, il échappe au naufrage grâce à une providentielle saute de vent au moment où il pensait voir le navire se briser sur les rochers; il est à l'abordage d'un corsaire de Flemingue, voit le maître d'équipage écrasé sous ses yeux entre les deux coques secouées par la houle, saute le premier l'épée à la main, revient trois fois à l'abordage : « on trouva, dit-il avec gentillesse, que « pour un novice j'avais témoigné assez « de fermeté ».

L'année suivante, embarqué comme volontaire sur une frégate armée par son père, c'est lui, avec cette audacieuse détermination qui fut la marque de son caractère, c'est lui qui conseille au Capitaine et le détermine à attaquer une flotte marchande escortée d'un vaisseau de 40 canons. Il est le premier à l'abordage de ce navire dont il se rend maître; revenu à son bord à temps pour aborder un deuxième vaisseau, il tombe à la mer, il y sauve un camarade et « quoique étourdi, dit-il, et mouillé par dessus la tête, « je me trouve assez d'ardeur et de force « pour sauter dans un troisième vaisseau « et contribuer à sa prise ».

« Cette aventure — il affectionne ce « mot — me fit tant d'honneur que ma « famille crut pouvoir risquer de me « confier un commandement; on me donna une frégate de 14 canons ».

Accompagné d'une autre de même force, il découvre trente navires marchands escortés de deux frégates; pendant que son camarade s'empare des navires marchands, il se rend maître de chacune des deux frégates de 16 canons: il retourne vers la côte bretonne sous le feu de cinq vaisseaux ennemis auxquels il n'échappe que par une habile manœuvre et la vitesse de sa frégate, et ramène convoi capturé et navires d'escorte à l'abri des rochers qui entourent l'île de Bréhat, où il les laisse et va lui-même mouiller dans la baie voisine hérissée de rochers que l'ennemi ne connaissait pas; et en effet les

une certaine répugnance, avoue-t-il, mais un ridicule point d'honneur » le combat avec un fort contingent de soldats espagnols fortement retranchés. Son frère « emporté par l'ardeur de son courage » est grièvement blessé. A l'annonce de cet accident « je courus, raconte Duguay, « comme un désespéré vers ceux des ennemis qui résistaient encore et en sacrifiai plusieurs à ma douleur... je trouvai mon frère couché par terre; je l'em brassai sans avoir la force de lui parler » et le fit embarquer sur mon vaisseau « où je l'accompagnai. Mon frère vécut « deux jours et rendit le dernier soupir



Saint-Malo, ville natale de Duguay-Trouin.

vaisseaux poursuivants, menacés de se crever sur ces brisants, durent l'abandonner. Le pilote du vaisseau de Duguay-Trouin blessé ne pouvait être d'aucun secours, et c'est lui qui conduit lui-même le navire dans les chenaux dangereux, « non, dit-il, sans grand travail d'esprit et de corps ».

Mais cela nous permet de juger des qualités de navigateur de ce jeune capitaine.

Pour premier coup, c'est un coup de maître; à l'âge de 19 ans sa réputation était si grande que le roi lui confia le commandement d'une frégate de 32 canons.

Avant de suivre René Duguay-Trouin dans le cours de sa prestigieuse carrière de capitaine et de chef, arrêtons-nous un moment sur les qualités de l'homme.

Ce rude marin, ce guerrier audacieux jusqu'à la témérité, a des qualités de cœur qui nous le rendent sympathique et aimable. Très attaché aux traditions de sa famille, il nous montre la profondeur de cet attachement à l'occasion de la mort de ses deux jeunes frères. Dans la recherche d'un aiguade en baie de Vigo, descendu à terre avec son frère et une escouade de volontaires, il engage « avec

« entre mes bras... La tendresse et la « douleur me rendirent éloquent à l'ex- « horter dans ces moments et je demeu- « rai dans un accablement extrême ».

De ce tableau farouche et attendrissant nous pouvons porter nos regards vers un épisode que je ne résiste pas au plaisir de vous raconter d'après les mémoires du héros.

En 1694, après un combat malheureux avec le « Monk » de 66 canons, au cours duquel Duguay-Trouin, commandant la « Diligente » de 40 canons, « fut renver- « sé, dit-il, d'un boulet sur ses fins qui « vint expirer sur ma hanche », notre jeune héros est fait prisonnier; le capitaine du « Monk » le fit conduire à bord dans son propre canot et voulut absolument lui donner sa chambre et son lit, le fit panser et le traita avec autant de soin que s'il avait été son fils.

Conduit à Plymouth, fêté par les capitaines et officiers anglais, il avait la ville pour prison et eut vite fait d'y faire des connaissances et entre autres celle d'une fort jolie marchande. Mais, reconnu par un capitaine, accusé d'avoir tiré à boulet sous pavillon britannique, il fut mis dans une bonne chambre de prison,

factionnaire à la porte, mais avec la faveur de faire apprêter ses repas dans sa chambre... et ce fut une assez douce prison puisque le jeune René pouvait y recevoir la visite d'aimables officiers anglais et de la charmante marchande. Or, il arriva qu'un officier, chargé de sa garde, tomba éperdument amoureux de la belle enfant et, à cause de la confiance qu'elle semblait avoir en Duguay-Trouin, le brûlant amoureux le supplia de persuader son amie de l'épouser. Il consentit, mais il fit remarquer à son geôlier que, surveillé comme il l'était, il y avait peu d'apparence de réussir et qu'il paraissait nécessaire d'entretenir sa maîtresse dans l'auberge voisine. Le tour était malin autant que le geôlier était naïf, et vous pensez bien que de l'auberge notre capitaine de 20 ans trouve moyen de s'évader grâce à la connivence d'un brave capitaine suédois dont, dans l'intervalle des visites amoureuses, il avait fait la connaissance.

Vous avez admiré la conduite chevaleresque et touchante du capitaine du « Monk », la bonhomie des geôliers anglais et si Duguay-Trouin n'eût jamais qu'à se louer des sentiments généreux et chevaleresques des officiers britanniques, il fut toujours plein d'attention pour ses ennemis malheureux.

Après avoir ramené à Port-Louis, en 1697, tout un convoi hollandais et les trois vaisseaux d'escorte, ayant appris que le commandant hollandais, Baron de Wassenaer, était sérieusement blessé « j'allai, dit Duguay-Trouin, sur le champ, lui offrir avec empressement ma bourse et tous les secours qui étaient en mon pouvoir ». Ayant appris que le baron n'avait pas été transporté à bord de son vaisseau, le « St. Jacques », mais sur une frégate de la division, Duguay-Trouin en fit de violents reproches à l'officier responsable « quiconque, dit-il, n'est pas capable d'aimer et de respecter la va leur de son ennemi ne peut avoir le cœur bien fait ».

Généreux pour ses ennemis, il montrait ses qualités de cœur dans ses sentiments à l'égard de ses équipages. Le trait suivant nous le montre :

« Le malheur que nous avons eu de ne rien trouver pendant trois mois de croisière entre les Orcades et le Spitzberg, avait consterné les officiers et les équipages; j'étais seul à les encourager par un pressentiment secret qui ne me quitta jamais et qui me donnait un air content au milieu d'une risteuse générale. La joie et la confiance que je tentais de leur inspirer et l'assurance que je leur donnais hardiment de quelque bonne aventure fut justifiée par la rencontre de trois vaisseaux an-

« glais venant des Indes ... et qui furent « capturés »...

A ce propos, les contemporains et les amis de Duguay-Trouin ont reconnu chez lui une tendance assez curieuse et singulière à croire aux pressentiments et aux songes; ce n'est peut-être qu'une certaine exagération de ce qui constitue souvent une part du caractère des marins français, mélange de foi, de confiance, d'imagination et de candeur. Nous en citerons cet exemple tiré de ses Mémoires :

En 1693, notre jeune capitaine de 20 ans avait obtenu le commandement de la frégate du Roi « l'Hercule », de 28 canons; après avoir fait une brillante campagne au cours de laquelle il avait capturé six navires venant des Antilles et richement garnis, deux mois s'étaient écoulés sans occasion de nouvelles prises; les vivres devenaient rares, il y avait à bord, parmi les prisonniers et les équipages, des malades; officiers et marins pressaient leur jeune capitaine de les ramener au port. C'est alors que Duguay-Trouin réunit tous ses gens et « moitié par douceur, moitié par autorité » — admirez la manière très française —, il les engagea à lui donner encore huit jours car il avait comme un « pressentiment secret » d'une aventure heureuse.

« Ce qu'il y a de singulier, écrit-il, c'est que mon imagination se chauffe si bien que je crus voir en songe, étant le dernier des huit jours dans mon lit, deux vaisseaux venant à toutes voiles sur nous. Agité de cette vision, je me réveillai en sursaut, l'aube du jour commençait à paraître, je me levai et sortis sur mon gaillard. Le hasard fit qu'en portant ma vue autour de l'horizon je découvris deux vaisseaux dans la même situation que dans mon songe et avec les mêmes voiles que ceux que je m'étais imaginé apercevoir en dormant. Je connus d'avance que c'étaient des vaisseaux de guerre parce qu'ils venaient me reconnaître à toutes voiles, et d'ailleurs ils en avaient toute l'apparence; aussi je jugeai qu'il convenait de prendre chasse d'abord » — admirez la prudence de ce jeune et fougueux marin de vingt ans — « et de m'essayer un peu avec eux. Je vis que j'allais beaucoup mieux, sur quoi, ayant viré de bord, je leur livrai combat et me rendis maître de tous les deux après une résistance fort vive ».

Ces vaisseaux de 28 canons — ils étaient percés à 48 — étaient chargés de sucre, café, indigo, or, argent, à quoi, malgré le pillage autorisé, le Roi et les armateurs gagnèrent considérablement.

S'il savait gagner le cœur de ses équipages il savait à l'occasion employer la



Duguay-Trouin

manière forte vis-à-vis d'un équipage hésitant.

Dans le combat de sa frégate la « Diligente » contre le « Monk », le danger dans lequel se trouva la frégate devant ce fort vaisseau, « tourna la tête, dit-il, « à mes gens qui m'abandonnèrent pour « se jeter à fond de cale malgré tout ce « que je pouvais dire et faire pour les « en empêcher; j'étais occupé à les arrê-

ter et avais blessé deux de mon épée « quand pour comble d'infortune le feu « prit à ma sainte-barbe. La crainte de « sauter en l'air m'y fit descendre et « l'ayant bientôt fait éteindre, je me fis « apporter des barils pleins de grenades « et en jetai un si grand nombre à fond « de cale que je contraignis mes fuyards « à remonter sur le pont et reprendre « leurs postes de combat »,

Il avait très vif l'esprit de solidarité et le souci d'aider ses compagnons d'arme dans les circonstances difficiles.

Avec une petite escadre composée de six vaisseaux l'« Eclatant », le « Furieux » et le « Bienvenu », tous vaisseaux du Roi, il se trouve poursuivi par six vaisseaux hollandais. Le « Bienvenu » était près de tomber entre leurs mains. « Je ne puis me résoudre à le voir prendre, et comme l'« Eclatant » était le meilleur « de ma petite escadre je fis charger mes « banes voiles et demeurai sur l'arrière « afin de couvrir mes deux camarades « faisant en cette occasion l'office du Bon « Pasteur qui s'expose à périr pour sauver le troupeau. Dieu bénit mes soins et « permit que le vaisseau de 60 canons « qui vint à moi à portée de pistolet fût, « en trois ou quatre bordées de canon « données à bout touchant, démâté de « tous ses mâts. Les quatre vaisseaux « qui poursuivaient le « Furieux » et le « Bienvenu » se lancèrent sur moi pour « secourir leur camarade; je les attendis, « les saluant de quelques volées dans le « dessein de les attirer donnant lieu « à mes compagnons de les éloigner « davantage ». Cette action semble avoir entre toutes satisfait notre héros : « nous n'eûmes, conclut-il, que trente « hommes hors de combat : c'est cependant de toutes les affaires où je me suis « trouvé celle dont je suis resté intérieurement le plus flatté, parce qu'elle m'a paru la plus propre à m'attirer l'estime « des cœurs vraiment généreux ».

S'il savait de son côté reconnaître la valeur et les services de ses camarades de combat et de ses sous-ordres, Duguay-Trouin savait se montrer sévère quand il rencontrait quelque signe qui ressemblait à un manque de courage. En 1704, dans le combat de l'« Auguste », son vaisseau, contre deux vaisseaux anglais plus fortement armés, les deux frégates qui l'accompagnaient « ne faisaient pas le moindre mouvement pour le seconder; outré de cette indigne manœuvre, dit-il, « après leur avoir inutilement signalé de venir me parler, je leur tire un coup « de canon à balle et ma résolution était « prise de faire cesser le feu sur les Anglais et pointer mes canons sur ces « deux frégates et je l'aurai fait si les « deux capitaines n'avaient alors changé « leur manœuvre ».

Avec quelle différence il agira avec un brave capitaine simplement malheureux dans une manœuvre délicate : M. de Druis, commandant le vaisseau du Roi l'« Hercule » de 54 canons, alors que Duguay-Trouin s'accrochait à un gros vaisseau portugais, s'approche si près de ces deux navires que Duguay-Trouin doit arriver et lâcher sa proie. « Persua-

« dé, dit notre héros, qu'il y avait dans « la conduite de M. de Druis plus de malheur que de mauvais vouloir et qu'ainsi « il était inutile de lui en faire des reproches, je crus qu'il convenait au contraire de lui fournir l'occasion de réparer son tort par une action éclatante », ce qu'il fit en donnant, quelques jours après, à M. de Druis, la gloire de combattre et de vaincre un vaisseau de 80 canons.

En dehors de ces rares qualités de combattant, Duguay-Trouin s'attachait et s'intéressait aux progrès de l'art de la navigation; il y consacrait les loisirs dont il pouvait jouir entre deux campagnes. Il faut avouer que les usages pratiqués alors sur les vaisseaux avaient besoin de quelques progrès scientifiques; nous en trouvons une preuve dans la pratique que Duguay-Trouin mentionne dans ses mémoires.

« On se sert dans les vaisseaux d'horloges de sable qui durent une demi-heure, et les timoniers ont le soin de les retourner huit fois pour marquer le quart qui est de quatre heures au bout duquel la moitié de l'équipage relève celle qui est sur le pont. Or, il est assez ordinaire que les timoniers voulant abrégé leur quart, surtout dans la contrée où nous étions où le froid est rigoureux, tournent le sablier avant qu'il ne soit entièrement écoulé; cela s'appelle manger du sable. L'erreur qui résulte de ce petit tour d'adresse ne se peut corriger qu'en prenant la hauteur du soleil, et comme dans ces parages la brume nous le fit perdre de vue dix jours entiers et que, par la latitude où nous étions, il ne fait que tourner autour de l'horizon, il arriva que les timoniers, à force de manger du sable, « étaient parvenus au bout de ces dix jours à faire du jour la nuit, de la nuit le jour, de sorte que nous trouvâmes au moins dix heures d'erreurs quand le soleil vint à reparaitre ».

Les exploits d'un tel marin n'avaient pas laissé le Roi insensible au lustre qui en rejaillissait sur son règne. Dès 1694, lorsque, montant le « Français » vaisseau du Roi, il prit les deux vaisseaux, le « Boston » et le « Sans Pareil », Louis XIV lui envoya une épée d'honneur; et il est intéressant de voir l'attitude de Duguay-Trouin vis-à-vis de la Cour et du Roi. Il eut sa première audience du Roi en 1695. Il avait 22 ans. C'était après le combat de son navire « Le Français » contre « l'Espérance » et « l'Anglesey ». « Le souverain parut content, dit-il, de mes services, et je sortis de son cabinet le cœur pénétré de la douceur et de la noblesse qui régnaient dans sa parole « et ses moindres gestes ».

En 1697, après l'héroïque combat contre l'escadre hollandaise du Baron de Wassenau, venu à Versailles remercier le Roi de l'avoir promu capitaine de frégate, et présenter à Sa Majesté, jeune vainqueur de 24 ans, son valeureux antagoniste, il s'exprime ainsi : « L'aversion « que j'ai toujours eue pour le personna- « ge de courtisan ne m'empêcha pas de « faire ma cour au Roi et de lui marquer « mon attachement fidèle et désintéressé « dont la connaissance n'échappa pas à « sa pénétration; cependant, comme ce « n'était pas par cet endroit que je dési- « rais le plus de me rendre digne de ses « bontés, je sollicitai et obtins de Sa « Majesté les vaisseaux « Le Solide » « et « l'Oiseau » pour aller faire la guer- « re à ses ennemis ».

En 1707, après sa plus belle action navale, comme il vint à Versailles rendre compte au Roi et lui présenter ses capitaines, la seule faveur qu'il sollicita fut d'obtenir du Roi des « lettres de noblesse » qui lui furent accordées en 1709 et c'est le Roi lui-même qui y attacha cette belle devise :

« DEDIT HAEC INSIGNIA VIRTUS » (1)

A cette époque Duguay-Trouin avait pris 300 vaisseaux marchands et 27 vaisseaux de guerre.

La dernière fois que Duguay-Trouin vit Louis XIV ce fut peu de jours avant sa mort et le récit est trop joli pour que je l'omette.

« J'étais à Versailles lorsque le Roi « voulut bien — après m'avoir fait Che- « valier de St. Louis — m'honorer de la « Cornette. C'était au commencement « d'Août 1715; un jour que j'étais dans

« la foule des courtisans sur son passage, « lorsqu'il allait à la messe, il s'arrêta, « fit un pas vers moi et m'annonça lui- « même la bonne nouvelle, dans des ter- « mes si pleins de bonté et de cette dou- « ceur majestueuse qui accompagnait « jusqu'aux moindres de ses actions, que « j'en fus pénétré, mais je remarquai, « avec une douleur qui égalait ma recon- « naissance, à sa voix affaiblie, à tout « son maintien, que le mal qui le minait « avait fait de grands progrès et je ne « distinguai que trop les efforts que son « courage lui faisait faire pour le sur- « monter ».

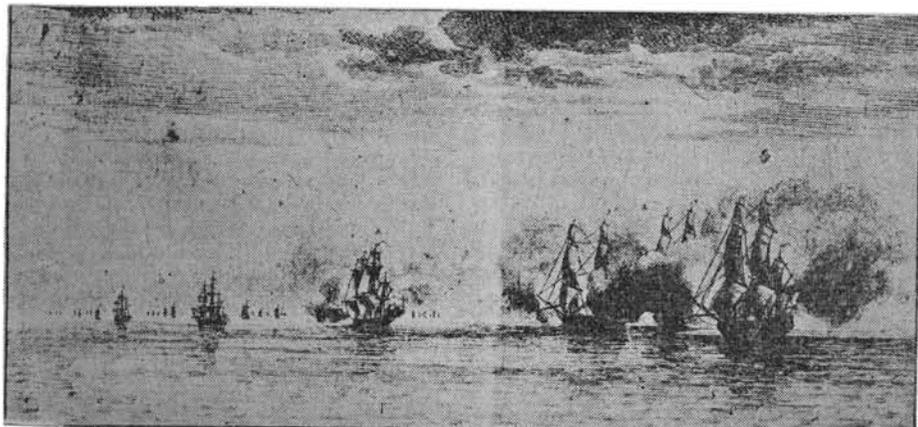


Il serait trop long de raconter ici les combats de Duguay-Trouin; nous croyons préférable d'arrêter notre attention sur deux actions particulièrement caractéristiques de sa manière.

A la fin de 1696, Duguay-Trouin avait le commandement d'une division composée du vaisseau le « Saint Jacques des Victoires » de 48 canons, le « sans Pareil » de 42, la frégate le « Léonor » de 16 canons que l'Intendant de la Marine à Brest lui avait confiée dans l'idée d'aller au-devant d'une flotte hollandaise venant de Bilbao.

Et, en effet, huit jours après le départ de Brest, cette flotte est aperçue protégée par trois gros vaisseaux hollandais, le « Delft », le « Housterdijk » de 54 canons et un 3ème de 48 canons sous le commandement de l'Amiral Baron de Wassenaer qui avait sa marque sur le « Delft ».

Duguay-Trouin, très inférieur en forces, aperçoit deux frégates de Saint-Malo, « l'Aigle Noir » et la « Falnere » de 38 canons, et mande à son bord les deux capitaines. Aussitôt, avec l'esprit d'audace et de décision qui le caractérise, le jeune Capitaine établit le plan de l'action.



Prise de 2 frégates anglaises et de 12 bâtiments marchands dans la Manche.

« Les trois vaisseaux ennemis étaient en panne au vent de leur flotte, le « Delft », Amiral, au milieu, le « Hous-terdijk » à son arrière, le troisième sur l'avant. Je devais attaquer le premier et après avoir donné en passant ma bordée au « Hous-terdijk », pousser une pointe pour aller aborder l'Amiral. Le « Sans Pareil » devait me suivre beau-pré sur poupe et accrocher le « Hous-terdijk » aussitôt que je l'aurais dépassé; les deux frégates « l'Aigle Noir » et « La Falnère » devaient s'attacher à réduire le troisième vaisseau et donner ensuite dans le corps de la flotte ». Le « Leonore » — peu armé — était uniquement destiné à prendre des vaisseaux marchands ».

Le combat commence comme il était décidé, mais une habile manœuvre du « Hous-terdijk » masque le « St. Jacques » de Duguay-Trouin. Celui-ci, avec le coup d'œil sûr du bon manœuvrier, voyant qu'il ne pourra atteindre le « Delft » se détermine aussitôt à aborder le « Hous-terdijk », mais voyant le « Delft » arriver pour prendre le « St. Jacques » entre deux feux, sans hésitations il ordonne au « Sans Pareil » d'aborder le « Delft » avant qu'il ait pu exécuter cette manœuvre. Le « Hous-terdijk » est enlevé d'emblée, mais Duguay-Trouin, qui voit le « Sans Pareil » en difficulté, vient vers lui. A ce moment la poupe du « Sans Pareil » saute en l'air; craignant que le feu n'atteigne « La Sainte Barbe », l'héroïque capitaine de ce navire fait couper les grapins et écarter le « Sans Pareil » qui pouvait devenir un brûlot. C'est alors que Duguay-Trouin « s'avance pour prendre sa place; pour le venger » dit-il.

Ce deuxième abordage, mené avec une fougue furieuse, est terrible et sanglant; quatre fois repoussé, obligé de donner quelque répit à l'équipage décimé, il ordonne à la frégate « La Falnère » d'accrocher le « Delft » pour « me donner le temps, dit-il, de revenir à la charge ». La « Falnère » y va, dit notre héros, « avec la meilleure grâce du monde », mais son capitaine est tué. Résolu de le venger, écrit Duguay-Trouin, « je retour-nai tête baissée aborder cet admirable Baron, résolu de vaincre ou de périr. Cette dernière scène fut si vive que tous les officiers du « Delft » furent tués ou blessés, le Baron Wassenaer reçut lui-même de sérieuses blessures et tomba sur son gaillard d'arrière où il fut pris les armes à la main ».

La moitié des équipages de Duguay-Trouin était hors de combat. C'est alors que survient la tempête. Le « Saint Jacques » percé de boulets faisait eau; on met les 500 prisonniers aux pompes, on jette à la mer les canons du deuxième

pont et tous les rechanges du vaisseau. Duguay-Trouin met le cap vers la terre babord amures de façon à garder hors de l'eau le côté du navire le plus maltraité, et cela permit, avec quels efforts, de franchir la voie d'eau. Cette lutte dura deux jours et deux longues nuits, mais le jeune vainqueur ramène à Port-Louis son escadrille, les vaisseaux hollandais et la flotte prise.

Au printemps de 1705, M. de Chateaufrenaud n'ayant pas jugé bon d'aller avec les 17 vaisseaux de M. De Coetlogon combattre une escadre de 21 vaisseaux anglais à l'ouvert de la Manche, Duguay-Trouin mit à la voile seul avec deux vaisseaux, le « Jason » et l'« Auguste ». Et en effet, deux jours après avoir quitté Brest, il reconnaît le « Chatam » et manœuvre aussitôt pour l'aborder. Mais à ce moment, la vigie signale que de nombreux vaisseaux venaient à toutes voiles. Reconnaisant l'escadre anglaise, Duguay-Trouin, prudent, vire de bord, non sans avoir, lui et son camarade l'« Auguste », incommodé le « Chatam » de toute la bordée de leurs canons; ayant pris chasse, il reconnaît que l'escadre ennemie gagne sur l'« Auguste » et, vers 5 heures du soir, l'ennemi était à portée de canons; la situation devint tout à fait tragique quand il vit l'ennemi détacher six navires vers l'« Auguste » et quinze vers le « Jason » qui se trouva rapidement à portée de pistolet du vaisseau le « Hous-ter » qui lui décharge toute sa bordée; mais comme Duguay-Trouin avait eu la sagesse de faire coucher ses équipages de batterie à plat-pont, il n'eut que deux morts et trois blessés; sa réponse fit beaucoup plus de mal au « Hous-ter » qui eut une centaine d'hommes hors de combat. « Je l'aurais enlevé d'emblée, écrit notre auteur, s'il n'eût pas été soutenu par plusieurs gros vaisseaux lesquels me seraient tombés sur le corps avant que j'eusse pu débarrasser le « Jason » d'un pareil abordage ».

Après ce coup, trois quarts d'heure de silence qui permettent à l'« Auguste » de s'échapper, puis quelques volées et le calme survient; il était minuit et l'escadre ennemie le laisse au repos. « Ils étaient bien persuadés, écrit Duguay-Trouin, que je ne leur échapperais pas et qu'à la pointe du jour ils se rendraient maîtres de mon vaisseau. J'en étais moi-même si bien convaincu que j'assemblais mes officiers pour leur déclarer que ne voyant aucune apparence de sauver le vaisseau du Roi, il fallait au moins soutenir la gloire de ses armes et que la meilleure forme d'y procéder était d'essayer, sans tirer, le feu des vaisseaux qui nous environnaient et d'aller tête baissée aborder le Comman-

« dant; je tiendrais moi-même le gouvernail du vaisseau jusqu'à ce qu'il fût accroché au bord de l'ennemi lequel, ne s'attendant pas à un pareil abordage nous donnerait peut-être une occasion brillante avant que de succomber sous le nombre ». Jamais notre héros n'avait exprimé avec autant de noblesse et de simplicité sa tactique faite de prudence à la fois et d'audace et nous restons comme ses officiers « charmés de sa résolution ».

Ce qui suit ne se peut lire sans une profonde émotion.

« Quand j'eus donné, poursuit-il, mes ordres pour rendre cette scène plus vive et plus éclatante, je me sentis plus tranquille et voulus prendre sur moi une heure de repos; mais il me fut impossible de fermer l'œil. Je revins sur mon gaillard où j'étais tristement occupé à regarder les uns après les autres les vaisseaux dont j'étais entouré ». C'est cette veille du jeune Capitaine qui le devait sauver. « Au milieu de cette morne occupation, je crus m'apercevoir, une demie heure avant le jour, qu'il se formait une noirceur à l'horizon. Je jugeai que le vent allait venir de ce côté ».

Alors, admirable de prévoyance et de sens marin, Duguay-Trouin, dans le silence, fait appareiller et orienter ses voiles pour recevoir la première fraîcheur du vent; avec les lourds avirons de galère, il oriente le vaisseau pour qu'il prête le côté au vent. Et le vent vient du côté où le marin l'attendait et le vaisseau était déjà à une longue portée de canon quand l'ennemi surpris commença de manœuvrer.

« Ce fut pour lors, conclut-il, que je me regardais comme un homme ressuscité ayant cru fermement que j'allais m'enlever sous les ruines du « Jason ». Je me prosternai pour en rendre grâce à Dieu et je continuai ma route pour relâcher au premier port de France ».

Ces remarquables qualités de marin, nous les retrouverons dans les occasions où Duguay-Trouin agira comme Chef d'escadre ou commandant en chef, mais magnifiées, si je puis dire, par l'étendue de ses responsabilités.

Au moment où la gloire de notre héros monte au firmament des gloires maritimes françaises, ce n'est plus l'époque des grandes flottes des Vivonne, des Duquesne, des Tourville.

Après l'héroïque bataille de la Hougue et la retraite qui la suivit et qui ne nous coûta que 12 vaisseaux sur les 44 que Tourville opposait à 98 anglais et hollandais, M. de Ponchartrai et le Roi adoptent une politique maritime nouvelle que l'histoire n'a pas fini de discuter.

Malgré que nous ayons encore à la mer à Brest les 40 vaisseaux de d'Estrées et qu'en 1695 Tourville et d'Estrées doublent le Cap St. Vincent avec 97 vaisseaux, la France renonce à entretenir de vastes escadres de ligne pour mener, à moins de frais, ce que nous pourrions appeler une guerre économique.

Armer en course vaisseaux et frégates pour troubler, ruiner le commerce ennemi, avoir cependant assez de petites escadres pour escorter les flottes de commerce française et alliées et détruire les escortes des flottes marchandes ennemies qu'il s'agit de conduire vers les ports français; c'était déjà le règne des convois. Dans l'état de puissance où était encore la France, c'était bien probablement une faute, mais elle nous valut les héroïques et étonnantes prouesses de Jean Bart, Pointis, Cassard, et Duguay-Trouin.

La décision rapide et sûre, la hardiesse dans la conception tactique, ces marques du génie de Duguay-Trouin Capitaine, nous les retrouverons dans les actions plus étendues du Commandant d'escadre.

Il n'avait aucun goût pour les longues conciliabules et conseils de guerre avant l'action. A propos du Conseil tenu à Brest, en 1705, où l'ardeur de Duguay-Trouin et du Marquis de Coetlogon se heurtèrent à la prudence exagérée du Comte de Chateaurenault, il s'exprime ainsi :

« J'ai remarqué que le sort de presque tous les Conseils qui ont été tenus dans la marine, a été de choisir le parti le moins honorable et le moins avantageux, aussi je mourrai persuadé que dans les occasions où le péril est grand et le succès incertain, c'est au Commandant en Chef à décider et à prendre sur lui le risque des bons ou des mauvais événements; autrement la nature qui abhorre la destruction, suggère imperceptiblement à la plupart des conseillers tant de raisons plausibles sur les inconvénients à craindre que le résultat est toujours de ne pas combattre parce que la pluralité des voix l'emporte ».

Voilà qui est du style de quelqu'un qui ne craint pas ses responsabilités. Nous le verrons dans l'affaire du combat contre la flotte anglaise chargée du ravitaillement des armées de Portugal et de Catalogne en 1705.

Une escadre combinée se forme à Brest; M. De Forbin, Commandant en Chef, a 6 vaisseaux du Roi, Duguay-Trouin 6 vaisseaux aussi, « Le Lis » qu'il commande, « L'Achille », « Le Jason », « Le Maure », « La Gloire » et « L'Amazone ».

Partis de Brest on établit la croisière à l'entrée de la Manche. M. de Forbin reconnaît la flotte adverse, environ cent

voiles escortés de cinq gros vaisseaux; la chasse commence au cours de laquelle Duguay-Trouin, avec ses navires frais carénés, devance l'Amiral; mais quelle n'est pas la surprise de notre héros quand il voit M. de Forbin prendre un ris dans les huniers — « ce qui nous fit « perdre, dit-il, une partie du riche con- « voi ». « L'esprit de subordination, dont « j'ai toujours, ajoute-t-il, été jaloux plus « que qui que ce soit, me fit, contre mon « gré, imiter cette manœuvre ». Mais quand il voit l'Amiral anglais ordonner à la flotte marchande de se sauver et les cinq beaux navires ennemis manœuvrer pour séparer les deux divisions françaises, Duguay-Trouin « impatient, dit-il, de « voir M. De Forbin ne se presser pas « d'arriver », se décide à convoquer aussitôt ses capitaines; il leur donne les ordres de combat.

Duguay-Trouin, avec « Le Lis », se réserve le « Cumberland », vaisseau-amiral, de 80 canons; chacun des quatre autres vaisseaux se voit désigner son antagoniste dans la ligne ennemie, « La Gloire » secondera « Le Lis », l'« Amazone » donnant dans le convoi pour s'en emparer. Le cinquième vaisseau ennemi, « Le Devonshire » de 80 canons, était resté un peu à l'écart; il pensa donc que ce beau navire sera engagé par M. De Forbin.

Après une vigoureuse action d'artillerie qui produisit de cruels ravages dans l'équipage et les œuvres du « Cumberland », « Le Lis » aidé de « La Gloire » aborde ce gros vaisseau et s'en empare; seul le « Royal Oak » se dégage de l'étreinte de « l'Achille » et s'échappe. Duguay-Trouin résolut aussitôt — avec ce génie de la décision rapide qui le caractérise — de faire voile vers ce vaisseau et l'aborder. Au moment où il manœuvrait pour l'accrocher il se rend compte que deux vaisseaux de la division du Comte De Forbin étaient en sérieuse difficulté avec l'énorme « Devonshire ». Laisant sa proie à regret, en bon camarade de combat et fidèle et loyal serviteur du Roi, Duguay-Trouin court au secours des vaisseaux de sa Majesté, mais au moment où il accroche le « Devonshire », il voit sortir de ce vaisseau une si épaisse fumée que, craignant un embrasement général, il se dégage et se tient à portée de pistolet; pendant trois longs quarts d'heure il supporte impatiemment le tir de l'artillerie très supérieure du vaisseau anglais. Aussi navré de voir les pertes que lui cause ce tir, malgré cette fumée toujours menaçante, il décide d'en finir et d'accrocher de nouveau l'ennemi, certain du succès de la fougueuse intrépidité de ses marins.

C'est à ce moment que, constatant que le feu s'étendait vers l'avant du « Devonshire » et léchait les mâts et brûlait les

voiles, « Le Lis » doit manœuvrer pour déborder cet immense brûlot. « A peine, « dit Duguay-Trouin, étais-je écarté à « une portée de pistolet que le feu se « communiqua de l'arrière à l'avant avec « tant de violence qu'en un quart d'heure « le « Devonshire » fut consumé ».

Le vaisseau de Duguay-Trouin était si délabré « qu'il lui fallut deux jours pour pouvoir remuer »; mais il savait que le « Royal Oak » avait échappé et cela lui est cruel. On sent dans ce passage des Mémoires un peu de dépit vis-à-vis de M. De Forbin, car notre auteur conclut généralement : « J'avoue que si j'eusse « été capable de me repentir d'une bon- « ne action, j'avais eu quelque regret « d'avoir laissé s'échapper un si beau « navire qui était, pour ainsi dire, entre « mes mains, et d'avoir été me faire « hacher en pièces pour avoir la douleur « de voir périr mille infortunés marins « anglais d'un genre de mort si affreux. « Le souvenir de ce spectacle effroyable « me fait encore frémir d'horreur ».

Ces paroles honorent infiniment le vainqueur loyal envers son Roi, pitoyable envers l'ennemi malheureux.

L'action qui consacra la réputation de Duguay-Trouin et étonna le monde fut l'opération navale et militaire contre Rio de Janeiro.

Le prétexte était les mauvais traitements infligés aux prisonniers français par les Portugais à la suite de la malheureuse tentative de M. Du Clerc; le vrai motif était une expédition fructueuse aux Armateurs et glorieuse pour les Armes du Roi. Brest avait armé cinq vaisseaux et cinq frégates dont l'une était armée en galiote à bombes; Dunkerque un vaisseau et deux galiotes, La Rochelle deux vaisseaux et deux frégates. Il y avait à bord un ensemble de 1700 soldats d'infanterie, quatre mortiers sur affût roulant et 10 pièces de campagne, un détachement de pionniers. Il importait avant tout de garder le secret et éviter les croisières qui surveillaient l'entrée de la Manche. Aussi le rendez-vous fut donné à La Rochelle moins exposé que les atterrages de Brest.

Le 2 Juillet, l'escadre était au complet à Saint Vincent du Cap Vert; malgré le mauvais temps et, à l'approche des côtes, le brouillard, on était le 12 Septembre à la pointe du jour à l'entrée de la baie de Rio.

« Il était évident, dit Duguay-Trouin, « que le succès de cette expédition dépendait de la promptitude et qu'il ne fallait « pas donner aux ennemis le temps de se « reconnaître ».

Et ainsi, notre Chef d'escadre, qui avait pris place au milieu des vaisseaux et mis en tête le « Magnanime » dont le

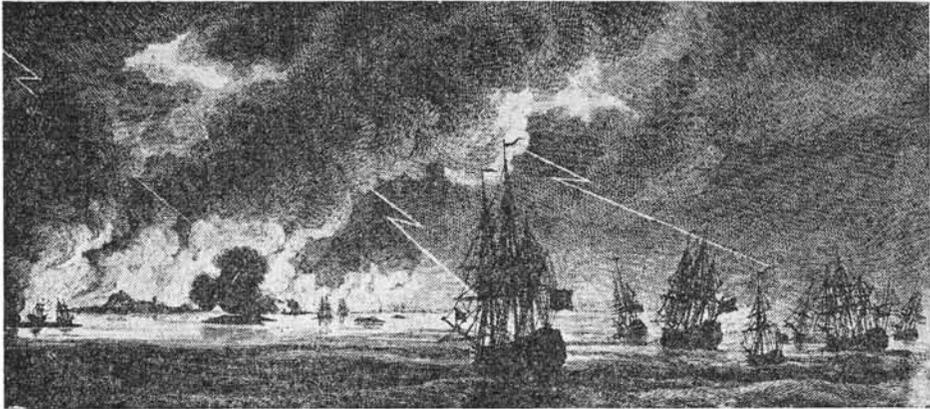
capitaine connaissait les passes, s'engage dans cet étroit goulet et en force les passes malgré le feu des batteries et d'une escadre de quatre vaisseaux et trois frégates du Portugal embossés à la rive Est de la baie.

Cette base de Rio, véritablement une merveille du monde et qu'il me fut donné de visiter trois fois avec le même enthousiasme :

Dominé par le sommet aigü du Corio vado qui termine en porte à feu une belle chaîne de montagnes couronnées et tapissées de forêts, la rade s'ouvre par un goulet étroit-profond semé de deux îles et quelques rochers : à droite le joli faubourg de Nichteroy tout paré de villas et de jardins fleuris, à gauche l'étonnante montagne du « Pain de Sucre » chauve, lisse, doucement inclinée vers les eaux calmes d'une baie demi-circulaire, la crique de Botafogo dont les coquettes

après avoir renforcé les troupes de 1200 matelots et cadets prélevés sur les équipages et constitué ainsi un total de près de 3000 hommes répartis en trois brigades, Duguay-Trouin à la tête de cette vaillante petite armée débarque au Nord-Ouest de la ville, occupe une aiguade bien indispensable aux besoins de l'expédition, s'empare des hauteurs qui dominent Rio et manœuvre pour couper les communications avec l'intérieur du pays; toutes manœuvres qui nous montrent un Duguay-Trouin aussi bon général que brillant Amiral.

Solidement établi sur des positions fortifiées, notre héros repousse une attaque de flanc menée par des forces portugaises descendues des montagnes qui encerclent Rio, cependant que l'artillerie de l'île des Chèvres, retournée contre la ville et renforcée de canons pris sur les vaisseaux, ouvre le feu sur la ville et les



Rio de Janeiro, pris d'assaut pendant un violent orage le 21 septembre 1711 avant le jour

villas bariolées depuis le rivage montent à l'assaut des pentes boisées et fleuries de la montagne et qu'une « corniche » somptueuse unit à la ville en bordure des flots.

La ville, dominée au Nord-Est par l'île des Chèvres, défendue au Sud-Ouest, à l'Ouest et au Nord par des batteries armées de 50 canons, est protégée par une enceinte fortifiée, flanquée au Nord-Ouest d'un camp retranché et défendue par une garnison de 13.000 hommes dont trois régiments portugais.

Le soir même, Duguay-Trouin avec les gaiotes à mortiers et l'artillerie des vaisseaux commence un intense bombardement des ouvrages ennemis, à la faveur duquel il détache 500 hommes pour s'emparer de l'île des Chèvres position clé, manœuvre habile et qui montre le coup

d'œil du Chef militaire. Le 14 Septembre, vaisseaux embossés dans le port.

Enfin, le 20, à la faveur d'un orage affreux, l'attaque générale est donnée avec tant de vigueur que, la panique se mettant dans la ville, la population s'en fuit entraînant ses défenseurs. Duguay-Trouin reconnaît qu'il eut quelque peine à arrêter le pillage.

Avec sagesse, ayant appris l'arrivée prochaine de gros renforts portugais, il obtient, sous la menace du bombardement, une capitulation qui lui livre, avec d'importants approvisionnements, une forte indemnité comptée en or. Duguay-Trouin retourna en France avec ce qui était suffisant pour indemniser l'armement du Roi et rémunérer les Armateurs. Il en ramenait surtout beaucoup de gloire et une réputation universelle.

Les Mémoires s'arrêtent à ce voyage à Versailles, que nous avons rapporté, quelques jours avant la mort du Roi.

Le Régent continua au Chef d'escadre la confiance que lui avait témoignée Louis XIV. En 1723, malgré sa répugnance, il est nommé membre du Conseil des Indes et y manifeste son activité en proposant la suppression dudit conseil; — « supprimer le conseil ou, tout au moins, « en changer la forme qu'il jugeait trop « fastueuse pour un conseil de commerce. « Il assurait qu'il n'était pas besoin d'un « si grand appareil et pensait qu'une « compagnie de négociants habiles et « d'une parfaite probité travaillant sous « les yeux du ministre serait plus propre « à son objet qu'une lourde assemblée « d'administrateurs moins compétents »

Commandeur de l'ordre de St. Louis en 1728, il se vit confier par le Roi en 1731 le commandement d'une escadre qui visite Alger, Tunis, Tripoli, Alexandrie, St. Jean d'Acre et Sidon, les principales îles de l'Archipel et Chypre, expédition pacifique qui ne fit qu'accroître le respect de la nation française dans des régions qui depuis les Croisades portent son empreinte morale, et régler, à la satisfaction du Roi, beaucoup d'affaires d'une manière tout à fait avantageuse au commerce français au Levant. En 1733, malgré ses infirmités Duguay-Trouin prend le commandement de l'escadre de Brest et en fait une force active et supérieurement entraînée; mais il n'eut pas l'occasion d'utiliser la force qu'il avait ainsi créée. Se sentant malade, il résigne ses fonctions malgré l'insistance de Louis XV. Lui qui avait au cours de cent combats couru tant de risques mortels c'est avec fermeté qu'il se prépare à la mort. Dans les sentiments chrétiens les plus émouvants, il expire le 27 Septembre 1736.

Après tant de vaisseaux capturés, la capitale du Brésil prise, il n'a laissé qu'une fortune médiocre, tellement grand était son désintéressement. « Jamais, ni « ses actions ni leur succès n'ont changé « la simplicité de ses mœurs. Dans sa « plus grande élévation il vivait avec « ses amis comme il eût fait s'il n'eut « eu que le même mérite. Cependant, il « serait passé de cette simplicité à la « plus grande hauteur avec ceux qui au-

« raient voulu prendre sur lui quelque « air de supériorité qu'ils n'auraient pas « méritée. Il était prêt alors à regarder « sa gloire comme une partie du bien de « l'Etat ».



Au temps de Duguay-Trouin comme de nos jours, à bord du vaisseau en bois comme à bord du croiseur de bataille, commandant, officiers, équipages vivent, si je puis dire, sous le même toit, formant nécessairement, comme une famille, partageant les mêmes dangers, les mêmes peines, les mêmes joies, la même gloire. Le commandant, les officiers savent que la moindre défaillance, une faute de manœuvre, une erreur de navigation, de la bataille peuvent compromettre la vie des équipages, la sécurité ou le salut du navire, important facteur de la puissance navale de la nation : le plus humble matelot sait aussi qu'une négligence, une désobéissance, une simple légèreté peuvent être la cause d'un accident qui peut diminuer la valeur combattive du navire et même entraîner sa perte. De même que le chef au moment du combat scrute dans le visage des marins leur esprit de détermination et de force, de même vous sentez que l'équipage cherche dans l'attitude et le regard du chef, dans le ton de sa voix, les éléments de son propre courage.

Voilà ces beaux liens puissants formés par ce caractère patriarcal de la vie de bord. Tous ceux qui ont commandé à des marins ont goûté de ce charme et senti ce désir presque surnaturel d'être digne de l'estime et de la confiance de ceux qui lui ont été confiés « pour le bien du service et la gloire des armes de la France » ainsi qu'il est écrit dans le texte des lettres de commandement. Tout cela nous l'avons trouvé dans cette vie, cette histoire de Duguay-Trouin racontée par lui-même avec simplicité. Il avait su porter au plus haut point les qualités qui font le vrai chef. Il sut se faire aimer autant que respecter : il savait en effet allier la douceur au sentiment le plus vif de l'honneur et de l'amour de la Patrie.

CLAUDE BOURDON.

M. Claude BOURDON

M. Claude Bourdon est né à Issoudun le 23 Avril 1882, de père parisien et de mère bourbonnaise. Commence ses études au lycée de Coutances, les continue au collège de Bernay en Normandie, prépare au collège Stanislas l'Ecole Navale où il entre le 30 Septembre 1899. Fait campagne en Extrême-Orient de 1902 à 1904, Breveté canonnier en 1901. Participe en Avril-Décembre 1907, à bord de la « Gloire », aux opérations devant Casablanca, et y gagne la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Après plusieurs campagnes dans l'Atlantique, professeur adjoint d'artillerie navale à l'Ecole navale en 1910-1912. Campagne de la « Jeanne d'Arc » de 1912-1914 comme officier instructeur. Sur le « Desaix » au jour de la mobilisation, fait campagne en Mer Rouge, au Canal de Suez et en Méditerranée orientale. De 1917 à 1919, commande la canonnière « Impétueuse » aux parages de Gascogne et a un engagement avec un sous-marin ennemi en Octobre 1918. Professeur à l'Ecole Navale du 1er Janvier au 15 Juillet 1919. Il entre à la Compagnie du Canal de Suez et arrive à Port-Tewfik comme agent principal du transit le 17 Avril 1920. Officier de la Légion d'honneur le 27 Avril 1932. Est nommé chef-adjoint du Transit à Port-Saïd en 1937.

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE,
ALEXANDRIE.



Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

**Vente et location de chauffe-bains
à gaz et d'appareils.**

APPAREILLAGE EN TOUS GENRES
GAZ ET ELECTRICITÉ

Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté -
Huiles de goudron - Naphtaline.

**Société de Transports,
Expéditions et Assurances**

PHAROS

Société Anonyme Egyptienne
au Capital de L.E. 25.000 entièrement versé

Registre du Commerce Alexandrie No. 171

**Siège Social : ALEXANDRIE,
4, Bld. Saad Zaghloul**

Adresse postale : Boîte postale 318

Téléphones :

29333 Direction
29334 Service Assurances
29335 » Douane marchandises diverses
29523 » » tissus
26974 » Emballages et déménagements
29558 » Comptabilité et Caisse

Succursales au CAIRE, à PORT-SAID et à PORT-TEWFIK (Suez)

**Agence en Douane, Transports Internationaux
et Groupages, Transit, Expéditions, Recouvrements.
Service rapide pour toutes destinations**

Service spécial d'emballages et de déménagements locaux (en fourgons capitonnés) et internationaux (en caisses et en cadres).

*Correspondants de premier ordre dans les
principales villes du monde*

ASSURANCE: Vie, Incendie, Vol, Infidélité, Accidents, Automobiles, Responsabilité Civile. — Transports: Maritimes, Fluviaux et Terrestres auprès de Compagnies de premier ordre et au Lloyd de Londres.

**Commissariat d'Avaries : Constats et
liquidations de Sinistres**

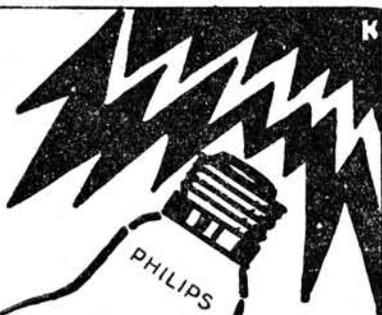
Employez les lampes de qualité
PHILIPS économiques. Elles
réduiront votre budget lumière
de 20-40 %

Dépositaires :

Giacomo Cohenca Fils

Le Caire - Alexandrie

Philips



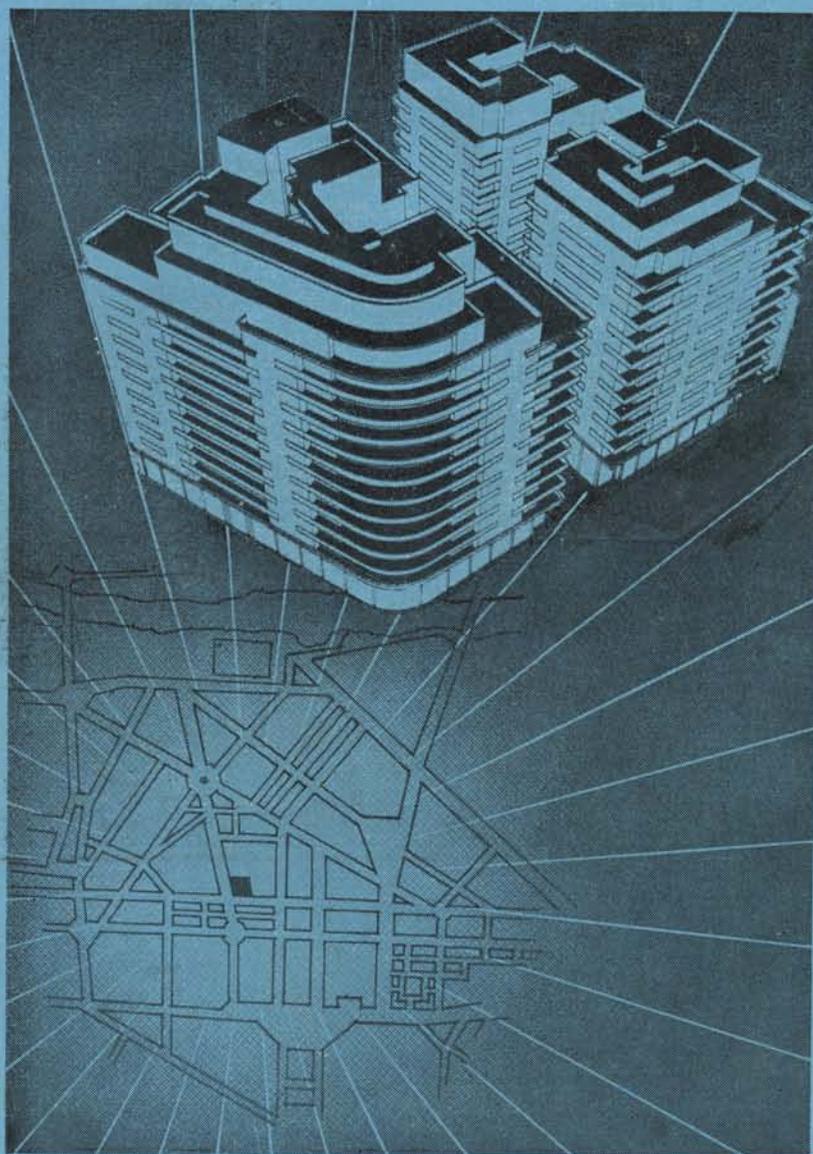
*La bonne qualité
au début à la fin et toujours.
Voilà notre devise*

DAVID ADES & SON
NOUVEAUTÉS

Le Caire:
Rue El Azhar
Rue Emad El Dine

Alexandrie:
Rue Mosquée
Attarine

IMMOBILIA



Vous trouverez **ici** l'appartement que vous cherchez

IMMOBILIA 26 A. Rue Madabegh

Tél. : 53553 - 58152